

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 121 (2018)

Rubrik: Cahier des Lettres et des Arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

**Cahier des
Lettres et des Arts**

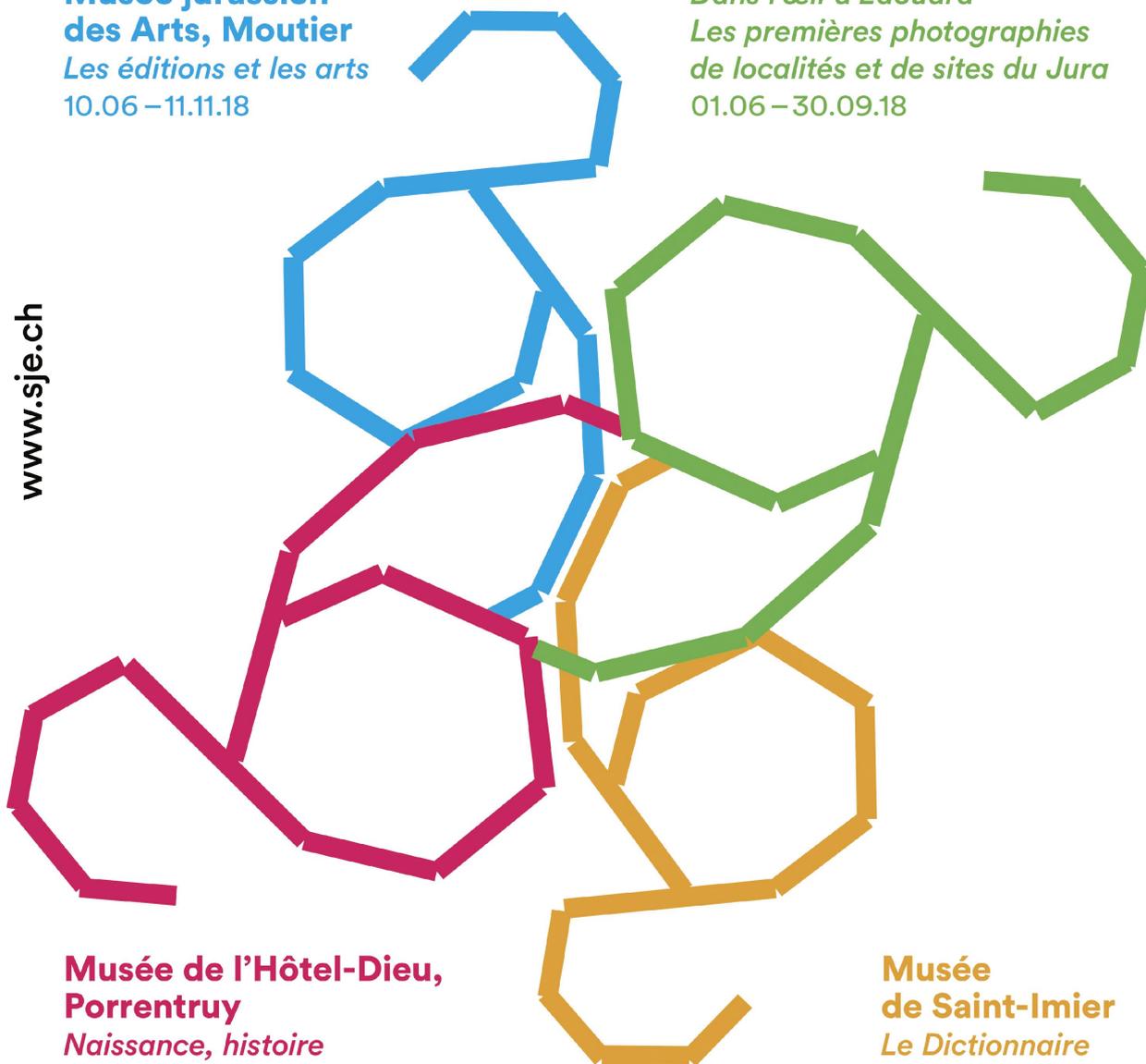
La Société jurassienne d'Émulation s'expose



**Musée jurassien
des Arts, Moutier**
Les éditions et les arts
10.06 – 11.11.18

**Musée jurassien d'art
et d'histoire, Delémont**
Dans l'œil d'Édouard
*Les premières photographies
de localités et de sites du Jura*
01.06 – 30.09.18

www.sje.ch



graphisme monokini.ch avec colin droz

**Musée de l'Hôtel-Dieu,
Porrentruy**
*Naissance, histoire
et vie de la Société
jurassienne d'Émulation*
02.06 – 09.09.18

**Musée
de Saint-Imier**
*Le Dictionnaire
du Jura en ligne*
10.06 – 23.09.18



JURA RE **CH** RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA



Communes de Valbirse et Saint-Imier

Introduction

DOMINIQUE SUISSE

Il s'est passé bien des choses en 2018.

Pour la S.J.É., cette année a été très particulière : pendant tout l'été, la Société s'est présentée au travers de 4 expositions, dans les musées de Delémont, Moutier, Porrentruy et Saint-Imier. Dans ces cadres, des animations, conférences ou débats ont ponctué ce bel été. Aujourd'hui, le cahier des arts et des lettres fait une bonne place au compte rendu de ces événements particuliers.

Nous avons ensuite donné la parole au *Forum culture*, organe qui « fédère les acteurs culturels du Jura bernois, du canton du Jura et de Bienne » dans un but de promotion culturelle, par une mise en réseau des compétences.

Au milieu de cette très riche offre, nous avons pris le temps d'une pause pour méditer. Romain Cuttat nous invite à partager « un exercice philosophique » : *l'Étonnement par l'entendement*.

Le 9^e art rayonne dans notre région : bandes dessinées, *mangas* et *comics* réunissent un nombreux public lors de 2 festivals annuels, à Delémont et Tramelan. Leurs organisateurs nous parlent de leur passion : un festival de BD ? Pourquoi ? Pour qui ? Comment ?

La littérature reste au cœur de nos propos. Le Cercle littéraire de la S.J.É. a organisé plusieurs rendez-vous autour de la littérature, dont une table ronde consacrée à la revue littéraire suisse romande *la Cinquième Saison*.

L'année 2018 a aussi amené des chagrins. André Wyss nous a quittés. La S.J.É. a perdu un de ses fidèles amis, mais nous en gardons le souvenir. Bernard Bédât et Antonio Rodriguez nous racontent son enfance et sa jeunesse en Ajoie et son activité à la Faculté des lettres de l'université de Lausanne dont il était professeur honoraire. Alexandre Voisard évoque pour nous sa personnalité rayonnante.

Les auteurs jurassiens ont publié une grande diversité de livres. Les chroniqueurs littéraires en présentent quelques-uns. Parce que ces *Actes* font un large écho aux expositions multisites de la S.J.É., la place nous a manqué pour parler d'ouvrages que nous ont proposés des émulateurs.

Monique Rebetez, Béatrice Thiéry, Stéphane André, Roger Chatelain, Gilbert Pingeon... nous ne vous avons pas oubliés et nous prendrons soin de vous dans une prochaine édition. Que cela ne vous dissuade pas, vous et tous les autres écrivains, de nous envoyer vos propositions!

La Société jurassienne d'Émulation s'expose

ARMELLE CUENAT

Quatre expositions sur la Société jurassienne d'Émulation (S.J.É.) ont eu lieu du 1^{er} juin au 1^{er} novembre 2018 dans le Jura et le Jura bernois. Une grande rétrospective, multisite qui plus est, sur notre Société est une première. Les quatre articles ci-après décrivent son contenu. L'ensemble dévoile différentes facettes de la S.J.É. et montre la contribution de cette vénérable institution dans le paysage culturel jurassien, en particulier son impact au niveau politique et identitaire.

Cette introduction présente les coulisses de ce grand projet d'exposition visant à mieux faire connaître notre Société et rappeler ses missions, mais aussi les réflexions menées tout au long de son élaboration, avec cette question sous-jacente : après 171 ans, l'Émulation, comme ses fondateurs l'ont voulu, est-elle encore « la gardienne de l'âme du Jura¹ » ?

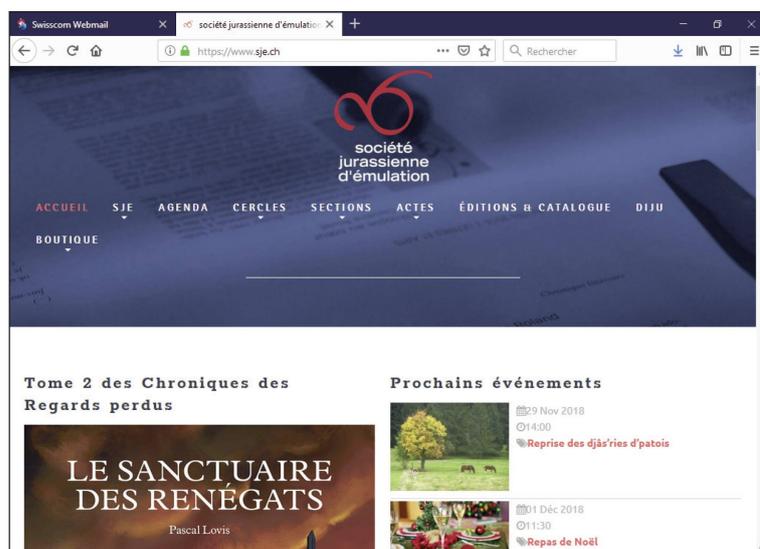
L'ère des projets

Lors de mon arrivée, il y a 6 ans, on me dit qu'il faut refaire le site internet. À cela s'ajoutait l'idée que la secrétaire générale se doit d'avoir un grand projet. Connaissant le livre de Jean-Pierre Boutinet intitulé *Anthropologie du projet*, je savais que c'était dans l'air du temps, d'avoir un projet.

Comme il n'y a pas de cahier des charges pour la secrétaire générale, je m'attelle à la refonte du site. Intéressée par cette tâche et soucieuse de servir l'Émulation, je n'avais pas imaginé la complexité de la situation. La Société jurassienne d'Émulation c'est aujourd'hui six cercles d'études, quinze sections réparties dans toute la Suisse romande, ainsi qu'à Zurich et à Bâle, une maison d'édition, le Dictionnaire du Jura en ligne (DIJU), les *Actes*, véritable colonne vertébrale de la Société. Ajoutons une centaine d'activités organisées chaque année. Effectivement, il n'est pas

simple de guider un novice dans la toile et de l'inciter à nous acheter un bouquin ou de participer à une conférence.

Je commence par classer les informations et faire des sous-chapitres. En parallèle, je m'adjoins les services d'un professionnel de l'informatique. Je trouve l'avis d'une graphiste, et finalement, voilà ma première mission terminée. La lettre d'information est désormais envoyée via cette nouvelle plateforme et j'annonce l'ouverture de la « nouvelle vitrine de notre société ».



État du site internet
de la S.J.É.
le 24 novembre 2018.

Les informations classées, lues, emmagasinées, réécrites, mises en pages, ressassées me reviennent en mémoire. En parallèle, ma mission depuis mon arrivée a été de questionner l'avenir de la S.J.É. lors des Conseils d'automne. Ainsi, en 2013, un débat autour de « Comment faire évoluer nos éditions ? » a eu lieu. En 2014, à Delémont, s'est tenue une discussion sur les besoins des membres du Conseil. En 2015, j'ai donné une conférence intitulée « Quelles pistes pour recruter de nouveaux membres ? ». Ces discussions ainsi que ma formation d'ethnologue m'ont poussée à prendre du recul sur les sociétés. Et mon expérience en muséologie m'a remplie d'idées. Par souci de continuité, je décide de faire une exposition sur la S.J.É.

Comment démontrer que l'on peut parler de tout en muséologie et que les objets permettent de scénographier des idées ? Nous sommes en 2015, j'en parle au comité directeur, puis au Conseil. Il va falloir que je leur expose des choses concrètes. Dans la foulée, j'organise un groupe de travail. Nous sollicitons une participation de chaque membre du Conseil par le biais d'une fiche d'identité à remplir par chaque cercle et section.

Nous leur demandons de proposer un objet représentatif et de mettre à jour leur historique sur le site. Le processus est lancé.

L'unité culturelle du Jura

Le but est de présenter les activités de la S.J.É. (l'association, les *Actes*, le DIJU, les éditions et la vie des cercles et sections) et d'en relater l'histoire. Mais où et comment ?

Je rencontre Nathalie Fleury. Elle conserve au musée jurassien d'Art et d'Histoire (M.J.A.H.) les calotypes d'Édouard Quiquerez. C'est une magnifique collection qui montre à quel point les émulateurs furent, dès les origines de la S.J.É., à la fois les chercheurs, les inventeurs, les âmes pensantes et créatrices du Jura. Ainsi, Auguste Quiquerez mandate son fils pour acquérir une nouvelle technique (la photographie) afin d'illustrer son livre *Monuments du Jura*.

Les *Actes* relatent l'apparition de la photographie dans le Jura. Les *Actes* représentent une somme de connaissances accessibles à tous. C'est le musée de Delémont qui mettra en valeur cet aspect-là, en présentant l'exposition de calotypes *Dans l'œil d'Édouard*. Le compte rendu de cette exposition, en particulier les investigations faites par l'équipe de Nathalie Fleury ainsi que l'avis d'un photographe contemporain est à découvrir en pages 175 à 188.

Dans chaque musée, j'essaie de placer un thème en lien avec le lieu et puisque depuis la révision partielle de nos statuts en 1976, l'Émulation affirme désormais comme but le maintien de l'unité culturelle du peuple jurassien, il va de soi que nous exposerons dans le Jura et dans la partie francophone du canton de Berne. Bien entendu, certains aimeraient que ce soit Bienne ou La Neuveville, mais afin de présenter les aspects qui me semblent incontournables, je m'approche alors du musée de Saint-Imier (M.S.I.).

Diane Esselborn me fait part de la problématique de la rénovation du M.S.I. Comme ce dernier a été créé au temps des cabinets de curiosités, soit à la même période que l'Émulation, je propose d'y exposer la naissance de la S.J.É. On le comprend dans les *Pré-Actes* de Pierre-Olivier Walzer², le contexte politique et social du milieu du XIX^e siècle est propice à la création de sociétés culturelles, tout comme à la création de musées régionaux.

En attendant des nouvelles, je rencontre Anne Schild. Elle conserve quelques photographies du centenaire de l'Émulation faites par Albert Perronne et quelques objets liés à Jules Thurmann, un de nos fondateurs. De plus, le musée de l'Hôtel-Dieu à Porrentruy (M.H.D.P.) a été créé par un émulateur, Gustav Amweg. Nous relevons que les premières rencontres de la S.J.É. ont eu lieu à l'hôtel de l'Ours. Je fais part à Anne du travail de collecte d'objets et de textes mis en route par nos soins et destinés à présenter les cercles et les sections avec, si possible, une animation. Elle se dit prête à les accueillir. En revanche, elle manque d'objets pour l'aspect historique. À suivre.

J'aimerais que l'on mette en valeur les éditions, je m'approche du musée de Moutier. Nous mettrons l'accent sur les publications de la Société liées aux arts, en résonance avec les œuvres conservées dans ce lieu. Cette mission est présentée dans les pages 189 à 197

Il me manque le DIJU. Son responsable, Philippe Hebeisen travaille au Centre jurassien d'archives et de recherches à Saint-Imier (Cejare). Je le mets en relation avec le M.S.I. La salle nous paraît trop petite pour l'histoire de la S.J.É. Les choses s'éclaircissent. On présentera l'histoire à Porrentruy et le DIJU à Saint-Imier (pages 198 à 221 du présent cahier).

Un regard ethnographique et beaucoup de collaborations

Il manque des objets à Porrentruy, mais ce qui m'importe, c'est le discours qui y sera fait. Une vraie mise en valeur de l'impact de notre association. Je sollicite mon ancienne professeur Hélène Hertz, directrice de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel. Au même moment, je rencontre Yann Laville, un ami, futur directeur du musée d'Ethnographie. Grâce à eux, nous avons trouvé deux étudiantes en ethnologie qui travailleront sur nos expositions, au M.S.I. et au M.H.D.P. Je les remercie chaleureusement, ainsi que Chiara Meynet et Clara Meyer pour leur travail intense et pour avoir su rendre le regard ethnologique qui m'est cher.

Les quatre expositions furent l'occasion de remarquer encore une fois à quel point notre Société constitue un réseau. Il y a beaucoup d'émulateurs dans les universités suisses et dans les institutions de recherche. Ainsi, je tiens à remercier particulièrement : Claude Hauser et Matthieu Gillabert de l'université de Fribourg pour avoir cherché des stagiaires et bien voulu donner leur avis sur nos projets ; Pamella Guerdat pour avoir

fait le lien avec l'université de Neuchâtel, afin de recruter une stagiaire à Moutier ; Jean-Claude Rebetez et Damien Bregnard pour leurs avis bienvenus ; Antoine Glaenger pour sa disponibilité ; et toute l'équipe du DIJU pour sa participation.

Tout cela a donné lieu à une longue série de réunions. Il ne faut pas oublier que de nombreuses demandes de subventions ont été faites et qu'elles ont porté leurs fruits. Nous témoignons notre reconnaissance à tous les acteurs, financiers, scientifiques ou administratifs, de ce grand projet.

Une nouvelle communication

La Société jurassienne d'Émulation en bref

L'Émulation fait rayonner le Jura

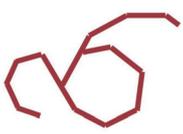
Elle met en lumière et assure la diffusion de son savoir, de son histoire, de ses sciences, de ses arts et de ses lettres à travers les activités de ses Cercles d'études et de ses sections. La renommée de la S.J.É. se répand bien au-delà des frontières du Jura historique.

Une société apolitique, savante et conviviale

Ouverte à tous, érudits ou profanes, sans distinction sociale, politique ou religieuse, elle affirme et développe l'identité jurassienne et la promeut pour la faire mieux connaître.

La S.J.É. encourage la création et la recherche

Elle participe activement à la création et à la recherche en soutenant les travaux des artistes, scientifiques, historiens. Elle encourage les échanges culturels et les collaborations entre les chercheurs et remet différents prix récompensant leurs travaux.



Une société vivante et dynamique

De trois activités annuelles en 1847, la S.J.É. est passée à plus de cent aujourd'hui. De douze fondateurs, la S.J.É. compte aujourd'hui près de 1800 membres. Le partage des idées et des expériences, dans le respect des différences et la convivialité, est au cœur de la S.J.É.



La S.J.É. promeut le Jura

Actes annuels et éditions, véritable trésor de la culture jurassienne, elle contribue à la mise en valeur des compétences culturelles jurassiennes à travers ses publications.



Naissance, histoire et vie de la S.J.É.

Société d'études, la S.J.É. a fait de la plume et de ses variantes son outil de prédilection. Dans la première salle, après un regard porté sur la fondation de la Société – ses ambitions, ses défis –, nous vous invitons à suivre les écrits qui en font l'histoire et la substance. Le marqueur souligne le temps des manifestations, des prises de position et des slogans engagés, transcrits en toutes lettres. Nous y explorons l'attitude et les postures de la S.J.É. dans la Question jurassienne. Avec le stylo de l'Émulateur, nous nous aventurons dans le grand œuvre de la Société : la constitution d'une véritable encyclopédie du Jura. Finalement, la craie nous invite à faire des essais, des ratures, à effacer et à recommencer, bref, à mettre en perspective l'héritage de la S.J.É. et à penser ses outils de demain. C'est donc tout un portrait de la Société qui se dessine entre les lignes et que nous vous invitons, au terme de ce parcours, à déposer au mur. Dans les deux autres espaces, nous vous convions à découvrir les Cercles et les sections, chevilles ouvrières de la Société.

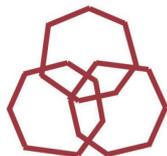
Et vous ?

A l'exemple des précurseurs, des savants et des passionnés de la vie culturelle du Jura tout entier depuis plus de 170 ans, la S.J.É. vous invite, chacune et chacun à sa manière, à participer à cet ambitieux projet de mieux faire connaître et rayonner le Jura et toutes ses richesses.

Des membres qui aiment le Jura

Une société qui fonctionne sur le principe du bénévolat à tous les échelons. un Comité directeur, un Conseil, une commission des Actes, une commission des Éditions et le DIJU exécutent les décisions de l'Assemblée générale et étudient ses propositions.







Une machine à voyager dans l'espace

Née à Porrentruy en 1847, sous l'égide de personnalités qui ont marqué leur pays : Xavier Stockmar, Jules Thurmann, Joseph Trouillet, Xavier Kohler... la Société jurassienne d'Émulation compte près de 1800 membres, répartis essentiellement dans le Jura historique, mais aussi en Suisse romande, à Bienne, Bâle et Zurich, ce qui en fait la plus grande société culturelle de Suisse.

L'objectif de ces expositions est de présenter notre association. Je relis les premiers *Actes*, le livre du centenaire, celui de Pierre-Olivier Walzer et l'article de François Kohler et Claude Hauser dans les *Actes* de 2007³. Les faits sont là et seront présentés par le musée de Porrentruy, mais au niveau de la communication, comment s'y prendre ?

Nathalie Imhof, graphiste et experte en communication est d'accord pour me donner un sérieux coup de main.

Après notre séance de remue-méninges, elle crée un questionnaire qui est envoyé à tous nos membres. Cela nous aidera à savoir ce que les

Panneau présentant la S.J.É.

gens pensent de l'Émulation et ce qu'ils attendent de cette exposition. J'ai donc sondé le terrain longuement. Qu'est-ce qui vous motive à faire partie de la Société jurassienne d'Émulation ? 1800 membres, 6 cercles et 15 sections, 1 comité directeur, mais aussi des présidents, des trésoriers, des assesseurs, des lecteurs et des membres passifs...

Nous cernons alors ce qu'est actuellement l'Émulation. Il en ressort un texte qui présente l'Émulation. Il sera exposé à l'entrée de chaque musée.

Participation des sections et des cercles

Un des points forts de ces quatre expositions est son grand nombre de manifestations : 30 exactement. Elles sont brièvement présentées à la fin de chaque article. Il s'agit de conférences, tables rondes ou activités, organisées par les cercles et les sections, les musées ou la S.J.É. Tout au long du projet, une réflexion a aussi été menée sur l'avenir de cette société qui fait rayonner le Jura historique, ainsi que sur les objectifs qu'elle souhaite atteindre.

Je mets l'accent ici sur la table ronde concernant la question du bénévolat qui a lieu le 28 octobre au musée de Moutier. Pour Christine Salvadé (cheffe de l'Office de la culture de la République et Canton du Jura), Aline Rais Hugi (présidente des Amis du musée jurassien d'Art et d'Histoire de Delémont), Lionel Gafner (administrateur du SAS à Delémont et du Forum), Nathalie Imhof (agence de graphisme et communication Monokini à Bienne et Lausanne), Martin Choffat (président de notre société) et moi-même, ce fut l'occasion de constater que le bénévolat a encore de beaux jours devant lui. En revanche, les engagements importants et de longue durée posent problème. Cette conclusion m'était destinée, je crois, après six ans de secrétariat général. C'est donc sur ce grand projet-là que je me retire et que je laisse la place à d'autres, sans oublier de remercier l'Émulation de m'avoir offert cette liberté, ainsi que sa confiance, deux choses inestimables.

Nous avons fait des émules avec cette activité, puisque les médias ont continué le débat sur les questions du bénévolat dans le journal *l'Ajoie* et sur les ondes de la Radio Télévision Suisse.



Table ronde sur la question du bénévolat à Moutier.

Conclusion

Dans une vidéo réalisée à notre demande par le journaliste et humoriste Duja sur les 170 ans de la S.J.É., on voit que l'Émulation n'est pas connue de tous les Jurassiens. Longtemps élitaire, la Société s'est démocratisée dans les années 1990. Au même moment, de nombreuses associations sont créées et l'offre culturelle s'étend. Il n'est donc plus nécessaire d'être émulateur pour soutenir la culture dans le Jura. Pourtant, le nombre d'émulateurs reste stable. Comment expliquer cette longévité ?

Les missions de notre société sont vastes et autour de la table, se retrouvent dans la convivialité des acteurs qui aiment le Jura. C'est le ciment de la S.J.É.

Son rôle a été important dans la création de l'État jurassien, en étant le lien entre la culture et la politique. Elle reste une référence incontournable pour les arts, les lettres, les sciences et l'histoire jurassiens.

Que penser quant à son avenir ? Plus que jamais, notre Société contribue à la vie culturelle jurassienne et offre aux Jurassiens et à toute personne intéressée par notre région des informations précieuses sur son histoire, mais aussi des lieux de réunions.

S'il reste difficile de coordonner une société avec des cercles et sections autonomes dans leurs activités autour d'un projet, il faut reconnaître que chacun y a apporté sa contribution. Les conservatrices, leurs équipes, les membres de la S.J.É., les chercheurs, tous se sont montrés

enthousiastes et exemplaires afin d'apporter leur pierre à l'édifice. La S.J.É. a toujours son réseau de fidèles et cette participation à la réalisation des expositions en témoigne.

Cela montre que la S.J.É. reste un acteur indispensable de la culture jurassienne, par sa structure stable, son rôle d'éditeur, les *Actes*, le DIJU, son soutien aux artistes, ses chercheurs et ses membres.

Les besoins financiers sont toujours plus importants pour la communication, le site internet, pour recruter, mais la S.J.É. étant exemplaire dans sa structure, son suivi des dossiers et sa longévité, elle est à même de relever ces défis.

Avant tout, la S.J.É. est le lien entre les gens qui partagent le même objectif : connaître le Jura et dévoiler un peu de son âme. Et vous ? À l'exemple des précurseurs, des savants et des passionnés de la vie culturelle du Jura tout entier depuis plus de 170 ans, la S.J.É. vous invite, chacune et chacun à sa manière, à participer à cet ambitieux projet de mieux faire connaître et rayonner le Jura et toutes ses richesses.

Armelle Cuenat est titulaire d'un master en sciences humaines. Spécialisée en muséologie, elle a été conservatrice adjointe du M.J.A.M. et membre de la Commission jurassienne des arts visuels, puis collaboratrice scientifique pour le Département de la formation, de la culture et des sports du canton du Jura et responsable adjointe du bureau d'édition de la paléontologie A16. Elle est secrétaire générale de la S.J.É.

NOTES

¹ « Nos fondateurs ont créé la Société pour être la voix du Jura, qui manquait d'une indépendance cantonale et d'une université, et la gardienne de son patrimoine culturel, donc de son âme. », Charles Beuchat, président de la S.J.É. (1962-1969).

² Pierre-Olivier Walzer *Les Pré-Actes, nouveau coup d'œil sur les origines de la Société jurassienne d'Émulation*. Porrentruy : S.J.É., 1990, collection « l'Œil et la mémoire ».

³ « L'Émulation dans quelques-unes de ses œuvres (1947-1997) », *A.S.J.É.*, Porrentruy, 2007, 13-64.

Dans l'œil d'Édouard
*Les premières photographies
de localités et de sites du Jura*
Musée jurassien d'Art et d'Histoire,
Delémont
du 1^{er} juin au 30 septembre 2018

LAURENCE MARTI & PIERRE MONTAVON

Lors de la réunion générale de la Société jurassienne d'Émulation de 1860, Édouard Quiquerez, âgé de 25 ans, présente une collection de plus de 40 photographies de localités, châteaux et paysages jurassiens qu'il a réalisées. Complétée en 1862, elle devient un « riche album de photographies¹ ».

Dès les années 1840-1850, le Jura découvre la photographie. Le Français Joseph Philibert Girault de Prangey y effectue un premier ensemble de daguerréotypes, Charles Théodore Kuhn, professeur au collège de Porrentruy se livre à des essais de photographie. Dix ans plus tard, Édouard Quiquerez sera toutefois le premier Jurassien à produire une œuvre vraiment significative. Cette collection représente une rareté à l'échelle suisse par sa technique, le calotype, et par son ampleur, 125 clichés de grande qualité d'exécution et de conservation.

L'exposition *Dans l'œil d'Édouard*, présentée au musée jurassien d'Art et d'Histoire du 1^{er} juin au 30 septembre 2018, nous a fait remonter dans l'histoire de ce projet photographique et nous a invités à une mise en perspective de cette collection avec les images et les réflexions d'un photographe d'aujourd'hui. Les textes qui accompagnaient l'exposition sont partiellement reproduits, avec quelques adaptations, dans la suite de cet article.

L'échec d'un projet novateur

Le travail photographique d'Édouard trouve son origine dans le projet de son père Auguste Quiquerez d'établir un recueil de tous les lieux, localités et vestiges d'importance de l'ancien Évêché de Bâle. Ce projet participe d'un large mouvement qui anime les élites européennes dès le début du XIX^e siècle. Face aux changements politiques et à l'industrialisation, la crainte de perdre les traces d'un monde en voie de disparition associée au souci de construire de nouvelles identités fait émerger une préoccupation de recension et de conservation. En 1860, Xavier Kohler, président de la S.J.É. à laquelle est présenté le projet, considère que les photographies d'Édouard constituent un « moyen de conserver au moins les dessins fidèles de nos monuments avant que les hommes et le temps n'achèvent de les détruire¹ ».

La photographie, supposée neutre et précise, s'impose comme le moyen idéal d'immortaliser ces vestiges et de dépasser la gravure qui, pense-t-on, laisse trop de liberté à son auteur. Pour la première fois, il s'agit de reproduire « les vues du Jura telles qu'elles sont² ». En 1860, la S.J.É. décide de faire de la photographie une nouvelle branche de sa section « beaux-arts ». Une marque d'ouverture, à un moment où le débat sur sa nature artistique ou technique continue à faire rage. Elle encourage en 1862 la publication du travail d'Édouard. Une grande première pour le Jura puisque, plus encore que la photographie, l'édition photographique en est à ses débuts et représente un véritable défi technique. Un bulletin de souscription est lancé pour un *Recueil de vues photographiques de l'ancien Évêché de Bâle, villes, monastères et principales localités*, au prix de 40 francs.

Les souscripteurs ne se pressent pas au portillon, peut-être en raison du prix élevé et du caractère (trop) novateur du projet. La somme nécessaire ne peut être réunie et le recueil ne verra jamais le jour. Les photographies d'Édouard réapparaîtront dans les nombreux écrits de son père, la première fois dans certains tirages de *l'Histoire des comtes de Ferrette*, publiée par la Société d'émulation de Montbéliard en 1863.

Malgré l'échec du projet, il reste un bel exemple du rôle de la S.J.É., comme de toutes les sociétés savantes de l'époque, dans l'encouragement et la diffusion de nouvelles idées et techniques et de ce que recouvre alors la notion d'émulation.

Édouard Quiquerez (1835-1888), un artiste dans l'ombre de son père

Édouard est une personnalité fort peu connue. Il n'a laissé aucun écrit personnel et les détails de sa biographie nous sont parvenus au travers de la plume paternelle. Ses photographies constituent son unique témoignage direct, mais elles sont, aujourd'hui encore, souvent attribuées par erreur à Auguste.

Seul fils, il semble avoir vécu dans l'ombre de ce père omniprésent, actif et volontaire, qui affirme avoir mis tout en œuvre pour qu'il atteigne une bonne situation.

Au moment où il présente ses calotypes, Édouard a 25 ans, il vient de faire trois ans à l'école polytechnique fédérale de Zurich, il est rentré à Soyhières où il s'adonne à la photographie en pur amateur. Ce simple fait suffit à le situer socialement; il fait partie d'une jeunesse très privilégiée, qui peut se permettre de pratiquer la photographie à titre de loisir. Il semble destiné alors à un avenir brillant. En 1865-1866, Édouard quitte la Suisse, après un « bon » mariage qui lui ouvre les portes de l'industrie textile française: il passe par Mulhouse (1866), devient directeur de la fabrique de tissage de coton des Établissements Waddington à Saint-Lubin-des-Joncherets (Eure-et-Loir) entre 1866 et 1874, puis prend la direction des fabriques de la manufacture Vincent, Ponnier & C^{ie}, à Senones (Vosges) de 1875 à 1878. Mais Édouard ne paraît pas fait pour les hautes fonctions dont rêve son père. Dettes et maladies l'obligent à interrompre brutalement sa carrière professionnelle en 1878 et contribuent à le réduire au silence et à l'oubli⁴.

Si l'industrie ne lui réussit pas, son talent pour la photographie est incontestable. On ignore avec qui il s'initie à cet art, mais il a à peine 20 ans quand il réalise ses premières images. Édouard s'intéresse à la chimie, une discipline nouvelle et essentielle à la pratique photographique. L'industrie textile, vers laquelle il s'oriente, représente un domaine où foisonnent les recherches en matière de reproduction et d'impression sur tissu. Le procédé photographique y est rapidement repris. Nombre d'ingénieurs issus de cette industrie passent à la photographie, notamment à Mulhouse, où la famille Quiquerez entretient de nombreux liens.

Il réalise la majorité de sa production entre 1855 et 1865. Même après l'échec du projet d'édition et son départ pour la France, il n'abandonne pas pour autant la photographie. Lors de ses retours dans le Jura,



il continue à faire des prises de vues pour son père. Meilleur photographe qu'industriel, il n'a toutefois pas pu, voulu ou su acquérir l'autonomie nécessaire pour vivre de son art. Sa pratique reste celle d'un amateur au sens noble du terme.

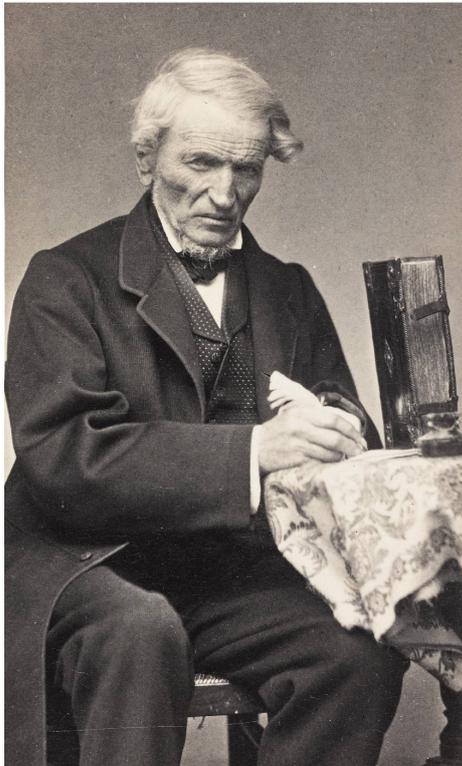
Édouard Quiquerez, photographie, musée jurassien d'Art et d'Histoire, coll. SACS.

Auguste Quiquerez (1801-1882), un passionné de l'illustration

« J'ai eu la manie de bourrer mes manuscrits de planches, au point que ceux sur les antiquités diverses du Jura en renferment plus de deux mille⁵. » La reproduction des objets, des lieux et des plans représente chez Auguste une préoccupation constante qui participe de sa quête de scientificité. Il réalise souvent les dessins lui-même, témoignant d'un talent certain en la matière, même s'il ne cesse de regretter son manque de formation picturale. Porté par le souci de la précision, il ne peut que s'intéresser à la photographie. Dans différents travaux, dont le manuscrit *Sogren et Vorbourg* de 1842, il recourt d'ailleurs déjà à la *camera obscura* pour réaliser certains de ses croquis⁶. Il a des contacts en 1855 avec le photographe Carl Durheim à Berne pour la réalisation de portraits, le sien notamment. Sa participation à de multiples sociétés savantes lui permet aussi de se tenir au courant des avancées de ce nouvel art.

Renonçant à se former lui-même, il associe ses enfants à son « entreprise ». Ses filles l'aident au dessin et il oriente son fils vers l'apprentissage de la photographie durant la première moitié des années 1850. Père et fils vont ainsi passer plusieurs heures ensemble sur le terrain, le père levant les plans, le fils braquant son instrument. Des dizaines d'images sont réalisées, dont la publication de 1862 ne prévoyait de reproduire que quelques exemples.

L'« entreprise » se heurte vite à ses limites. En 1858, Auguste relève déjà que l'emploi de la photographie « est d'un usage restreint et très dispendieux⁷ ». Et, surtout, les compétences manquent totalement dans le Jura pour une édition de qualité. « Nous n'avons à Delémont que des presses ordinaires et nul engin lithographique. Il [y a] à Porrentruy une petite presse lithographique chez M. Michel, mais de pauvres artistes. M. Gandon, Prof. au Collège est par contre fort habile en fait d'autographie. J'ai bien à Bellerive une pierre lithographique marchant entre deux cylindres pour lisser [?] les photographies, mais ni encre, ni papier préparé pour les autographies. Je ne l'ai pas essayée faute de tems et surtout d'une main plus exercée que la mienne⁸. »



Finally, the failure of the project and the departure of Édouard for France frein-ent fortement son recours à la photographie. Auguste en reste au dessin, qu'il pratique jusqu'à son décès. En 1877, dans un échange avec Auguste Bachelin, il n'en regrette pas moins encore son manque de compétences artistiques: « Combien je voudrais pouvoir acquérir la moindre parcelle de vos crayons et pinceaux pour pouvoir rendre mes dessins d'antiquités plus présentables, mais je n'ai jamais eu de maître de dessin et à 76 ans la vue et la main font défaut⁹. »

Auguste Quiquerez, photographie, musée jurassien d'Art et d'Histoire.

La redécouverte d'une collection

La collection conservée au musée jurassien d'Art et d'Histoire comporte 125 négatifs sur papier — calotypes — de 27 cm sur 20,5 cm réalisés par Édouard. Elle représente l'essentiel de son œuvre connue.

Cette collection a été léguée au musée jurassien d'Art et d'Histoire en 1987 par Hans W. Schmidt, descendant éloigné de la famille. Une première exposition publique a eu lieu en 1990. L'ensemble a été restauré,

conditionné sur des supports adaptés et numérotés en 2004, puis numérisé une seconde fois en 2018.

Édouard recourt à la technique spécifique du calotype, ce qui donne à cette collection une valeur tout à fait particulière, puisque c'est l'une des rares de cette ampleur conservée jusqu'à nos jours en Suisse.

Entre 1840 et 1860, le calotype est la seule technique qui permet à la fois les prises de vues à l'extérieur et la reproduction sur papier, ouvrant les perspectives de l'édition photographique. Il s'agit d'un progrès important par rapport au daguerréotype qui, bien qu'offrant une qualité d'image supérieure, ne pouvait pas être reproduit. Le calotype est très utilisé par les scientifiques et répond parfaitement au but d'Auguste.

Cette technique est aussi entourée d'une connotation plutôt élitaine et artistique. En France comme en Suisse, entre 1840 et 1850, elle est le loisir « fashionable » par excellence, pratiquée en cercles fermés par des artistes, une nouvelle bourgeoisie industrielle ou des aristocrates en mal d'occupation et tous amateurs. Édouard, fils de bonne famille, n'est pas loin de ressembler à ces quelques privilégiés disposant de temps libre pour s'adonner à la photographie par pur plaisir. On peut imaginer qu'il ait été aussi attiré par le calotype pour cette raison.

La technique du calotype a rencontré un certain succès entre 1840 et 1850 en France notamment, où plusieurs artistes s'y sont illustrés (Gustave Le Gray, Charles Nègre, Édouard Baldus, Henri Le Secq), mais des photographes suisses comme Carl Durheim, Constant Delessert, Jean Walther ou Paul Vionnet sont aussi connus pour y avoir recouru.

Le métier complexe de calotypiste

En regardant ses calotypes, il faut imaginer Édouard dans les années 1850 partant le matin chargé de sa chambre photographique, de ses châssis en bois pour ses papiers sensibles, de produits chimiques et autres supports de séchage, pour rejoindre à pied ou à cheval les sommets escarpés ou les sites éloignés choisis par son père. Avant cela, il avait dû faire des repérages, observer, définir le meilleur point de vue. Sur place, le cadrage, la distance, la lumière ne se règlent pas, il faut évaluer à l'œil et attendre le moment propice. La durée d'exposition rend le tirage aléatoire et un changement de météo peut modifier le papier et le résultat. Il pourra être amené à revenir plusieurs fois pour obtenir la bonne prise de

vue. Il lui faut plus de quinze jours pour faire des images du Vorbourg en 1873, pourtant juste à côté de chez lui.

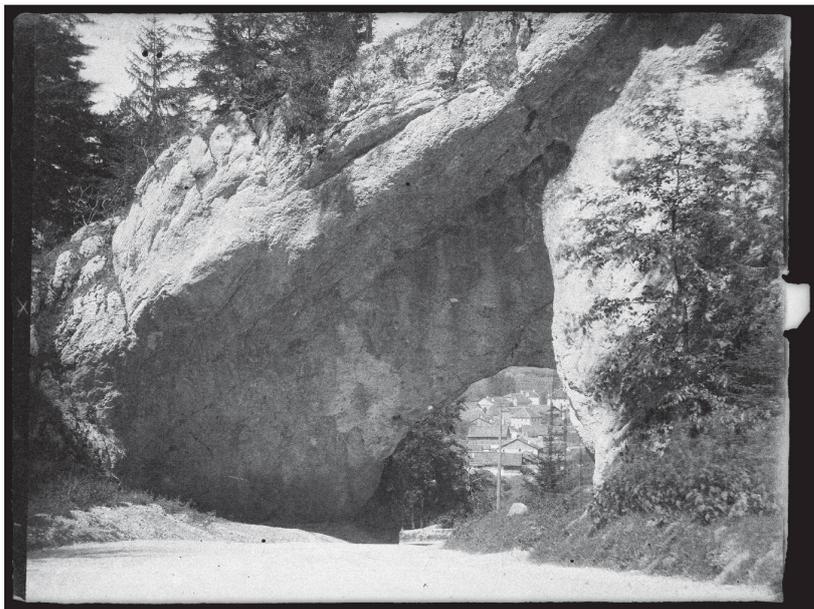
Il faut aussi savoir que la réalisation d'un calotype s'avère complexe et longue. Plusieurs jours avant de partir, il a dû préparer ses feuilles de papier sensible dont il devra encore affiner l'apprêt sur place. L'exposition à la lumière peut prendre plus d'une dizaine de minutes. Le négatif devra ensuite être développé, éventuellement retouché, puis transféré sur un papier salé pour obtenir l'image définitive. Soit en tout plusieurs jours, voire semaines de travail et beaucoup d'habileté pour arriver au résultat final.

Outre le regard et la maîtrise de la lumière et de l'environnement, la connaissance de la chimie, la patience, la force physique, du temps à disposition comptent parmi les qualités et les conditions nécessaires pour faire un bon calotypiste; nous sommes très loin de l'immédiateté de la photographie numérique actuelle.

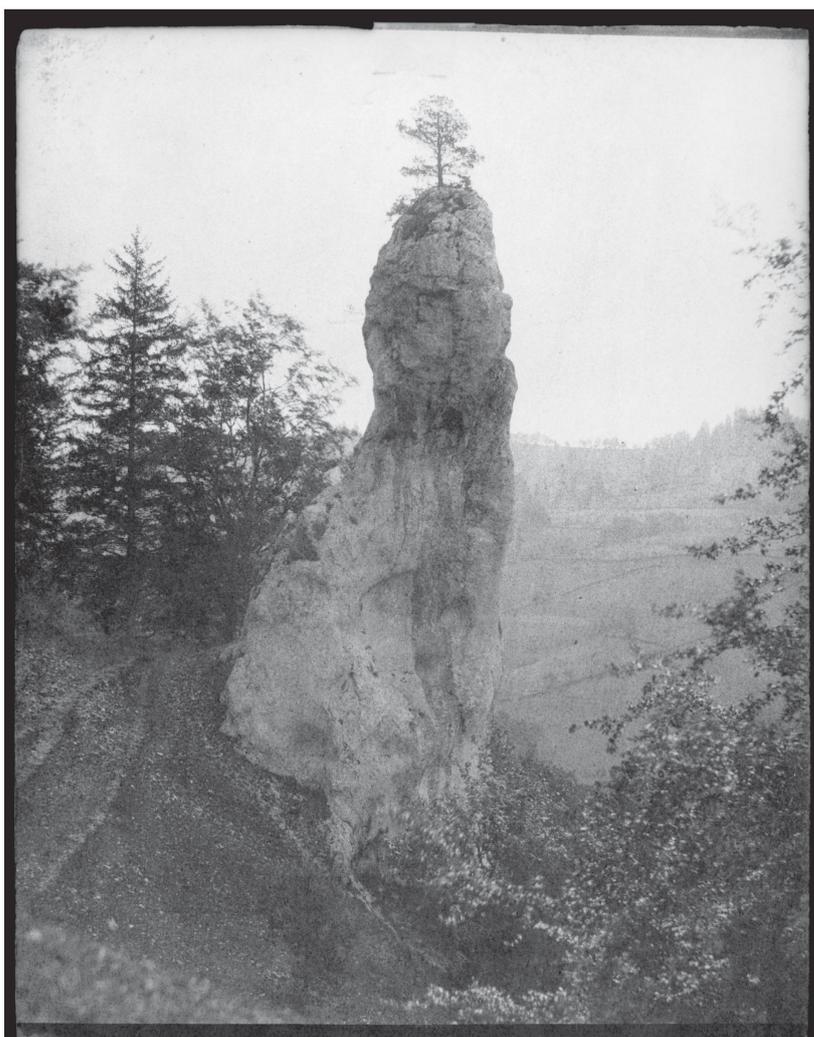
La majorité de l'œuvre d'Édouard est faite de calotypes, dont il explore toutes les possibilités, notamment le calotype stéréoscopique, ancêtre de la 3D, très rare et difficile à maîtriser, et la retouche sur négatif, une nouveauté. Au moment où Édouard pratique cette technique, son usage est déjà sur le déclin. Sans avoir été un précurseur, il figure sans doute parmi les calotypistes les plus expérimentés de Suisse. Il semble avoir recouru au collodion pour quelques photographies plus tardives. Cette technique succède dès les années 1860 tant au daguerréotype qu'au calotype, en réunissant les avantages de l'un et de l'autre: des images de qualité et reproductibles.

Une approche romantique de l'histoire

Localités, châteaux, hauts-fourneaux, roches et paysages: Édouard calque le choix de ses sujets sur les besoins d'Auguste. Des lieux familiers, Bellerive, le château de Soyhières et le Vorbourg sont tout particulièrement présents. On retrouve aussi certains points de vue identiques à ceux des gravures de Pierre Birman et de son élève Anton Winterlin, les deux grands illustrateurs des fameux voyages de Bâle à Berne, dont Auguste se réclame ouvertement. Il avait d'ailleurs déjà écrit les textes illustrés par Winterlin en 1836. Avec Édouard, nous remontons donc une fois de plus le cours de la Birse et de la Suze. Mais il ne faut pas se méprendre, ce n'est pas le pittoresque que veulent rendre Quiquerez



Édouard Quiquerez,
Pierre-Pertuis, env.
1860, photographie
d'après calotype, musée
jurassien d'Art et
d'Histoire.



Édouard Quiquerez,
*La Fille de Mai à
Bourrignon*, env. 1860,
photographie d'après
calotype, musée
jurassien d'Art et
d'Histoire.

père et fils, il faut reproduire au plus près de la « réalité » ces lieux, ces châteaux et ces localités. Il y a un souci de réalisme dans la démarche.

Il s'agit d'abord de documenter l'histoire, avec un regard centré sur la matérialité, sur le décor plus que sur les femmes et les hommes qui la font. Le paysage tient du relevé topographique davantage que du théâtre de l'activité humaine, et malgré l'échec du projet de 1862, son but n'en a pas moins été atteint : ces calotypes nous permettent aujourd'hui encore d'appréhender les moindres détails des sujets photographiés et représentent plus que jamais un témoignage historique central.

Mais cette préoccupation pour le passé n'est pas neutre, le travail mémoriel fait partie de cette démarche et l'on y retrouve une dimension de collecte où s'amalgament des références multiples. Auguste fait photographier des villages, des ruines, des paysages, des rochers où se mêlent les sujets et les époques. Il met l'accent sur les invariants de l'histoire plus que sur ses changements et ses conflits politiques. C'est une approche qui laisse aussi une place à l'imagination, qui fait la part belle aux mythes (le rocher de Bourrignon représentant la *Fille de Mai*). Cette collecte est teintée de mélancolie : on y lit un souci de conservation et de reconstitution d'un Évêché de Bâle dont les traces sont en train de disparaître et qui prend peu à peu l'apparence d'un âge d'or. Édouard met en valeur le propos en apportant un certain regard, le choix du cadrage, du point de vue, de la lumière. Une créativité, une maîtrise technique et un sens esthétique évidents qui donnent à ses photographies une valeur supplémentaire et singulière, une beauté certaine.

Autant d'aspects qui nous plongent dans une vision romantique de l'histoire, où l'imagination, l'émotion, la construction artistique sont parties prenantes de l'observation. L'histoire conçue par Édouard et son père reste encore bien éloignée des critères de la science historique qui naîtra à la fin du XIX^e siècle.

Le regard d'un photographe d'aujourd'hui

Près de cent soixante années plus tard, je suis retourné — à la demande du musée jurassien d'Art et d'Histoire — sur les lieux immortalisés par Édouard Quiquerez. Avec mes photographies « contemporaines », j'ai souhaité mettre en perspective l'œuvre d'Édouard au regard de notre époque. Mon approche me permet ainsi d'aborder différents thèmes majeurs de la photographie, qu'ils soient techniques ou esthétiques.

Pour que nos photographies dialoguent, il fallait une unité visuelle. En choisissant mes lumières, je me suis approché au plus près du rendu des calotypes, tout en usant d'un procédé moderne — le numérique.

Je me suis également inspiré d'une vision romantique de la nature, très présente dans les œuvres du XIX^e siècle, et dans le travail d'Édouard Quiquerez.

À propos des agrandissements présentés sur ces cimaises, il s'agit de tirages modernes réalisés sur imprimante à jet d'encre. Ce choix nous a semblé tout à fait opportun, car cette technique permet un vaste choix de papiers, dont certains sont plus proches des calotypes que les traditionnels papiers photographiques argentiques.

Un point de vue

La photographie d'Édouard Quiquerez présente une vue générale de la chapelle et de la ruine du Vorbourg.

J'ai choisi de réaliser un contrechamp à cette photographie — le point de vue depuis la chapelle. Outre les kilomètres effectués (à cheval?), on peut imaginer la difficulté d'accès que devait rencontrer Édouard pour réaliser certaines de ses vues. Ceci en transportant une chambre grand



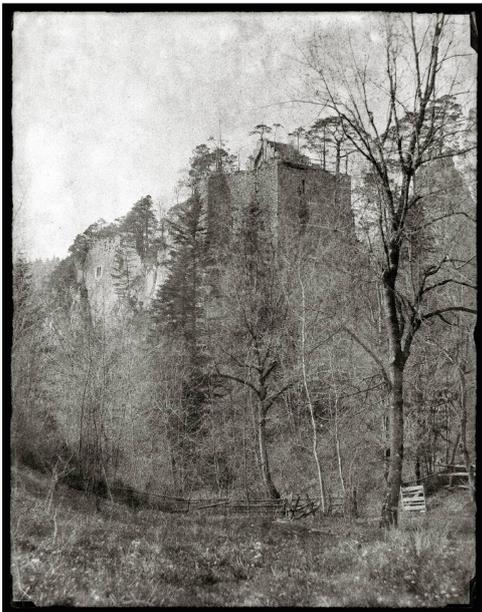
Pierre Montavon, *Chapelle et ruine du Vorbourg*, 2018, photographie numérique.

Édouard Quiquerez, *Chapelle et ruine du Vorbourg*, env. 1860, photographie d'après calotype, musée jurassien d'Art et d'Histoire.

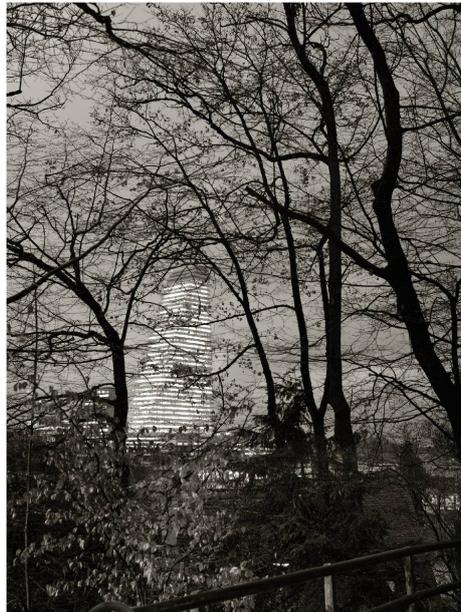
format munie d'un pesant objectif, d'un trépied et de châssis (plaques où l'on insère les calotypes) en bois.

Une ruine du futur

En m'inspirant d'un calotype du château de Soyhières — propriété des Quiquerez —, je me suis demandé quelles seraient les ruines du futur. Présenteront-elles un intérêt photographique, et quel regard porterons-nous sur l'architecture d'aujourd'hui ?



Édouard Quiquerez, *Château de Soyhières*, env. 1860, photographie d'après calotype, musée jurassien d'Art et d'Histoire.



Pierre Montavon, *Future ruine de Roche-de-Bâle*, 2018, photographie numérique.

Remerciements

Le musée jurassien d'Art et d'Histoire et les auteurs remercient vivement les personnes et les institutions pour leur aide à la recherche ainsi que pour le prêt d'objets et de documents.

Rossella Baldi, Christophe Brandt, Geneviève Dufresne, Vincent Friedli, Christian Kempf, Claude Quiquerez, Christian Schmidt

Archives de l'ancien Évêché de Bâle

Bibliothèque des Dominicains, Colmar

Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel
Institut suisse de conservation pour la photographie, Neuchâtel
Memoriav, Berne
Musée de l'Hôtel-Dieu, Porrentruy
Musée gruérien, Bulle
Musée historique de Lausanne
Musée suisse de l'Appareil photographique, Vevey
Musée Unterlinden, Colmar
Société jurassienne d'Émulation, Porrentruy
Stadtmuseum de Munich
Zentralbibliothek, Soleure
George Eastman Museum, Rochester NY (USA)

Laurence Marti est docteur en sociologie et historienne indépendante. Elle a publié de nombreux travaux sur l'histoire culturelle, sociale et industrielle de l'Arc jurassien et collabore depuis de nombreuses années avec le musée jurassien d'Art et d'Histoire de Delémont. Elle a obtenu le prix Gaïa en 2017 et est actuellement présidente du conseil de fondation de Mémoires d'Ici, centre de recherche et de documentation du Jura bernois, à Saint-Imier.

Pierre Montavon est né en 1970 à Porrentruy. Photographe et caméraman, il travaille une dizaine d'années à la télévision suisse avant de s'installer comme photographe indépendant.

Il réalise plusieurs reportages au long cours qui feront l'objet de publications, dont le Fleuve muré qui traite du déplacement de la population dans la région des Trois Gorges en Chine. Ses photographies ont notamment été exposées à la Fondation suisse pour la photographie à Zurich, au Kunsthaus de Bregenz, à la Coalmine photogalerie de Winterthour et à la Cité internationale de l'eau à Saragosse. Il collabore d'autre part régulièrement avec le musée jurassien d'Art et d'Histoire à Delémont.

Compléments

Événements directement en lien avec l'exposition consacrée à Édouard Quiquerez.

Les 13 juin, 6, 12 et 26 septembre 2018: L'exposition commentée par le photographe Pierre Montavon.

Les 17 juin et 16 septembre 2018: Visite guidée de l'exposition.

Le 24 juin 2018: Enfourchez un grand bi et photographiez-vous comme au XIX^e siècle!

Les 30 août et 1^{er} septembre 2018: Une excursion commentée. Quiquerez père et fils; deux observateurs du XIX^e siècle revisités par un photographe et un naturaliste au XXI^e siècle. Une excursion menée par Pierre Montavon et Peter Anker.

Le 18 septembre 2018: « Histoire du calotype ou photographie sur papier ». Conférence de Christophe Brandt, directeur de l'Institut suisse pour la conservation de la photographie.

Conférences organisées par la S.J.É.

Le 4 septembre 2018: « Les armoiries: huit siècles de communication visuelle — un parcours au cœur des collections du musée. » Conférence de Nicolas Vernot, héraldiste.

Le 11 septembre 2018: « Projet de l'Océanum ». Conférence d'Olivier Pagan, directeur du jardin zoologique de Bâle. Organisé par la section de Bâle de la S.J.É.

Le 22 septembre 2018: « Apprendre à tout âge: université populaire, expositions en entreprises et autres inventions de la démocratie culturelle dans l'arc jurassien (1960-1970) ». Conférence de l'historien Matthieu Gillabert, du cercle d'études historiques.

Nombre de visiteurs: 5 323 personnes.

NOTES

¹ « Procès-verbal de la réunion du 7.10.1862 », *Actes de la S.J.É.*, 1864, p. 46.

² « Procès-verbal de la réunion du 27.9.1860 », *Actes de la S.J.É.*, 1862, p. 68.

³ « Procès-verbal de la réunion du 27.9.1860 », *Actes de la S.J.É.*, 1862, p. 68.

⁴ Ces renseignements sont tirés de sources multiples, dont l'agenda personnel d'Auguste Quiquerez pour les années 1873-1875 (M.J.A.H.), le recensement de la population d'Eure-et-Loir de 1872 (Archives départementales d'Eure-et-Loir), le registre d'état civil de la ville de Mulhouse (Archives départementales du Haut-Rhin) et les archives de l'asile de Préfargier (Archives de l'État de Neuchâtel).

⁵ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 18.4.1879, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (B.P.U.N.), fonds Bachelin, MS 176od.

⁶ Auguste Quiquerez, *Histoire des monuments de l'ancien Évêché de Bâle. Sogren et Vorbourg* (manuscrit), 1842, coll. SACS.

⁷ Auguste Quiquerez, « Notice sur un armorial de l'ancien Évêché de Bâle », dans *Actes de la S.J.É.* 1859, p. 191.

⁸ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 19.8.1867, B.P.U.N., fonds Bachelin, Ms 176od.

⁹ Lettre d'Auguste Quiquerez à Auguste Bachelin, 16.11.1877, B.P.U.N., fonds Bachelin, Ms 176od.

Les Éditions et les Arts
Musée jurassien des Arts, Moutier :
exposition S.J.É. 2018
du 10 juin au 11 novembre 2018

VALENTINE REYMOND & HÉLÈNE RUCH

Le musée jurassien des Arts à Moutier joue un rôle de première importance en tant qu'unique institution muséale entièrement consacrée aux arts visuels du Jura historique. À ce titre, il conserve plusieurs collections exceptionnelles dans ce domaine de création,



Exposition *les Éditions et les Arts*, salle 2, avec des œuvres de : Augustin Rebetez, Jean-François Comment, Jean-Claude Prêtre, Stéphane Montavon, Laurent Boillat, Michel Huelin, Gérard Lüthi, Peter Fürst/Liuba Kirova.

dont la sienne propre qui se monte à près de quatre mille œuvres créées essentiellement par des artistes jurassiens. Il gère aussi, entre autres, la collection d'un autre acteur culturel important situé à Moutier, l'Atelier de gravure.

C'est essentiellement un choix de ce précieux patrimoine que le musée jurassien des Arts a présenté dans l'exposition *les Éditions et les Arts*, tissant des liens entre la Société jurassienne d'Émulation et des œuvres d'art. Les seules exceptions ont été deux photographies d'Augustin Rebetez — empruntées à la Collection jurassienne des beaux-arts — artiste auquel la S.J.É. a consacré deux ouvrages, parus à l'été 2018. Le commissariat de cette exposition a été confié à une stagiaire, Hélène Ruch, étudiante en histoire de l'art et en sciences du langage et de la communication à l'université de Neuchâtel, sous la supervision de Valentine Reymond, conservatrice du musée et d'Armelle Cuenat, directrice de projet.

Les éditions et les arts : résonances entre œuvres et verbe

Dans diverses éditions — les collections « l'Art en œuvre » et « le Champ des signes » ou encore ses *Actes* –, la Société jurassienne d'Émulation a publié nombre d'auteurs qui parlent d'artistes et d'œuvres d'art visuel. Dans une scénographie originale conçue par le musée jurassien des Arts, des extraits de ces textes se mariaient avec les œuvres des créateurs qu'ils commentaient. Ces œuvres entraient ainsi en résonance avec le verbe, au fil de niveaux de lecture pluriels.

Au premier étage de la villa qui abrite le musée, deux salles offraient des ambiances contrastées. La salle 1 invitait à une balade de l'intime à la conquête spatiale. La salle 2 se muait en une constellation évoquant un ailleurs mystique. Chacune à sa manière tissait des liens entre auteurs et artistes d'époques et de styles différents. Sur le palier, un prologue de l'exposition liait les deux salles. Enfin, un espace de lecture permettait aux visiteurs de lire l'entier des textes dont provenaient les citations.

Voici quelques exemples de résonances entre œuvres et verbe mises en scène dans *les Éditions et les Arts*.

Salle 1



Exposition *les Éditions et les Arts*, salle 1, avec des œuvres de: René Myrha, Charles-François Duplain, Rose-Marie Zuber.



René Myrha, *Créature spatiale III*, 1992, maquette pour un objet, Centre administratif U.B.S., Genève, acrylique sur carton plume, 29 × 47 × 15,5 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

Avec *Créature spatiale III*, René Myrha suggère un ailleurs sous le signe de l'envol fantasmagorique et onirique. Son relief dialogue avec la fable de Rose-Marie Pagnard. Le verbe se glisse en filigrane dans cette *créature spatiale*, lui conférant une nouvelle dimension dramaturgique :

Le marchand sortit quelques masques de leurs housses en soie et les disposa sur les tables de la salle de lecture. J'attire votre attention sur ce modèle à deux faces, dit-il: l'arrière en creux du premier masque a été recouvert par un deuxième masque qui regarde dans le sens contraire, ceci, paraît-il, afin que le diable ne puisse entrer par-derrrière dans le crâne du porteur de masque!

Rose-Marie Pagnard, *Figures surexposées*, coll. « Le Champ des signes », 2003.

Avec *le Pardon*, André Ramseyer façonne dans le plâtre l'idée de continuité avec un autre individu. Les corps enlacés de ce couple et la fusion de leur tête évoquent le symbole de l'infini. En écho, Pierre Chappuis parle entre autres du « cercle et ses dérivés » et souligne que « L'Autre est le Même » :



André Ramseyer, *le Pardon*, 1950, plâtre, h. 72 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

L'Autre est le Même

Vertige et paix

Continuité

*(« le cercle et ses dérivés,
amis de l'espace,
porteurs de mouvements,
de vie et d'éternité »)*

accouplement des contraires

Écart et jonction

béance

entre-deux

espace emprisonné

et dénoué

Pierre Chappuis, « André Ramseyer », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 74, 1971, p. 30, 32.

Salle 2

Exposition *les Éditions
et les Arts*, salle 2,
avec des œuvres de :
Arthur Jobin,
Rémy Zaugg.





Arthur Jobin, *Emblème n° 66*, 1978, acrylique sur bois, 100 × 100 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

L'Emblème n° 66 d'Arthur Jobin invite à une expérience visuelle et méditative que Christine Salvadé décrit, incluant sa dimension tactile :

Jobin est l'ennemi de la peinture-matière. Chez lui, l'illusion doit être parfaite. La main de l'artiste doit s'effacer pour mieux faire goûter au rêve. La surface peinte excite l'œil jusqu'à ce que la contemplation ne suffise plus. Les couleurs de Jobin, on a envie de les caresser. [...]

Ceux qui croient Jobin géomètre rationnel se trompent. Pour la forme comme pour la couleur, l'artiste est guidé par ses rêves. Il n'a pas encore épuisé toutes les symboliques du cercle: tantôt graine fendue, tantôt astre plein, tantôt ovule fécondé [...]

Christine Salvadé, « Arthur Jobin, architecte de la couleur », in : *Actes de la S.J.É.*, vol. 99, 1996, p.73-75.



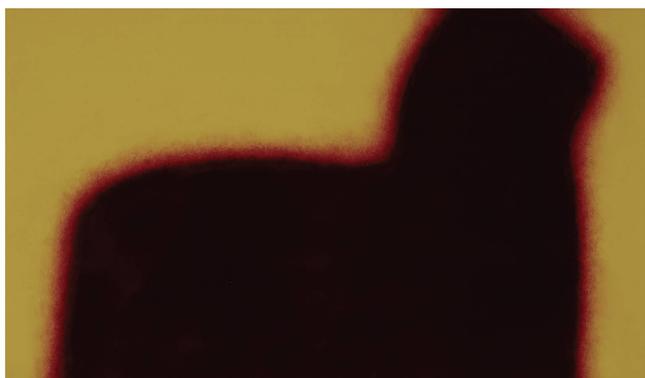
Max Kohler, *Chat à 8 queues — Époque apocalyptique*, 1966, eau-forte, 30 × 22 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

On retrouve une dimension circulaire dans le *Chat à 8 queues — Époque apocalyptique* de Max Kohler. L'artiste détourne ici une référence familière afin de donner vie à un animal imaginaire.

Antoine Jeker apporte « calme, sérénité » à cette créature féline de fin du monde et l'inscrit dans sa dimension sphérique :

En somme, tout semble devoir se résoudre dans le « rond », figure idéale propageant le calme, la sérénité autour de l'être qui lui aussi est sphérique.

Antoine Jeker, « Max Kohler », in : *Actes de la S.J.É.*, vol. 77, 1974, p. 30.



Michel Huelin, *Fauteuil*, 1997, alkylde sur M.D.F., 24,5 × 41 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

Avec son *Fauteuil*, Michel Huelin détourne une figure domestique proche de notre intérieur quotidien¹. Le halo rouge habillant les contours du meuble confère au sujet une aura étrange. Ce jeu entre l'intime et le mystère est évoqué par Rose-Marie Pagnard qui y voit à la fois « la fragilité » des « choses » et du « regard » :

Simplifiés, rendus à la pureté d'un état qu'on aurait pour ainsi dire perdu de vue dans la réalité et que le peintre aurait glissé sous un verre subtilement déformant, ces objets [...] me semblent témoigner de la fragilité et de l'étrangeté des choses, en même temps que de la fragilité et de l'incertitude du regard que nous portons sur elles.

Rose-Marie Pagnard, « Remise du prix de la fondation Lachat à Michel Huelin », in : *Actes de la S.J.É.*, vol. 98, 1995, p. 236-237.

Artistes exposés

Laurent Boillat (1911-1985), Jean-François Comment (1919-2002), Charles-François Duplain (*1967), Peter Fürst (*1933), Peter Fürst (*1933)/ Liuba Kirova (*1943), Fred-André Holzer (1935-2017), Michel Huelin (*1962), Arthur Jobin (1927-2000), Max Kohler (1919-2001), Joseph Lachat (1908-1991), Gérard Lüthi (*1957), Stéphane Montavon (*1960), René Myrha (*1939), Jean-Claude Prêtre (*1942), Philippe Queloz (*1962), André Ramseyer (1914-2007), Augustin Rebetez (*1986), Boris Rebetez

(*1970)/Bernard Voïta (*1960), Tristan Solier (1918-1998), Rémy Zaugg (1943-2005), Marie-Rose Zuber (1929-1991)

Références des citations exposées

- Bruno Chapatte, « Remise du prix de la Fondation Lachat à Stéphane Montavon », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 101, 1998, p. 175-176.
- Bernard Fibicher, « l'Univers de Rémy Zaugg », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 96, 1993, p. 206.
- Jean-Pierre Girod, *Holzer*, coll. l'Art en œuvre, 2003, p. 5.
- Pierre Gisling, « Esquisse pour un portrait », in: *Peter Fürst*, coll. l'Art en œuvre, 1993, p. 14.
- Antoine Jeker, « Max Kohler », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 77, 1974, p. 30.
- Marcel Joray, « Jean-François Comment, artiste jurassien: éloge de l'artiste », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 89, 1986, p. 182-183.
- Jean-René Moeschler, « Remise du prix de la fondation Lachat à Boris Rebetez », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 105, 2002, p. 204.
- Jean-René Moeschler, « Remise du prix de la fondation Lachat à Charles-François Duplain », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 110, 2007, p. 346
- Jean-René Moeschler, « Remise du prix de la fondation Lachat à Philippe Queloz », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 104, 2001, p. 113.
- Jean-Pierre Monnier, « Six Peintres jurassiens: Jean-François Comment », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 66, 1962, p. 18.
- Rose-Marie Pagnard, *Figures surexposées*, coll. le Champ des signes, 2003.
- Rose-Marie Pagnard, « Remise du prix de la fondation Lachat à Michel Huelin », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 98, 1995, p. 236-237.
- Valentine Reymond, « Introduction », in: *Joseph Lachat*, coll. l'Art en œuvre, 1999, p. 6.
- Christine Salvadé, « Arthur Jobin, architecte de la couleur », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 99, 1996, p. 73-75.
- Tristan Solier, « Tristan Solier se présente », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 80, 1977, p. 206.
- Alexandre Voisard, « Marie-Rose Zuber: l'indicible est au bout du crayon », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 85, 1982, p. 359.
- Alexandre Voisard, « la Bourse Lachat au peintre Jean-Claude Prêtre », in: *Actes de la S.J.É.*, vol. 86, 1983, p. 310.

Événements et visites dans le cadre de l'exposition

Les Éditions et les Arts ont accueilli, pour des visites de groupes menées par Valentine Reymond, conservatrice, plusieurs sections de la S.J.É., dont celle des Franches-Montagnes, de Porrentruy ou de Bienne.

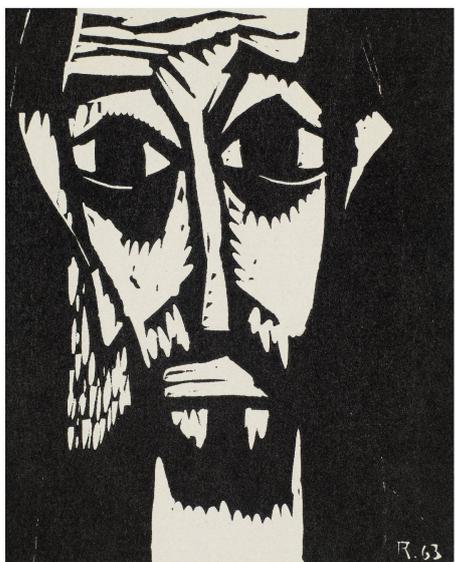
Cette exposition a également servi de cadre à de nombreux événements, pour la plupart organisés par les cercles et les sections de la S.J.É. :

Une conférence sur « l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds » a été donnée par Irène Brossard (2.9.2018, organisation S.J.É., section de La Chaux-de-Fonds).

Grâce à une visite commentée littéraire et gourmande, les visiteurs ont pu découvrir de façon ludique et poétique l'exposition, menés par la comédienne Marion Étienne. Par ailleurs, Steve Richard, artiste et typographe de Corgémont, a rendu hommage à Max Robert, fondateur du musée et soutien incontestable des arts jurassiens. Un moment de convivialité « du terroir » a clôturé la visite (8.9.2018, organisation S.J.É., cercle littéraire).

L'artiste Augustin Rebetez a présenté sa démarche et son œuvre dans le cadre de la sortie des deux ouvrages qui lui sont consacrés, édités par la S.J.É. (5.10.2018, organisation S.J.É., comité directeur, commission des éditions).

Le vernissage du livre *Après Rémy Zaugg – Avant Rémy Zaugg*, édité par la Société jurassienne d'Émulation et les Presses du réel (Dijon), a été organisé par le musée et la commission des éditions de la S.J.É. (7.10.2018). Réalisée sous la direction de Valentine Reymond, Valery Rion et Clément Crevoisier, cette monographie présente pour la première fois l'œuvre de jeunesse de l'artiste né à Courgenay. Elle complète ainsi la triple exposition consacrée à Rémy Zaugg, intitulée *Voici – Voilà – Voyez* montrée en 2017-2018 au musée de l'Hôtel-Dieu à Porrentruy, au musée jurassien d'Art et d'Histoire à Delémont et au musée jurassien des Arts à Moutier. Elle comporte également des contributions du colloque sur Rémy Zaugg organisé en 2015 par l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts. Auteurs: Isabelle Lecomte, Valentine Reymond, Mathilde de Croix, André Wyss, Marc-Olivier Gonseth, Fabrizio Sabelli, Clément Crevoisier, Valery Rion.



Rémy Zaugg (1943-2005), [titre inconnu] (autoportrait?), 1963, linogravure, A.E., 23,5 x 18 cm, coll. musée jurassien des Arts, Moutier.

« Le Bénévolat, un essentiel relationnel » a été le titre d'une conférence donnée par la psychothérapeute Dominique Wohlhauser, suivie par une table ronde sur « le Bénévolat dans le monde de la culture », organisée par Armelle Cuenat, secrétaire générale de la S.J.É., qui en était la modératrice. Parmi les invités à cette table ronde figurait Christine Salvadé, cheffe de l'Office de la culture de la République et Canton du Jura (28.10.2018, organisation S.J.É.).

Enfin, une conférence sur « l'Arc jurassien à travers l'histoire de Bévillard, un village prévôtois avant l'industrialisation » a été donnée par Pierre-Yves Mœschler (7.11.2018, organisation S.J.É., section de Bienne).

1637 personnes ont visité l'exposition.

Historienne de l'art, Valentine Reymond a effectué des recherches universitaires sur la couleur et le noir dans la peinture. Elle a collaboré entre autres avec le musée de l'Élysée (Lausanne) et le Mamco (Genève). Elle dirige depuis 1998 le musée jurassien des Arts à Moutier qui s'est vu décerner le prix de l'Assemblée interjurassienne en 2014.

Formée à l'université de Neuchâtel (bachelor en histoire de l'art, archéologie et ethnologie), Hélène Ruch termine un master en histoire de l'art et en sciences du langage et de la communication. Elle a publié dans le cadre de l'exposition Sa Majesté en Suisse: Neuchâtel et ses princes prussiens (musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel, Édition Alphil, 2013), a participé à la réalisation de l'exposition « C'est pas la mort! » au musée d'Ethnographie de Neuchâtel (2015-2016) et a coécrit le livre Fritz Guggisberg: Zeichnung/dessins (2016). Elle a également réalisé des mandats en communication publicitaire et institutionnelle pour le musée d'Ethnographie de Genève et pour le musée des Beaux-Arts du Locle (2016-2017).

NOTE

¹ Le *Fauteuil* de Michel Huelin est inspiré d'une illustration d'un catalogue d'ameublement sur internet. La distance que l'artiste crée entre objet réel et objet imaginaire s'en trouve ainsi renforcée.

*Naissance, histoire et vie
de la Société jurassienne d'Émulation*
Musée de l'Hôtel-Dieu de Porrentruy
du 2 juin au 9 septembre 2018

CHIARA MEYNET

L'exposition : ses défis, sa forme

Société d'étude avant tout, la Société jurassienne d'Émulation a fait de la plume et de ses variantes son outil de prédilection. Rendre compte de son histoire et de ses multiples activités par le biais d'une exposition n'était dès lors pas une mince affaire ! Peu d'objets se trouvaient à disposition, si ce n'est du papier, des livres et toutes sortes de documents. Comment mettre en valeur ces matériaux, tout en investissant l'espace de manière attractive ?

Le pari a été de proposer une exposition qui, au lieu de dérouler le fil chronologique des événements, proposait un regard transversal et thématique sur le sujet, d'une part pour résoudre ce problème du manque d'objets en gagnant en liberté scénographique, d'autre part pour proposer une mise en perspective du contenu plutôt qu'une simple reconstitution d'événements.

Pour cela, il a fallu faire des choix dans la riche histoire de la Société et porter l'attention sur quelques-uns de ses traits les plus prégnants. La grande salle des expositions temporaires du musée de l'Hôtel-Dieu a donc été articulée autour de quatre espaces, chacun abordant une facette différente et complémentaire de la Société.

Pour entamer ce parcours au cœur de la S.J.É., il paraissait impossible de ne pas aborder le moment de sa fondation. Plutôt que d'en dérouler les faits, ce sont, à travers cet instant *t* de l'histoire, les espoirs, les rêves, les attentes, les ambitions des fondateurs qui ont été mis en évidence. Ceux-ci vont continuer à inspirer les membres successifs de la S.J.É., malgré des contextes différents. C'était autrement dit l'occasion d'établir

certaines des principes qui vont guider la Société dans ses activités futures.

Par la suite, il était proposé aux visiteurs d'explorer l'histoire de la S.J.É. en gardant pour fil rouge l'outil central des Émulateurs: la plume sous toutes ses formes. Ainsi, le second espace était structuré autour du marqueur, qui permet d'évoquer le temps des manifestations, des prises de position et des slogans engagés, transcrits en toutes lettres. Après le XIX^e siècle, c'est donc le XX^e siècle qui était mis à l'honneur à travers la Question jurassienne. Nous y explorions les différentes attitudes et postures de la Société lors de ces temps troublés. Puis, avec le stylo de l'Émulateur, nous nous aventurons dans le grand œuvre de la Société: la constitution d'une véritable encyclopédie du Jura. Finalement, dans la dernière zone, la craie nous invitait à faire des essais, des ratures, à effacer et à recommencer, bref, à mettre en perspective l'héritage de la S.J.É. et à penser ses outils de demain. Au fil de ce parcours, c'était donc tout un portrait de la Société qui se dessinait entre les lignes. Ce dernier se voyait complété par les contenus proposés par les membres de la Société à travers deux salles supplémentaires, invitant à découvrir les activités des cercles et des sections. Que ce soit pour garder le souvenir et une trace de cette exposition ou pour s'en faire une idée sans l'avoir visitée, nous vous proposons d'en retrouver ci-dessous les principaux jalons.

Compte rendu du volet historique de l'exposition

Première zone — La fondation de la Société jurassienne d'Émulation

La Société jurassienne d'Émulation est fondée le 11 février 1847 à l'hôtel de l'Ours (actuel Hôtel des Halles) de Porrentruy par onze intellectuels jurassiens — treize dès le lendemain —, à l'initiative de Xavier Stockmar. C'était alors une époque d'effervescence: la guerre civile menaçait en Suisse, le canton de Berne venait de renouveler sa constitution (1846), le pacte fédéral allait prendre sa forme moderne (1848) et de toutes parts les nationalismes prenaient leur essor. Le Jura venait de passer, en l'espace de quelques décennies, par une dizaine de régimes politiques. Plus français, bien qu'encore culturellement imprégné de son influence, mais pas encore intégré à la Romandie, le Jura se retrouvait comme orphelin. Les têtes pensantes du pays n'étaient alors que trop conscientes de la nécessité de rassembler leurs forces pour participer



Un aperçu du volet historique consacré à la S.J.É. dans les salles d'expositions temporaires du musée de l'Hôtel-Dieu de Porrentruy. Photographie de Jacques Bélat.

activement à l'élaboration des nouveaux États, plutôt que d'en faire les frais. À une époque où l'esprit associatif était dans l'air, d'éminents membres de la société jurassienne se sont donc donné le mot pour rassembler les meilleurs éléments du Jura au sein d'une société dont le but serait de travailler ensemble au progrès scientifique, littéraire, économique, moral et social du pays. Le Jura, qui manquait d'une indépendance cantonale, devait trouver en la S.J.É. — selon ses fondateurs — la gardienne de son âme. Vouée à encourager et à propager dans le Jura l'étude et la culture des lettres, des sciences et des arts, elle s'offrait d'amener jusque dans le Jura les lumières de la Révolution française. Par ses multiples œuvres et activités, la S.J.É. va de fait contribuer à façonner la notion de peuple jurassien, uni par une même culture, langue et histoire. Pour rendre compte de cet ambitieux projet des fondateurs, nous avons donc pris la liberté de l'évoquer par une image symbolique — un phare —, image à la fois du guide, du rempart et du rayonnement, sur lequel divers contenus relatifs à la fondation étaient exposés (portraits des fondateurs, premiers statuts, etc.).

C'était l'occasion aussi de revenir sur le contexte historique de l'époque. L'émergence d'une telle société en terre jurassienne n'était en effet pas évidente, car les lignes de tension y étaient nombreuses et le maintien de la bonne harmonie en son sein devait être une gageure. Outre les conflits linguistiques avec Berne, le Jura connaît alors des tensions aiguës entre « Noirs », libéraux conservateurs, partisans d'une vie réglée par l'Église et « Rouges », libéraux-radicaux, croyant au progrès par la raison et la science. Ce conflit, ravivé par les événements du *Sonderbund* et, plus tard, par le conflit dit du *Kulturkampf* entre l'Église catholique et le catholicisme politique d'une part et l'État et le libéralisme anticlérical de l'autre, va motiver des haines féroces, dont les ramifications s'étendent jusqu'au cœur de la S.J.É. Cette dernière est indissociable du Collège et de l'École normale de Porrentruy, ainsi que du journal radical *l'Helvétie* de Stockmar. Ses membres fondateurs sont presque tous issus du Collège, ce qui fait de la S.J.É. une émanation de la sphère progressiste et radicale de l'échiquier politique; ses membres conservateurs y sont en minorité. Pour maximiser ses chances de survie et renforcer son rôle de structure forte du Jura — elle qui veut avant tout unir le peuple jurassien — la S.J.É. va malgré tout se prononcer, par nécessité plus que par choix, apolitique et areligieuse.

Deuxième zone — La S.J.É. et la Question jurassienne

Au xx^e siècle, le contexte change, mais les tensions sont encore présentes. Le Jurassien Camille Gorgé disait: « Le Jura n'est pas sorti du cerveau des poètes, mais du creuset de l'histoire. Il n'est pas peut-être d'un métal homogène, mais c'est un amalgame dont les expériences de tous les laboratoires politiques ont fait ressortir la densité et la résistance. » Le xx^e siècle le mettra encore une fois à rude épreuve, jouant cette fois de ses divisions de langue et de confession entre le Nord catholique, très marqué par la culture française, et le Sud protestant, davantage relié au canton de Berne et marqué par la culture politique suisse. Fidèle à l'esprit de ses fondateurs, la S.J.É. tâche de maintenir le cap de la neutralité. Bien que la défense du « peuple jurassien » soit au cœur de son action, il n'y a pas de consensus parmi ses membres quant à la meilleure façon de lui rendre justice, entre l'indépendance et une certaine autonomie dans le cadre cantonal bernois.

En reprenant le fil chronologique de la Question jurassienne, l'exposition évoquait pas à pas, avec l'appui de documents d'époques (cartes

postales, affiches, photographies, lettres), la façon dont la S.J.É. a traversé cette fin de siècle. On trouve aux origines de la Question jurassienne des facteurs socioculturels, comme la langue, la religion, le territoire, et des éléments structurels et politiques, dus à une forte centralisation cantonale et fédérale du pouvoir. La S.J.É. s'est particulièrement investie dans le combat linguistique et a, à de nombreuses reprises, interpellé le gouvernement bernois pour protester contre la germanisation grandissante du Jura francophone. Dès 1915, la campagne pangermaniste, menée par la *Deutschweizerischer Sprachverein*, bat son plein et lève des fonds pour financer des écoles allemandes dans le Jura et éviter l'assimilation des populations germanophones. Le mouvement séparatiste va bénéficier des réactions indignées face à ces incursions germanophones. À titre personnel, des membres de la S.J.É. participent à la mobilisation des intellectuels jurassiens contre ce qui est perçu comme un affront à la territorialité des langues. Virgile Rossel publie *Sorbeval* en 1925, un roman qui met en évidence la menace de germanisation subie par le Jura Sud (Tramelan surtout), alors que les rédacteurs de la *Revue transjurane* et la section de la S.J.É. de Tramelan éditent un ouvrage collectif au nom évocateur : *Comment on germanise le Jura* (1947). L'époque, marquée par le triomphe du principe de nationalité, donne à voir la naissance d'une conscience de plus en plus marquée d'appartenance à une identité collective jurassienne, qui s'affirme dans cette lutte linguistique.

Quant aux deux guerres mondiales, elles vont influencer de manière différente l'évolution des aspirations séparatistes. Avec la Première Guerre éclate le premier mouvement séparatiste. Le Jura est alors une caisse de résonance pour le fossé moral vécu par les élites suisses, divisées entre francophiles et germanophiles. Ce malaise, bien antérieur, est l'expression ultime de rivalités enfouies et de divergences préexistantes, qui s'amalgament au grand combat entre culture française et *Kultur* allemande. Avec la Seconde Guerre prédomine en revanche l'idée de défense nationale. L'heure est à l'union sacrée derrière la bannière de la neutralité, si bien que le Jura met entre parenthèses ses velléités d'indépendance. Il faudra attendre l'après-guerre pour connaître une relance des idées fédéralistes et régionalistes. De nombreuses productions iconographiques (une série de cartes postales d'époque étaient présentées sur les murs) témoignent des tensions qui caractérisent le climat dans le Jura à cette époque, entre une population accusée de traitement de faveur envers les Français et une armée suisse dont l'impuissance face aux avions allemands, que l'on impute à une attitude proallemande, exaspère les Jurassiens. L'élite jurassienne sortira de ces

guerres avec un sentiment romand exacerbé. Dès les années 1930, la S.J.É. développe d'ailleurs le slogan « Le Jura, terre romande », renforçant son programme de défense de la spécificité latine du Jura et de rapprochement avec la Suisse romande.

Mais c'est surtout à l'occasion du centenaire de la Société jurassienne d'Émulation que la Question jurassienne va véritablement faire irruption dans son quotidien, plus spécifiquement avec l'affaire Moeckli, survenue à peine une semaine avant le jubilé. Georges Moeckli, conseiller d'État jurassien, essuie un refus du Grand Conseil quant à sa postulation au poste de la direction des Travaux publics et des Chemins de fer. La rumeur circule que ce serait par crainte de voir un Jurassien francophone occuper un poste clef dans la répartition des moyens financiers cantonaux. L'affaire est vécue comme un affront et est considérée comme un catalyseur de la Question jurassienne. La S.J.É., Pro-Jura et l'Association pour la défense des intérêts du Jura (ADIJ) appellent à manifester à Delémont le 20 septembre 1947. C'est à la suite de ces événements qu'est décidée la constitution d'un comité — le Comité de Moutier — pour la défense des droits et intérêts du Jura dans un esprit consensuel, auquel les trois grandes associations vont participer. Malgré des tentatives d'étouffement, l'affaire éclaboussera le centenaire de la S.J.É., lorsqu'un groupe de jeunes séparatistes donne la chasse aux drapeaux bernois arborés en ville de Porrentruy et proteste contre les dons reçus par l'Émulation de la part du canton pour la manifestation. L'événement marque l'émergence d'une nouvelle génération d'intellectuels bien décidés à s'engager dans la lutte, car dès cette date, le combat va s'intensifier et mobiliser les Jurassiens. L'activisme politique atteindra son paroxysme dans les années 1960, forçant la S.J.É. à se positionner. Doit-elle s'engager, au risque de rompre son unité? La question fait rage et manque de peu de mettre un terme à son activité. Alors que séparatistes et antiséparatistes s'opposent à coups de slogans et autres actions chocs, la S.J.É. tente tant bien que mal de garder une distance raisonnable — face à ces groupes de militants engagés — pour maintenir le dialogue avec Berne et poursuivre la lutte sur le plan intellectuel, où elle se trouve plus à l'aise.

La Question jurassienne est un véritable casse-tête pour le comité directeur de la S.J.É. Les clivages entre membres sont de plus en plus marqués, entre ceux qui sont hostiles au séparatisme, à l'instar d'Alfred Ribeaud ou d'Ali Rebetez, et les partisans de celui-ci, tels que Jean Gressot ou Roland Béguelin. La S.J.É. accepte d'entrer dans le Comité de Moutier dans l'espoir d'extérioriser le problème. La crise a tout de même lieu en 1951, lorsque le Comité de Moutier publie son rapport d'activité

et affirme vouloir poursuivre ses efforts de collaboration avec Berne, qui pourtant exclut toute velléité séparatiste. Après un vote interne, la S.J.É. se retire, provoquant la dissolution du Comité de Moutier en 1952 et ouvrant la voie à un conflit plus direct entre séparatistes et antiséparatistes, pour qui la voie du compromis a échoué. De nouveaux groupements aux discours plus durs sont créés, avec d'une part le groupe séparatiste Rassemblement jurassien (R.J.) et, d'autre part, l'Union des patriotes jurassiens (U.P.J.), probernois. En 1959, une initiative populaire est lancée par le Rassemblement jurassien pour évaluer les aspirations des Jurassiens sur l'idée d'un nouveau canton. Le non l'emporte à 52 % et révèle une scission entre districts du nord, favorables, et districts du sud, opposés. De nombreuses voix s'élèvent au sein de la S.J.É. pour critiquer son apathie, comme en témoignent les lettres de membres adressées à Ali Rebetez et présentées dans une des vitrines de l'exposition. Pourtant, après la débâcle du Comité de Moutier, Ali Rebetez était bien décidé à ne plus engager la S.J.É. dans le débat, ce qui suscite de nombreuses démissions et met la S.J.É. au pied du mur.

Par la suite, le plébiscite de 1974 voit une majorité du peuple jurassien choisir l'indépendance, mais avec celui de 1975, le Jura est coupé en deux. La S.J.É. va s'efforcer de redéfinir son statut pour veiller à l'unité morale, culturelle et identitaire du Jura historique, qui constitue l'un de ses mandats premiers. Elle s'efforce de soigner le lien entre le Nord et le Sud, affirmant avec force l'unité du peuple jurassien. Elle se fait notamment entendre à travers l'Assemblée interjurassienne, créée en 1994 par les gouvernements des deux cantons, dont le mandat consiste à promouvoir le dialogue entre les Jurassiens des deux côtés de la frontière sur l'avenir de la communauté jurassienne et à proposer une collaboration renforcée entre le canton du Jura et le Jura bernois : des objectifs largement partagés par l'Émulation.

Troisième zone — La S.J.É., une société de papier

Plutôt que de mener des actions chocs, la S.J.É., partisane de la « voie du milieu », a donc cultivé un outil qui lui ressemble : la plume. C'est pourquoi dans cette troisième zone de l'exposition, nous explorons le grand œuvre de la Société, soit ses multiples publications. La fondation de la Société jurassienne d'Émulation devait remédier aux déficits structurels du Jura — notamment l'absence d'une université — et assurer à travers elle un foyer d'activités non seulement capable de fournir son

contingent au mouvement intellectuel helvétique, mais aussi de promouvoir et de défendre le patrimoine du Jura historique et francophone. Sa contribution? Doter le Jura d'une conscience historique et d'une identité collective en multipliant les travaux sur le pays. C'est elle aussi qui pèse de tout son poids pour obtenir la restitution des archives — alors à Berne — de l'ancien Évêché de Bâle, période chérie de l'histoire jurassienne. Sans surprise, l'édition devient l'une de ses activités majeures à partir des années 1990. Depuis, bien qu'elle ait enrichi son catalogue de nombreuses collections artistiques ou encore littéraires, elle reste une vitrine prestigieuse pour les chercheurs en quête de publication.

Dans cet espace, les visiteurs pouvaient se déplacer entre plusieurs étagères remplies de livres (consultables), de cartons, de petites et grandes tours de livres. L'enjeu était de rendre compte à la fois de l'envergure du savoir produit par la S.J.É. (par la masse et la diversité des titres), de la nature de ce savoir (plutôt académique), mais aussi des difficultés économiques traversées par le monde de l'édition affectant la Société (par l'accumulation des ouvrages, qui traduisent un problème de stockage). Parmi les ouvrages exposés se trouvaient les *Actes*, pierre angulaire de la Société. Pour situer l'importance de ces publications, revenons



Vue des zones 3-4 de l'exposition, *Une société de papier* et *Retour sur les bancs d'école*. Photographie de Jacques Bélat.

un peu sur leur contexte d'émergence. Transformant les sujets en citoyens, la Révolution française a permis à chacun d'apporter sa contribution à l'édifice du progrès social, moral et économique, suscitant un regain d'intérêt pour l'histoire locale et le patrimoine, y compris dans le Jura où l'influence française était importante. Au XIX^e siècle, le fait associatif est très répandu dans les États modernes. Ainsi sont nées un peu partout en Europe une foule de sociétés savantes, à l'instar de la Société jurassienne d'Émulation, qui se racontent à travers la publication de mémoires, d'annales ou d'actes. À ses débuts, c'est dans les colonnes des journaux locaux, essentiellement *l'Helvétie*, le journal de Xavier Stockmar, et la *Revue suisse* de Neuchâtel, que l'on trouve l'écho des activités de la jeune société. Dans le but de rassembler ces informations, le premier *Coup-d'œil sur les travaux de la Société jurassienne d'Émulation* voit le jour en 1849. Les *Actes* prendront la relève dix ans plus tard. Ceux-ci sont pensés comme un vaste panorama de la recherche et de l'activité des membres lors de l'année écoulée, aboutissant aujourd'hui à une somme vertigineuse de savoir. L'offre se veut éclectique, du moment que le contenu répond à un haut niveau scientifique, à un esprit de vulgarisation ou propose une ouverture vers de nouveaux domaines de recherche et de création. Au début du XX^e siècle, la S.J.É. entretient des correspondances et échange ses *Actes* avec pas moins de 37 autres sociétés. Le partage des connaissances, par-delà les clivages politiques, sociaux ou religieux, se veut l'expression parfaite de l'élan humaniste et de l'inébranlable foi dans le progrès qui anime ces sociétés scientifiques.

Depuis 2016, grâce à une collaboration avec l'E.P.F.Z. et la Bibliothèque cantonale jurassienne, la S.J.É. propose également ses *Actes* en ligne sur le site e-periodica, mais l'effort numérique de la S.J.É. ne s'arrête pas là, puisqu'elle est également à l'origine, à travers son Cercle d'études historiques, du projet de *Dictionnaire du Jura en ligne* (DIJU; canton du Jura, Jura bernois et Laufonnais), lancé en 2003. Pensé comme une base de données interactive, il propose trois types de notices: biographiques, thématiques et géographiques, en lien plus ou moins étroit avec le Jura. Fruit d'une volonté d'ordonner le savoir, de le rassembler et de faire de cet outil un ambassadeur virtuel du Jura, il est ouvert au public depuis 2005. Il s'adresse aussi bien aux amateurs qu'aux professionnels ou aux curieux, chacun ayant la possibilité de soumettre des notices. Le DIJU compte actuellement plus de 9 000 entrées, ce qui en fait un répertoire incontournable pour le Jura. En mettant également en ligne ses *Actes* depuis 2016, la S.J.É. amorce un virage numérique. Le problème du stockage reste malgré tout d'actualité, avec une formulation nouvelle:

comment assurer la pérennité des données ? Dans l'exposition, ce parallèle et cette continuité entre le virtuel et le papier étaient soulignés par l'intégration d'une tablette au cœur d'un livre, que les visiteurs pouvaient ouvrir à leur guise pour parcourir le DIJU.

Que ce soit sur papier ou de façon numérique, la S.J.É. a donc d'évidentes visées encyclopédiques. Le dernier exemple qui en est donné dans l'exposition est l'œuvre de l'un de ses membres fondateurs, Joseph Trouillat. Son projet était d'éditer l'ensemble des sources manuscrites régionales, des origines à 1500. *Les Monuments de l'histoire de l'ancien Évêché de Bâle* sont publiés en 5 volumes, de 1852 à 1867, le cinquième étant achevé par un autre sociétaire, Louis Vautre, suite au décès de Trouillat. Les 5 tomes comptent un total de 4 643 pages, 1 970 actes en édition intégrale latine, française ou allemande, et environ 3 000 résumés d'autres documents, plus un index pour chaque livre. Ce travail titanesque et précurseur contribuera à former la conscience historique du Jura et est encore aujourd'hui une source précieuse pour quiconque s'intéresse à l'histoire jurassienne.

Le travail de Trouillat est l'occasion aussi de souligner à la fois le type d'appui que pouvait apporter la S.J.É. à ses membres, mais aussi la nature parfois explosive des relations entre ses membres, pas toujours animés par un intérêt désintéressé pour le savoir. Des rivalités opposaient par exemple Auguste Quiquerez et Joseph Trouillat, suscitant de violents éclats autour de la publication des *Monuments*. Trouillat accuse Quiquerez de vouloir s'approprier son travail, alors que celui-ci est ulcéré de voir passer sous silence l'aide qu'il lui a apportée. Jean-Claude Rebetz, dans un dispositif audio, revenait également sur les motivations toutes personnelles qui ont pu pousser Quiquerez à produire des faux, dont l'un d'eux — exposé — a été publié avec réticence par Trouillat. La S.J.É. et Quiquerez soutiennent malgré tout le projet de Trouillat dès sa genèse, même si les désaccords vont aller grandissant. Trouillat, de tendance libérale, va évoluer vers le conservatisme catholique, alors que la Société est plutôt à dominance libérale-radical. C'est donc pour des raisons à la fois personnelles et politiques que Trouillat va finir par rompre avec la S.J.É., en 1854. Ainsi, on comprend mieux l'intérêt qu'avait la S.J.É. d'opter pour une forme de neutralité, qui permette à des membres aux positions antagonistes d'évoluer malgré tout ensemble pour le bien commun. Cet exemple illustre également en quoi la S.J.É. se veut surtout un catalyseur, un espace de rencontres et de partage, qui permette de stimuler la recherche et de la propager. Après plus de

170 ans d'activités, la Société a bel et bien mérité son surnom de « vieille dame », mais pas question encore de prendre sa retraite.

Quatrième zone — Retour sur les bancs de l'école

Dans un dernier espace, celui de la craie, l'avenir de la S.J.É. était évoqué. Une constatation fut faite : si elle doit faire face au vieillissement de ses membres, elle peut compter sur des forces vives et des intentions fermes et se doit de renégocier l'image élitiste de la société, s'ouvrir à de nouveaux publics et acteurs de la vie culturelle, étoffer son offre... Longtemps, son rôle d'interlocutrice du gouvernement bernois l'a amenée à endosser un rôle de médiatrice. Aujourd'hui, les relations étant plus apaisées, la S.J.É. peut revenir à ses prérogatives premières concernant la culture, moyennant quelques adaptations, c'est pourquoi dans cette dernière zone nous voulions évoquer un retour sur le chemin de l'école en reconstituant une salle de classe. Puisque ce sont là que les nouvelles générations se forment, l'endroit semblait tout indiqué pour ouvrir un espace de réflexion autour de l'avenir de cette institution, sachant d'autant plus que l'école a joué un rôle primordial au sein de la S.J.É. La majorité des fondateurs sont issus du corps professoral et, longtemps, les nouveaux membres se recrutaient par bouche-à-oreille et sollicitations des enseignants directement dans les salles de classe. La progressive démocratisation de la Société et les changements d'us et coutumes ont mis un frein à ces pratiques. L'avènement des réseaux sociaux et de nouveaux modes de communication appellent à une actualisation des démarches de recrutement et c'est là l'un des défis majeurs auxquels la S.J.É. doit désormais faire face. Que ce soit à travers quelques statistiques autour des membres et des activités de la S.J.É. ou à travers l'enquête menée dans les rues du Jura par Patrick Dujany sur la popularité de la Société auprès du peuple jurassien, nous invitons les visiteurs à réfléchir sur l'impact de cette histoire déjà longue de plus de 170 ans. Des ardoises accrochées au mur étaient à disposition pour que chacun y laisse son impression et complète par sa touche personnelle le portait esquissé de la Société.

Présentation des cercles et des sections

Dans les deux autres salles de l'exposition temporaire, la parole était donnée aux cercles et aux sections qui composent la S.J.É.



La salle consacrée aux cercles de la S.J.É. au musée de l'Hôtel-Dieu de Porrentruy. Photographie de Jacques Bélat.

Les six cercles d'études étaient invités à dévoiler leurs activités de manière abordable et attractive pour le grand public.

Enfin, les quinze sections géographiques se sont présentées au travers d'un rappel historique, d'un questionnaire, d'une photo de groupe des membres de leur comité ainsi que d'un objet représentatif.

En conclusion, le parcours global de cette exposition permettait de jeter un regard rétrospectif sur la S.J.É., de sa naissance à nos jours, en passant par la riche activité de ses membres actuels. La scénographie a été pensée de manière à mettre en exergue les principes qui ont guidé la S.J.É., parfois en des temps troublés, mais aussi à susciter des questionnements, à évoquer des paradoxes, des tensions... La S.J.É. est à l'image du peuple qu'elle défend: bigarrée, multiple, complexe et fière. Par son travail, elle a contribué à façonner le visage du Jura, suscitant les passions, et il est à parier qu'en cela, au moins, elle ne changera pas.



La salle consacrée aux sections de la S.J.É. au musée de l'Hôtel-Dieu de Porrentruy. Photographie de Jacques Bélat.

Il nous reste à remercier toutes celles et ceux qui nous ont accompagné dans ce projet, à l'instar de Jean-Claude Rebetez, conservateur des Archives de l'ancien Évêché de Bâle, qui a prêté sa voix pour conter un épisode de l'exposition et qui nous a conseillé ; Claude Hauser, historien, pour ses relectures et conseils ainsi que Yann Laville, codirecteur du musée d'Ethnographie de Neuchâtel, pour ses conseils scénographiques et son suivi. Un remerciement tout particulier également à Armelle Cuenat, secrétaire générale de la S.J.É., sans qui ce projet n'aurait pas vu le jour.

Chiara Meynet a étudié la philosophie et les sciences sociales à Lausanne, puis l'anthropologie à l'université de Neuchâtel. Elle a terminé son master en parallèle à son mandat pour le musée de l'Hôtel-Dieu. D'origine tessinoise et valaisanne, elle a dû mobiliser ses outils anthropologiques pour s'imprégner et naviguer dans l'histoire jurassienne et celle de la Société jurassienne d'Émulation.

Le vernissage a eu lieu le 2 juin 2018 à 11 heures.

L'exposition a enregistré la présence de quelque 1 100 visiteurs.

De nombreux événements ont ponctué ces trois mois d'exposition :

— Mardi 5.6.2018, 20 h — Hôtel des Halles à Porrentruy (Espace Auguste-Viatte) *Armoiries et communication visuelle: promenade héraldique au musée de l'Hôtel-Dieu*. Conférence de M. Nicolas Vernot, docteur en histoire. Organisation: S.J.É. — Section de Porrentruy.

— Samedi 16.6.2018, 14 h — Cour du musée de l'Hôtel-Dieu *Atelier d'expérimentation de techniques archéologiques*. Démonstration de M. Giovanni Foletti, archéologue indépendant. Organisation: Cercle d'archéologie de la S.J.É.

— Samedi 30.6.2018, 14 h-17 h — M.H.D.P. *Journée du Voïyin et présentation de la situation du patois dans le Jura*. Conférences de MM. Jean-Marie Moine et Maurice Jobin. Organisation: Cercle de patois de la S.J.É.

— Dimanche 19.8.2018, 14 h — M.H.D.P. Visite commentée publique, avec M^{me} Chiara Meynet, coconceptrice de l'exposition.

— Samedi 1.9.2018, 9 h 30-12 h — M.H.D.P. Table ronde: *Les Femmes, grandes absentes de l'Histoire?* Avec divers intervenants et des représentants des associations féminines. Organisation: M.H.D.P.; S.J.É. — Section de Porrentruy; Archives de l'ancien Évêché de Bâle (A.A.E.B.) et DIJU.

— Mercredi 5.9.2018, 20 h — M.H.D.P. *Des mathématiques pour tous les jours*. Conférence de M. Benjamin Bergé, mathématicien. Organisation: Cercle de mathématiques et de physique de la S.J.É.

Le Dictionnaire du Jura en ligne
Un outil au service du patrimoine
et de la population
Musée de Saint-Imier
du 10 juin au 23 septembre 2018

CARLA MEYER & DIANE ESSELBORN

La ville de Saint-Imier accueille sur son territoire deux centres documentaires de première importance pour le Jura bernois : Mémoires d’Ici et le Centre jurassien d’Archives et de Recherches économiques (CEJARE). Ces deux institutions étant des sources incontournables dans l’élaboration du *Dictionnaire du Jura en ligne* (DIJU) et Philippe Hebeisen, directeur du DIJU, ayant été de nombreuses années le responsable du CEJARE, la localité de Saint-Imier et son musée représentaient un lieu idéal pour accueillir une exposition sur cet outil.

Fermé depuis juillet 2017 en raison de transformations, le musée de Saint-Imier a partiellement rouvert ses portes à l’occasion de l’exposition multisite et interjurassienne autour de la Société jurassienne d’Émulation (S.J.É.). Carla Meyer, étudiante en anthropologie à l’université de Neuchâtel, a été chargée du commissariat de l’exposition, objet principal et unique d’un stage de sept mois, sous l’égide de Diane Esselborn, conservatrice du musée de Saint-Imier et d’Armelle Cuenat, directrice de projet.

Le vernissage de l’exposition *le Dictionnaire du Jura en ligne. Un outil au service du patrimoine et de la population* a eu lieu le vendredi 8 juin 2018. Durant ses trois mois et demi d’ouverture, elle a attiré 143 curieux. Deux visites commentées tous publics en partenariat avec le CEJARE se sont tenues le 13 juin et le 19 septembre. Deux conférences, organisées par les sections de Fribourg et de Zurich ont également eu lieu. La première, donnée par Martin Nicoulin, a emporté les auditeurs sur les traces des « Jurassiens immigrés à Nova Friburgo, Brésil, en 1819 », tandis que la

deuxième, présentée par José Ribeaud, a retracé «150 ans de pensée libertaire dans le Vallon de Saint-Imier . De Bakounine à Espace Noir».



L'espace didactique de l'exposition donnant un accès au DIJU

L'exposition

Espace introductif

Les prémisses du *Dictionnaire du Jura*

Seul dictionnaire régional du genre en Suisse, le DIJU a émergé dans le Jura à l'heure où il n'y avait pas de hautes écoles ni d'organisme scientifique (hormis l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts) dans le canton.

En 2003, ce projet d'envergure est lancé par une équipe de jeunes historiens entrepreneurs, membres du Cercle d'études historiques (C.E.H.) de la S.J.É. Ceux-ci rencontraient régulièrement, au cours de leurs travaux, le même personnage, chacun n'abordant que certaines de ses facettes et réunissant ainsi des données qui demeuraient dispersées.

L'idée fut alors de regrouper ces fragments d'information en un seul support en libre accès, ces historiens entrevoyant ainsi pour leur pratique tous les avantages envisageables de recherche et de diffusion de connaissances.

L'émergence de l'idée

Ayant passé une année à l'université d'Harvard entre 1999 et 2000, Alain Cortat, membre du C.E.H., assiste au boom de l'internet à l'américaine. Il rédigeait alors un ouvrage sur François-Xavier Gressot¹ qu'il tente d'illustrer et d'expliquer à l'aide de notes biographiques reconstituées à partir de bribes d'information disséminées dont la trace n'aurait parfois pas été trouvée sans internet. Alors qu'il déplore le manque de centralisation des données jurassiennes, il lui vient l'idée de créer un dictionnaire du Jura en ligne en s'inspirant du *Dictionnaire historique de la Suisse* qui existait déjà au format numérique depuis 1998 ainsi que de *Wikipédia* qui avait été officiellement lancé en 2001. « À l'époque, l'idée d'un dictionnaire sur internet était presque nouvelle. On connaissait Wikipédia, mais pas encore autant que maintenant. Ce qui comptait encore, c'était les livres². »

La naissance du DIJU

Après plus de deux ans de gestation, le 29 octobre 2005, le DIJU s'ouvre au public. À ses débuts, il compte 2 000 notices biographiques, thématiques et géographiques. Les premiers clics suscitent de l'enthousiasme, mais également des remous. La prise en compte de tous les thèmes et personnes — décédées ou encore vivantes — qui méritent d'y figurer se réalise progressivement, parfois trop lentement au goût de certain. Toutefois, grâce à sa publication exclusivement en ligne, le corpus du DIJU peut être actualisé en tout temps, ce dictionnaire se voulant en développement perpétuel. Petite révolution dans la pratique des historiens, il n'est plus question de rédiger des notices selon un plan préconçu et de les publier après des années de travail solitaire une fois celles-ci complétées et corrigées — et quelquefois déjà dépassées.

Au contraire du fonctionnement du *Dictionnaire historique de la Suisse*, aucune notice n'est incluse ou exclue d'office dans le DIJU, d'où un caractère subjectif assumé. Cette démarche ouverte permet notamment l'intégration de découvertes spontanées sans se soucier du fait que la publication soit déjà trop avancée pour être complétée. Elle répond aussi

à l'exigence d'être toujours à jour et donc de travailler rapidement selon des méthodes se rapprochant parfois davantage du journalisme que de l'historiographie.

Un édifice virtuel de l'histoire jurassienne

Le DIJU est un gigantesque chantier mené sur la durée grâce à internet. Alimenté principalement par une petite équipe d'historiens, il invite l'internaute à déambuler parmi plus de 9 000 notices visant à mieux faire connaître toutes celles et ceux qui contribuent ou ont contribué à faire l'histoire du Jura. « Ce qui est passionnant, c'est qu'on puisse y voir comment les grands événements historiques se reflètent dans le quotidien des biographies de gens locaux, comme le ciel entier dans une goutte de pluie », souligne Kiki Lutz, rédactrice du DIJU. En creusant dans les archives, l'équipe chargée du dictionnaire en ligne ne livre pas seulement une exhumation du passé, mais un éclairage du présent.

Willkommen beim Lexikon des Jura!

Le territoire du Jura historique comprenant, en plus de ses parties francophones, les parties germanophones du Laufonnais, du Birseck et de la ville de Bâle pour certaines thématiques, le DIJU a naturellement été ouvert au bilinguisme. Dans un contexte plurilingue comme celui de la Suisse, cette ouverture invite les groupes linguistiques à (re)découvrir leur propre histoire et leur culture, ainsi que les convergences et divergences avec celles de l'autre.

Depuis 2010, ce sont environ 1 700 notices qui ont été rédigées ou traduites en allemand. Les traductions ne sont pas systématiquement opérées dans les deux sens, les moyens humains et financiers nécessaires à cet exercice restant à ce stade trop importants.

Afin d'asseoir davantage sa notoriété en Suisse alémanique, le DIJU devrait bénéficier de mesures de communication ciblées. Pour l'heure, il fonctionne déjà en partenariat avec un cousin venu de Bâle-Campagne, le *Personnenlexikon*³.

Des notices sur les femmes

Rédactrice bilingue du DIJU, Kiki Lutz essaie, depuis son engagement, de réduire l'écart entre le nombre de notices biographiques masculines et féminines. Comme beaucoup d'autres dictionnaires, le DIJU est malheureusement très pauvre en biographies sur les femmes, cela malgré

leur implication incontournable dans l'histoire jurassienne, suisse ou encore mondiale.

Selon Kiki Lutz, cette disparité s'explique en partie par le fait que jusqu'à la fin du xx^e siècle, les actions des femmes ne laissent que rarement des traces dans les sources écrites, lesquelles constituent la base essentielle du travail de tout historien. Écrire sur les femmes requiert donc plus de temps, car il faut dénicher les informations et mener des recherches plus importantes et plus compliquées. Les chercheuses et les chercheurs étant actuellement soumis à des exigences relativement strictes en termes de rythme de publication, ce temps supplémentaire représente une contrainte, les sujets ayant des sources faciles d'accès et abondantes sont donc privilégiés au détriment, souvent, de l'histoire féminine.

Espace illustratif

Que trouve-t-on dans le dictionnaire du Jura ?

Développé de façon intuitive à ses débuts, le DIJU a mis ses essais à l'épreuve de l'usage, afin d'assurer une logique systématique dans l'écriture de ses notices et donc une certaine homogénéité à travers celles-ci. Si certaines entrées sont encore peu développées, ce n'est pas au détriment de leur qualité, les internautes étant libres d'approfondir leurs recherches en consultant la bibliographie.

Trois types d'entrées sont proposés par le DIJU : constituant son point fort, les notices biographiques retracent le parcours de personnalités marquantes telles que des politiciens, des artistes, des religieux ou des sportifs ; les notices thématiques sont consacrées à divers événements propres à l'histoire du Jura, à la gastronomie locale ou encore à des groupements politiques, alors que les notices géographiques abordent entre autres les communes, les sites archéologiques, les lieux de cultes ou les lieux-dits de la région.

Comme le DIJU fonctionne davantage comme une base de données qu'un dictionnaire, il regroupe également des notices issues du *Dictionnaire historique de la Suisse* (D.H.S.) relatives au Jura, en y apportant parfois des précisions. Mettant en valeur la région jurassienne, le DIJU est par conséquent tissé en mailles plus serrées que le D.H.S.



Illustration à l'aide d'objets du musée de Saint-Imier de trois notices du DIJU : de gauche à droite : Adrien Holy, la Sorcellerie et la Suze.

Espace réflexif

Un dictionnaire à cheval entre *Wikipédia* et le *Dictionnaire historique de la Suisse*

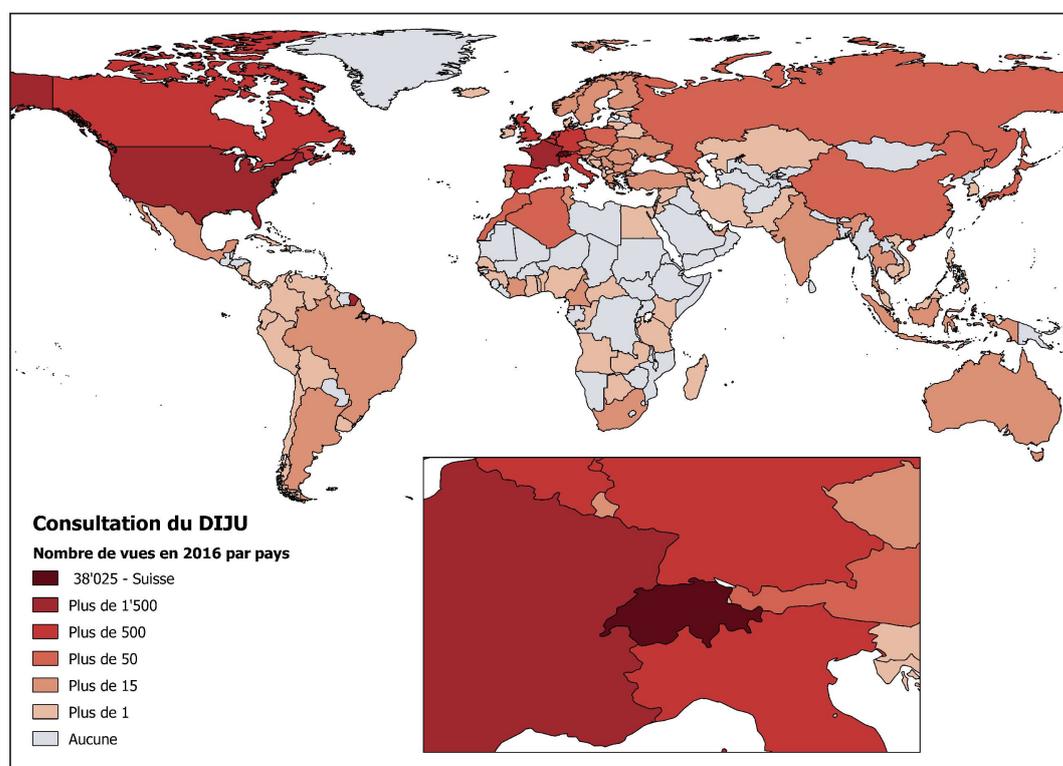
Depuis sa mise en ligne en 2005, le DIJU fournit un espace où les internautes peuvent se sentir valorisés en produisant un savoir encyclopédique, cette capacité n'est plus réservée exclusivement à des experts. En effet, tout un chacun peut proposer librement des contenus soumis à validation. À plusieurs reprises qualifié de « Wikipédia du Jura », le DIJU s'inspire du fonctionnement participatif de cette fameuse encyclopédie en ligne, mais ne comporte toutefois pas de notices totalement ouvertes. Chaque contribution munie de sources est minutieusement examinée par un historien de formation avant d'être intégrée, en respectant une certaine rigueur semblable au D.H.S.

Ce fonctionnement permet d'une part l'accumulation gratuite d'un nombre important de notices et d'autre part il facilite une ouverture sur des personnalités et des thématiques d'horizons et d'époques variés. À ce jour, le DIJU enregistre plus de cent auteurs différents. Des figures marquantes de l'histoire locale ont mis la main à la pâte, tel l'abbé Renard, passionné d'histoire et auteur de plus de 660 notices biographiques.

Le DIJU à travers le monde

Le DIJU s'adresse à un public aussi large que possible, qu'il s'agisse de professionnels ou d'amateurs. Aujourd'hui reconnu par le public et par ses pairs, il enregistre environ 5 000 consultations mensuelles, avec un record en juin 2013 d'environ 6 000 visites. Parmi les notices les plus consultées figurent celles qui ont trait à la Question jurassienne, aux chapelles, oratoires et grottes du Jura, ainsi que celles consacrées aux députés jurassiens.

Les collaborations et les usages académiques du DIJU vont de l'invitation par le D.H.S. aux premières Journées suisses d'histoire à Berne en 2007 (aux côtés notamment de *l'Oxford Dictionary of National Biography*), à son utilisation dans un nombre grandissant de publications scientifiques. D'un point de vue individuel, à l'heure de la mondialisation et du partage massif de l'information, le rayonnement du Jura se fait bien au-delà de ses frontières — notamment via l'horlogerie. Le DIJU devient alors un outil international où la barrière de la langue n'empêche pas les consultations, certains utilisateurs ayant recours à des moteurs de traduction : un utilisateur a, par exemple, traduit en japonais la notice



Carte mondiale illustrant le nombre de consultation du DIJU par pays pour l'année 2016. © Carla Meyer.

de la fabrique de boîtes de montres Piquerez S.A.⁴, et une chercheuse du musée des Beaux-Arts de Tcheliabinsk, en Russie, s'est renseignée sur le peintre tramelot Albert Ducommun (1888-1990) dont l'institution possède un tableau⁵.

Un accès gratuit au patrimoine jurassien

Le Dictionnaire du Jura — dont l'accès a toujours été gratuit — a été mis sur pied par la S.J.É. et son C.E.H., qui œuvrent tous les deux pour la diffusion du savoir dans une perspective non commerciale. De cet outil construit par des passionnés a petit à petit émergé une « économie du don », s'appuyant sur les contributions bénévoles d'utilisateurs motivés par le pur plaisir ou l'intérêt personnel pour créer de la valeur collective.

Le DIJU n'est néanmoins pas précurseur de la gratuité sur la toile. Cette idée essentielle se retrouve d'ailleurs dans les fondements d'internet, dont l'idée utopique était marquée par la culture de la liberté et de l'accès sans entrave, notamment de prix, à l'information. Toutefois, ce projet humaniste possède quelques limites: le DIJU ne génère pas de rentrées d'argent, que ce soit par le biais de publicité ou de droits d'accès; son développement a donc été souvent opportuniste et parfois remis en question à cause de l'absence de subsides suffisants. Depuis 2015, son avenir est enfin assuré, grâce à une structure minimale cofinancée par la S.J.É., le canton du Jura et le canton de Berne.

Quel avenir pour les notices du DIJU?

À l'heure où la technologie évolue de jour en jour, le DIJU doit sans cesse repenser et moderniser sa manière de conserver ses données. Les fiches numériques du DIJU sont assujetties aux évolutions des formats d'enregistrement et des supports de conservation. À l'exemple des disquettes ou encore des cédéroms, les technologies évoluent si rapidement qu'un mode de stockage peut devenir en quelques années, ou parfois en quelques mois, complètement obsolète et inutilisable.

Conclusion

Reconnu comme un outil d'importance régional, comme en témoignent les subventions accordées par le canton du Jura et le Conseil du Jura bernois, le DIJU, par le biais de ses utilisateurs, connaît une

popularité internationale. Il s'est imposé en quelques années comme un outil incontournable à quiconque s'intéresse de près ou de loin à la région du Jura, qu'il s'agisse d'institutions, de professionnels ou d'amateurs. Initié par des bénévoles, le DIJU bénéficie aujourd'hui d'un poste rémunéré à temps partiel. Si ce taux ne permet pas encore de répondre à toutes les demandes, il pérennise néanmoins le travail de longue haleine mené par les chercheurs, âmes du DIJU.

Bibliographie

- EGAN Math, 2011. « Clarity from Chaos ». *The Hub Magazine*. Juillet/Août 2011. Vol. 7, n° 43, p. 38-39.2
- CHATELAIN Emma, 2006. Éditorial. « www.diju.ch ». *Lettre d'information n° 36 du C.E.H.* Mai 2006, p. 1-3.
- CROVITZ Darren, W. SCOTT SMOOT, 2009. « Wikipedia, Friend Not Foe ». *The English Journal*. Vol. 98, n° 3, p. 91-97.
- COTELLI KURETH Sara, 2015. *Question jurassienne et idéologies langagières: langue et construction identitaire dans les revendications autonomistes des minorités francophones (1959-1978)*. Neuchâtel: Éditions Alphil.
- DONZÉ Pierre-Yves, 2003. « Un nouveau projet du C.E.H.: la création d'un Dictionnaire du Jura sur internet ». *Lettre d'information n° 31 du C.E.H.* Novembre 2003, p. 1-3.
- GRASSINEAU Benjamin, 2010. « Rationalité économique et gratuité sur Internet: le cas du projet Wikipédia », *Revue du MAUSS*. n° 35, p. 527-539.
- HEBEISEN Philippe, CHATELAIN Emma, 2006. « Le DIJU, une année après ». *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, vol. 111, p. 451-456
- HEBEISEN Philippe, CHATELAIN Emma, 2009. « Tout un projet de société: le DIJU, un dictionnaire du Jura sur Internet ». *Bulletin du D.H.S.* n° 14, p. 27-36.
- HUBLER Lucienne, 2003. Éditorial. « Des Dictionnaires et des hommes ». *Lettre d'information du C.E.H.* n° 31. Novembre 2003, p. 1-3.
- KOHLER François, HAUSER Claude, 1997. « L'Émulation dans quelques-unes de ses œuvres (1947-1997) ». *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, vol. 100, p. 13-63.
- POUPEAU Gauthier, 2004. « L'Édition électronique change tout et rien. Dépasser les promesses de l'édition électronique ». *Le Médiéviste et l'Ordinateur*. n° 43, p. 1-22.
- PROULX Serge, GOLDENBERG Anne, 2010. « Internet et la culture de la gratuité ». *Revue du MAUSS*, n° 35, p. 503-517.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ALSACE, 2012. « Le Dictionnaire du Jura sur Internet ». *Bulletin fédéral des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace*, n° 123, p. 7-8.
- SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION, 2008. « 6. Grands Projets. DIJU ». *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, p. 451-456.
- Ainsi que de nombreux articles ou émissions portant sur le DIJU: *Arc Hebdo*, *Canal Alpha*, *le Journal du Jura*, *le Quotidien jurassien*, *l'Impartial*, *R.F.J.*, *R.T.S.* et *Trait d'Union*. Voir la revue de presse sur https://www.diju.ch/f/a_propos/presse.

L'ensemble des textes de l'exposition le Dictionnaire du Jura en ligne, repris dans le texte ci-dessus, a été rédigé par Carla Meyer, étudiante en anthropologie, spécialisation « métiers de la culture », à l'université de Neuchâtel. Durant ses études, Carla Meyer a notamment participé à l'élaboration de l'exposition le Musée réinventé portant sur la muséographie de Jean Gabus, au musée d'Ethnographie de Neuchâtel.

La compilation, la mise en forme et le suivi du texte ont été assurés par Diane Esselborn, conservatrice du musée de Saint-Imier depuis juillet 2016. Au bénéfice d'un master en études muséales et d'un master en histoire de l'art obtenus auprès de l'université de Neuchâtel, Diane Esselborn a notamment collaboré avec le musée de Carouge (Genève) et le musée de l'Areuse de Boudry (Neuchâtel).

NOTES

¹ Alain CORTAT, *Histoire de ma vie. Au cœur de l'industrialisation alsacienne et jurassienne. François Xavier Gressot: artisan, contremaître et négociant (1783-1868)*, Neuchâtel, Éditions Alphil.

² Interview de d'Alain Cortat réalisée par Carla Meyer, le 20 avril 2018.

³ www.personenlexikon.bl.ch

⁴ Information recueillie via l'outil statistique du DIJU.

⁵ Information transmise par Philippe Hebeisen.

Un Territoire culturel sans frontières

NICOLAS STEULLET

Territoire, quel mot barbare pour désigner notre coin de pays ! Il est pourtant devenu un élément de langage récurrent dans la bouche des membres du fOrum¹ culture, association née en 2016 et qui fédère depuis lors les acteurs culturels du Jura bernois, du canton du Jura et de Bienne. Nous définirons ici ce qui se cache derrière cette inélégance, et reviendrons sur l'historique de la création de l'association.

Parler du Territoire reflète la volonté du fOrum culture de penser ses actions pour une région culturellement cohérente, et non pas politiquement cartographiée. Si le siège de la fédération est à Tavannes, si elle s'étend jusqu'en Ajoie, si ses actions semblent s'arrêter au lac de Bienne, ses frontières du côté des Montagnes neuchâteloises, quant à elles, sont poreuses. Le Théâtre populaire romand de La Chaux-de-Fonds, par exemple, fait clairement partie de l'histoire de la région. La France voisine, Belfort et son théâtre du Granit, pourrait également entrer dans notre cartographie du Territoire.

Car la carte de notre Territoire, c'est sa logique culturelle. Il suffit d'observer la carte d'implantation des membres du fOrum culture, disponible sur le site internet de l'association, pour comprendre que ce qui rassemble les acteurs culturels de la région, ce ne sont pas les frontières, mais le sentiment d'appartenir à la même famille. Ils viennent de Loveresse, de Crémines, du Noirmont, de Movelier, mais aussi de Saint-Blaise, d'Auvernier, ou encore de Saint-Louis, de Meinisberg, de Lyss. Certains *exterritoriés* vivent à Lausanne, Paris ou Winterthur. Les buts de l'association ont d'ailleurs pour ambition de renforcer cette identité *familiale*: accompagner des projets visant au développement culturel du Territoire, mettre en commun les moyens logistiques des membres et leurs envies de projets, promouvoir la création culturelle régionale, etc.

Cette *cohérence culturelle* a sans doute des fondements historiques, mais elle est surtout faite de liens et de collaborations. Ainsi, il est tout à fait naturel pour un danseur bruntrutain de collaborer avec une éclairagiste de Saint-Imier et un sonorisateur de Saignelégier, tandis que son administratrice travaille à Bienne et que sa chargée de communication habite Moutier.

Bien qu'il défende cette idée de cohérence culturelle territoriale, cela ne signifie pas que le fOrum culture impose une vision artistique à la région. Au contraire, il accueille en son sein les diversités culturelles et artistiques, ainsi que les diversités de fonctionnement des différentes structures (ou antistruktures) et se repose sur ce qui existe déjà pour inventer ses projets. Ainsi, se côtoient au sein de la fédération des lieux institutionnels tel le Centre de culture et de loisirs de Saint-Imier, des lieux alternatifs telle La Cantine à Delémont, des compagnies professionnelles telle Utopik Family, des troupes amateurs telle la compagnie Vol de Nuit, des danseuses professionnelles et amateurs, des musiciens, des comédiennes, des circassiens, des médiatrices culturelles, des techniciens. Et, bien qu'il ait avant tout une vocation de mise en valeur des arts de la scène, de nombreux artistes visuels font également partie du réseau, ou encore des écrivains, des conservateurs, etc.



Les membres porteurs de ces différentes identités, non seulement se côtoient, mais en outre inventent ensemble de nouveaux projets. C'est ce qui est novateur dans l'esprit du fOrum culture : ce sont les acteurs culturels eux-mêmes, au sein de commissions, qui recensent les manques et les besoins, puis définissent des projets pour le Territoire. Pour un membre de commission, cela implique naturellement de mettre de côté ses intérêts propres pour penser aux besoins de l'association. Cette faculté de prendre de la hauteur est facilitée par le fait que les membres



se connaissent, se fréquentent, collaborent régulièrement dans d'autres contextes que celui du fOrum culture et sont mus par la croyance indéfectible qu'une mise en commun de leurs compétences les fera jouir de retombées positives pour leur salle de spectacle, leur compagnie de danse ou leur espace de résidence.

Le fOrum culture a invité la metteuse en scène Floriane Facchini à créer le spectacle *l'Endroit des fraises sauvages, cabane* avec des artistes régionaux, ainsi qu'à mener des actions de médiation à l'école primaire de Moutier. (Photos Clément Martin.)

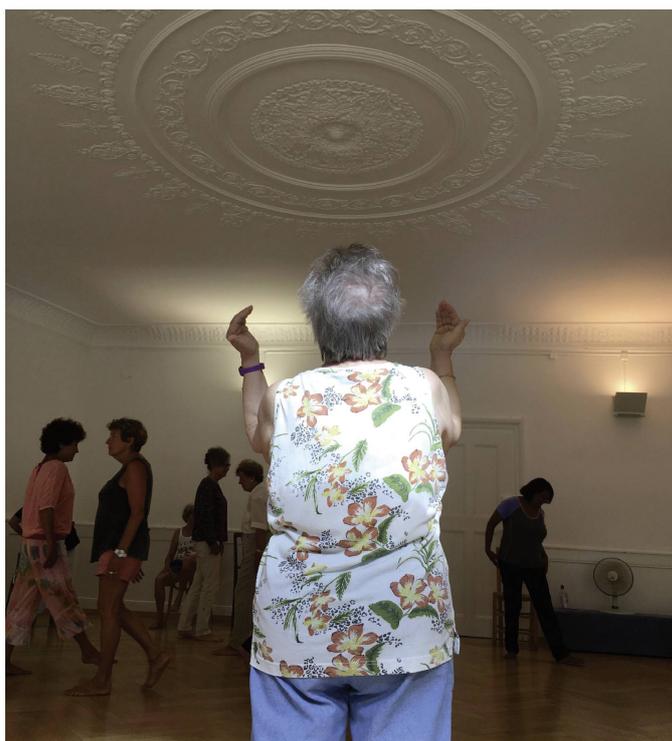
C'est ça, le Territoire

Évidemment, il s'agit là de considérations philosophiques qui doivent dans un second temps trouver leur appui auprès des villes et des cantons, qui, eux, sont conditionnés par des contraintes politiques. En effet, comment justifier que les actions du fOrum culture s'étendent au-delà du Jura bernois, alors que 90 % de son subventionnement provient du canton de Berne? Aux yeux (nombreux!) des membres du fOrum culture, il ne s'agit pas d'une incohérence. En effet, si le canton de Berne subventionne certaines missions culturelles qu'il confie au fOrum culture, le canton du Jura, quant à lui, finance d'autres missions, complémentaires, qu'il confiera notamment au Théâtre du Jura. Nous pensons

en effet que, sans vouloir réécrire l'histoire, il convient que le fOrum culture et le Théâtre du Jura s'entendent pour que leurs missions, qui



doivent toutes s'étendre sur l'ensemble du Territoire, soient coordonnées et se complètent logiquement. Nous rêvons d'un fOrum culture qui irrigue le Territoire grâce à ses actions de médiation, ses créations *hors les murs*, ses invitations lancées à des artistes extérieurs, ses projets de mutualisation du matériel technique, et d'un Théâtre du Jura qui — rebaptisé de manière territorio-compatible — fasse rayonner à l'extérieur les artistes de tout le Territoire, et dont le public cible sera celui de l'ensemble du Territoire.



L'Habitat dansé est un projet de médiation culturelle à destination des seniors, mené en collaboration avec la compagnie de danse Asphalt Piloten, la médiatrice Noémie Saga Hirt, et l'artiste visuel Hervé Thiot. (Photos Noémie Saga Hirt.)

Peut-être est-il opportun de rappeler ici les conditions de la naissance du fOrum culture, dont la gestation est intrinsèquement liée à celle du Théâtre du Jura. Nous sommes en 2008 et déjà, les acteurs culturels de la région sont rassemblés pour défendre un *Centre interjurassien d'expression des arts de la scène* (CREA). Ils rendent attentif le monde politique qu'il ne devra pas s'agir « d'une salle de plus », mais bien d'un outil plus

vaste qui fasse « collaborer les centres culturels » (*le Journal du Jura*, 29 août 2008). Deux ans plus tard, patatras, le projet CREA tombe à l'eau. Mais la graine du Territoire et l'idée de réseau étaient plantées, les acteurs culturels n'auront de cesse de les arroser.

C'est donc à cette époque que germent les éléments fondateurs du projet de mise en réseau des acteurs culturels. Le projet du CREA, tel qu'il avait été initialement pensé, aurait dû voir le jour sur deux sites: l'un à Delémont et le second dans le Jura bernois, à Bévillard; le canton du Jura décide de partir seul, en 2011, dans la réalisation de son théâtre.

De son côté, à la suite de son retrait du projet CREA, l'Office cantonal bernois de la culture se charge de penser une mise en réseau des arts de la scène. En 2013, il mandate Mathieu Menghini, expert reconnu en matière d'action et de pratiques culturelles. Ce dernier imagine un projet de mise en réseau artistique et administratif, mais conçoit également déjà les liens éventuels de ce réseau avec Nebia à Bienne — qui s'appelait alors Spectacles français — et le futur Théâtre du Jura à Delémont, tant sur un plan artistique, structurel que financier. Les conclusions de l'expert ont mis en avant plusieurs bases de travail; c'est finalement la proposition dite *extra-institutionnelle* qui a convaincu — soit la structure reposant sur les forces multiples et diverses réunies au sein du Forum interjurassien de la culture (FIC). Après une large consultation menée auprès des acteurs culturels de la région, cette variante est définitivement validée pour être mise en œuvre par le FIC. Des réserves et des craintes seront toutefois émises, notamment par le Forum interjurassien lui-même, quant à la perspective de se voir jouer un rôle plus institutionnel, tout en conservant un regard critique porté sur la vie culturelle de la région. Afin d'apaiser les inquiétudes, un groupe de travail pluridisciplinaire se réunit dès 2014. Son rôle consiste à affiner la variante retenue, à désamorcer les craintes exprimées lors de la consultation et à adresser au directeur de l'instruction publique une proposition concrète pour la réalisation de ce réseau des arts de la scène (ARS). Une fois définis les contours du projet pensé par Mathieu Menghini, et les éléments fondamentaux précisés par le groupe de travail, le projet ARS était prêt à passer devant le Grand Conseil bernois.

Le 24 novembre 2015, c'est le *oui* à la mise en réseau des arts de la scène qui l'emporte. La mise en œuvre de cette véritable « Transjurane de la culture », comme l'a mentionné Laure Donzé (*le Quotidien jurassien*, 17 avril 2015), a donc été confiée au Forum interjurassien de la culture. Le 7 décembre 2015, celui-ci se mue en fOrum culture, dont les

statuts sont complètement revus. Il est ainsi revenu aux acteurs culturels eux-mêmes de faire vivre ce projet.

Après une année d'activités, durant laquelle le complexe travail d'analyse de Mathieu Menghini et de son équipe a été appliqué quasiment au pied de la lettre, le cOmité du fOrum culture a réorienté le projet en prenant en compte les nouvelles réalités du terrain. Il a ainsi procédé à une restructuration de l'association, remaniant notamment la gestion administrative de la structure et supprimant la commission communication. Ces adaptations avaient pour objectif d'offrir une plus grande efficacité opérationnelle tout en diminuant les frais de fonctionnement, afin de pouvoir affecter le plus de ressources possible directement à des projets artistiques.

Ainsi, le fOrum culture nouvelle mouture est composé d'une assemblée générale, d'un cOmité, de trois commissions permanentes dévolues à la créatiOn, à l'actiOn culturelle et à la lOgistique, d'une commission temporaire de pOlitique culturelle, d'un administrateur et d'une équipe de cOmmunicatiOn.

Aujourd'hui, les défis du fOrum culture restent nombreux. Bien que l'association rassemble plus de 270 membres en octobre 2018 et que chaque mois de nouveaux acteurs culturels la rejoignent, elle est loin de compter en son giron l'ensemble des faiseurs de culture du Territoire. Combien peuvent-ils être ? Mille ? À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons d'ailleurs pas si le projet sera reconduit dès 2020 ni pour combien de temps. Si la confiance des artistes semble gagnée, si la majorité d'entre eux adhèrent à la philosophie de la fédération, la gageure sera de convaincre les milieux politiques.

À plus long terme encore, nous rêvons de tisser des liens avec de nouvelles institutions culturelles. Celles du canton de Neuchâtel ont notamment été enthousiasmées par le projet du culturoscOpe — l'agenda culturel régional — et le rejoindront dès 2019.

Tavannes, octobre 2018

Nicolas Steullet est enseignant et animateur de théâtre. Il est investi dans les milieux culturels, notamment au sein du SAS (Delémont), de la compagnie Vol de Nuit, du festival Friscènes (Fribourg), ou encore du festival Espacestand ! (Moutier). Il est membre du cOmité du fOrum culture, association pour laquelle il coordonne également la communication.

SOURCES

- Jobin, M. (2016), Historique du fOrum culture. Repéré à https://forumculture.ch/a_propos/l-historique.
- Le Journal du Jura* (29 août 2008). « Plus que de l'architecture, regard sur le contenu du projet ».
- Le Journal du Jura* (23 octobre 2015). « La commission de formation propose le renvoi des crédits destinés à ARS ».
- Le Journal du Jura* (24 octobre 2015). « Tout sauf de l'art pour l'ARS, hélas ».
- Le Journal du Jura* (20 novembre 2015). « Un probable coup d'arrêt pour le projet ARS ».
- Le Journal du Jura* (25 novembre 2015). « La miraculeuse résurrection de lazARS ».
- Le Journal du Jura* (3 décembre 2015). « Un véritable win-win interjurassien ».
- Menghini, M. (2014), Réseau ARS. Repéré à https://forumculture.ch/a_propos/documents_utiles.
- Projet de mise en réseau des arts de la scène ARS — papier stratégique élaboré par le groupe de travail en vue de sa réalisation. Repéré à https://forumculture.ch/a_propos/documents_utiles.
- Le Quotidien jurassien* (17 avril 2015). « Le réseau ARS, futur soutien du CREA ».

CONTACT

fOrum culture, Nicolas Steullet
cOmmunicatiOn
42, rue H.-F.-Sandoz 2710 Tavannes
communication@forumculture.ch
+41 79 434 98 22
www.forumculture.ch

NOTE

¹ Le comité directeur de la S.J.É. a exceptionnellement choisi de respecter dans cet article cette forme graphique, ainsi que cOmité, créatiOn, actiOn, lOgistique, pOlitique, cOmmunicatiOn et culturoscOpe en lieu et place de Forum, comité, création, action, logistique, politique, communication et Culturoscope.

L'étonnement par l'entendement : pour un exercice philosophique

ROMAIN CUTTAT

Il y a deux mille cinq cents ans, au cœur des places publiques d'Athènes, un homme sobrement vêtu interpellait femmes et citoyens, jeunes et vieux, pour les faire s'étonner d'eux-mêmes et s'éprendre de l'évidence. Premier parmi les philosophes, au point d'être considéré comme le patron de ceux-ci, Socrate sondait les raisons de l'être et de la nature en s'ingéniant à distiller un enseignement à base de questionnement. Et de ce questionnement, incessamment reformulé depuis lors, est née une activité intellectuelle qui n'a cessé de nourrir la pensée: la philosophie. Rembarrant les certitudes, abjurant les vérités, réfutant les opinions, examinant les objections, suscitant les contradictions, éveillant les paradoxes, le père des philosophes ne s'accoude pas à une connaissance assise sur l'autorité d'une parole révélée ou intégralement dévolue à la transmission d'un savoir, à la façon d'un liquide qu'on transfère d'un vase à un autre, mais vise à rendre disponible ce qui déjà germe en nous.

Dans le Théétète, célèbre dialogue dans lequel Platon s'emploie à expliciter les ressorts de la science, Socrate relate qu'il a choisi le même métier que sa mère sage-femme, à ceci près qu'il accouche des esprits et non des corps. Usant à pareil dessein de la maïeutique, cet art d'enfanter les autres d'eux-mêmes, il conçoit l'expérience de la dialectique moins comme la découverte d'une trouvaille dont on est indissolublement propriétaire que comme l'expression d'une connaissance qui éveille ce que nous logeons en notre sein propre. Ni art ni science, la philosophie qui originellement se baptise socratique procède bien plutôt d'une attitude face au savoir que d'un savoir même et récuse par voie de conséquence toute certitude inconditionnelle pour lui préférer la surprise de l'étonnement. Qu'avant même de former une réponse, ce monde est d'abord une question. M'étonnant de l'évidence, je rends caduc ce qui me paraît commode et transforme le familier en phénomène inédit. La philosophie emprunte les méandres d'un monde qui a refusé la radicalité du vrai. Si je détiens la vérité, alors à quoi bon philosopher ?

Tenant pour énigme les assertions que d'aucuns considèrent comme inébranlables, elle ne s'estompe pas à quêter sourdement l'absolu, mais reconduit inlassablement les interrogations au gré de ses explorations — avec cette facétie qu'elle a de questionner tout, tout le temps — un peu comme Tantale qui, à force de désirer la nourriture, finit inexorablement par s'en éloigner. Car dès lors qu'il s'agit du fondement de toute certitude, aucune certitude n'est envisageable.

Au commencement donc était l'étonnement, puis l'étonnement s'est marié au *logos*, ce véhicule de la raison chargé de perforer les mystères de l'être. Substituant à l'emprise cosmologique l'interpellation de la raison en congédiant l'inspiration divine comme la source unique de tout événement, les Grecs se sont évertués à faire de la philosophie une clé d'explication susceptible de lever le voile sur tout phénomène inconnu. Effort de compréhension qui embrasse et embrase un champ de connaissances aussi vaste que profond, englobant tour à tour l'éthique, la logique, l'arithmétique, la physique, la géométrie, la géographie... pour proclamer son ouverture sur toutes les disciplines. Et c'est Socrate qui, le premier, a confronté la réalité à l'entendement humain, avant que les grandes écoles grecques n'assimilent le *logos* à un discours qui verse du côté de l'existence — c'est-à-dire à un authentique art de vivre pratique — au point que les philosophes de l'Antiquité se sont livrés à des exercices d'éthique ou de sagesse. Sagesse, le mot est lâché ! Littéralement « amour de la sagesse » et non sagesse accomplie, la philosophie ne s'auréole d'aucune révélation apodictique ; non que le refus d'absolu résonne en un échec funeste, seulement que l'idéal de pureté s'avère une illusion trop souvent dangereuse. L'usage de la dialectique fait comprendre au sage que la sagesse n'existe pas !

Tirant de l'exigence intellectuelle la justesse de toute action, les Grecs voyaient en elle une discipline destinée à anesthésier nos peurs dans l'idée de nous procurer « la vie bonne », selon le vœu que déjà exprimait Épicure, mélangeant philosophie du concept et de l'existence. Autrement dit, comprendre, c'est tenter de s'affranchir de la menace des peurs ! Quand bien même incite-t-elle à un travail de soi sur soi, sorte de culture de l'âme, elle ne saurait se réduire toutefois à l'esquisse d'une psychologie, ne serait-ce que parce qu'elle n'est pas un procédé à part entière ; elle ne cajole ni ne maternelle nos inquiétudes, mais les enrobe d'une tonalité analytique. Comprendre encore, pour éviter de se déprendre du monde dans tout ce qu'il comporte de dérisoire, d'absurde ou de tragique, et faire de ce lieu terrestre un endroit habitable à défaut d'être immédiatement supportable. Reste que le bonheur ne saurait constituer

sa fin ultime, au risque de la confiner à un *ersatz* de psychologie, et aussi parce qu'il est des bonheurs illusoires ou artificiels. Si nul n'en finit jamais avec les peurs — ritournelles incessantes —, alors la philosophie ne se hisse pas au rang d'antidote complet, tel un remède qu'on applique sur une plaie avec l'assurance de la guérison. Et quand la psychologie en reste au comment, la philosophie use expressément du pourquoi. À la psychologie, le travail de l'inconscient; à la philosophie, la conscience du conscient!

Fonctionnant pour elle-même, la philosophie ne promet pas une fois pour toutes la rédemption ou l'allégresse de la béatitude, mais s'acoquine plutôt de la pédagogie du doute. Si délicieusement inquiétante, elle interdit le confort de la certitude définitive. Modalité de la connaissance et non insulte à l'intelligence, douter n'est décidément pas le contraire de la vérité. Cheminer de la vérité à l'équivocité est assurément un progrès! Jouissant ainsi des bénéfices de l'incertain, l'expérience philosophique ne forme en aucune façon un point d'arrêt, mais une tâche à réitérer continûment. D'un mot, c'est par le truchement du doute que les *philosophes* rejoignent la *philosophie*. En quoi la conviction qui n'a rien à éprouver et à prouver s'avère à ce titre l'ennemi intime de la réflexion, exactement comme Nietzsche disait que la certitude rendait fou. Loin pourtant de paraître pour un sacerdoce qui oblige à croire, celle-ci peut à bien des égards tenir lieu de rédemption, mais pas davantage qu'elle n'abrite un dogme ou un savoir exhaustif, elle n'héberge le ressort d'une méthode ou d'une quelconque méthodologie. « On n'apprend pas la philosophie, on n'apprend qu'à philosopher » écrira Kant, la préservant par là de l'écueil du dogmatisme.

Germe premier de la philosophie avons-nous dit, l'étonnement ne représente pas indéfectiblement son aboutissement, car l'âge de l'interrogation ne suffit plus aux modernes que nous sommes devenus. Et s'il y a longtemps que nous sommes modernes, nous nous sommes employés, avec un prodigieux soin, à produire concepts, systèmes de pensée, modes de réflexion... bref, autant de tentatives vouées à percer les profondeurs de l'âme humaine ou collective. L'entendement a donc succédé à l'étonnement! Le doute ne dispensant pas d'apprendre, la philosophie a nourri le dessein légitime de réponses, comme pour repousser au mieux les vertiges du vide et décrypter les balbutiements de l'actualité. Non certes qu'il n'y ait de vérité qui ne puisse résolument poindre de son usage, au risque de la résumer à un exercice tout à fait vain, seulement qu'elle ne peut se gausser de l'absolu à la façon d'un syllogisme duquel se déduirait mécaniquement la résolution. Il y a deux types d'étonnement:

l'un qui se dilue dans une vérité trouvée, l'autre qui évolue sans progresser. De là, l'activité philosophique réside tout à la fois dans l'infinie variété des interrogations et dans la capacité à offrir des grilles explicatives aux énigmes qui tracassent ce monde. Quand les questions résonnent comme autant de nécessités confondantes, les réponses philosophiques représentent des esquisses grandioses de sens!

Même si la *Vérité* ne peut être ambitionnée dans ses aspects et aspérités les plus complexes, la philosophie s'est évertuée à en dégager une perception suffisante pour en dresser les contours, oscillant entre le désir de comprendre et la conscience du fini, entre un doute raisonnable et une vérité partielle, entre les limites du discernement et une raison qui n'en peut mais. Tirillée entre ces deux pôles, elle aspire à s'approcher le plus possible du vrai, en chassant le faux à coups de fières antithèses, comme pour mieux passer d'une opinion à un argument incarné, et ce en mettant la raison en demeure de répondre. Si l'histoire de la philosophie nous a certes livré nombre de réponses successives, elle n'a jamais fait siennes des solutions irréfragables. Là où l'opinion est affirmative, la philosophie est dialectique. L'une croit penser, l'autre pense pour croire! Ce faisant, sa pratique ne saurait prétendre à un contenu exhaustif, un catéchisme intellectuel ou un article de foi, elle est tout autrement un mode spécifique de raisonnement, qui oppose et appose à l'opinion un relent métaphysique, cette recherche fondamentale de causes. Et si, à la suite des Grecs, nous nous sommes mis à interroger l'entendement, il serait présomptueux de nous affubler du qualificatif de philosophe par son seul exercice; elle qui est une épreuve abrupte, âpre, difficile de maturité, exigeante d'introspection et qui ne s'apprivoise qu'en retroussant les manches. On entre en philosophie comme on fait l'expérience d'une première, avec une anxiété préalable. Chaque nouvelle idée est une découverte qui demande expérimentation. Partant, l'effort philosophique passe aussi, après Socrate du moins, par la transmission d'une œuvre. Or philosopher n'est pas une affaire de supériorité intellectuelle qui concourt à une purification mentale engagée à briser les chaînes de l'ignorance. Qu'il serait trop aisé d'être intelligent pour ne pas être bête, car qui se croit guéri de la bêtise pêche par présomption, autrement dit sombre tout droit dedans!

Alors à quoi pourrait tenir son essence? Sotériologie, pensée critique, voie vers le bonheur, généalogie des valeurs, pratique aussi vaine que dérisoire pour certains, spiritualité sans Dieu ou béquille existentielle pour d'autres? On pourrait dire qu'elle est cela tout à la fois comme on pourrait exactement prétendre le contraire, parce qu'il y a autant de phi-

losophes qu'il y a de réponses envisageables à son étude, ou, pour le dire d'une formule, son propre est précisément de ne pas avoir de propre. En d'autres termes, philosopher, c'est d'abord interloquer la philosophie. Ainsi toute définition est-elle rendue aussitôt désuète par sa seule raison d'être, à l'image d'un objet que nulle définition n'incarcère, nulle instance supérieure n'enfante, nulle autorité ne revendique. Il faut dire de la philosophie ce que saint Augustin dit du temps, à savoir qu'elle est une évidence qui se sait mystère. Ne plaiderons-nous pas en conséquence pour l'ajout d'une énième définition à une litanie déjà bien fournie, l'essentiel est à vrai dire ailleurs. Qu'importent alors les dénominations qu'on lui assigne, avec plus ou moins de précision, puisque son indétermination suffit à la mouvoir. À la question à quoi bon philosopher, la sagesse nous recommande de répondre par une absence de réponse, ou, plus précisément par la négation de toute suspicion utilitaire ou inclination effective. Voilà pourquoi elle nous paraît si vitale : elle suspend la nécessité. Et pas plus que nous ne saurions dire de quoi elle porte le nom, il nous semblerait vain de lui appliquer un label particulier. Autrement dit, philosopher, c'est moins envisager un bénéfice que de nous demander de quel mécanisme de pensée elle nous libère, puisque présumer une utilité revient encore à se soumettre à une forme d'autorité, se rendre complice d'une aliénation ou d'un assujettissement.

Réfutant ainsi toute promesse de foi, elle n'est pas une transcendance qui aurait réponse de tout à tous, sous peine de voir la sagesse se muer en idole et de nous rendre — à notre corps défendant — l'esclave d'une vérité enchaînée et d'ajouter une nouvelle idole à celles qu'on prétendait originellement combattre. Bref, son rôle, c'est moins de donner définitivement du sens que d'explicitier le *sens* du *sens*. Qui croit à la philosophie avec la même ferveur que d'autres croient en Dieu se rend dupe des mêmes illusions qu'elle prétend abattre. C'est parce que Mozart ne croyait pas à la musique que sa musique fut tellement bouleversante, que Socrate ne faisait pas profession de sagesse qu'il fut le précurseur de l'amour de la sagesse. C'est sûrement ça aussi ce qu'on appelle une civilisation, la capacité de remettre en cause ce qui communément procède de l'univocité.

Aussi, pareil exercice n'a de sens que décliné à la première personne, preuve une fois de plus que son usage n'est jamais un savoir objectif, épuré, impersonnel ou interchangeable. Si elle ne déclame pas le pouvoir de changer le monde, elle possède cette faculté de transformer nos vies en existences ! J'étais vivant, me voilà quelqu'un ! Et c'est bien parce que l'homme n'est rien qu'il est à construire, entendu qu'il n'est pas substance

mais liberté, faisant mentir par là toute espèce d'ontologie humaine. On ne naît pas homme, on le devient, en surmontant l'étroitesse des idées reçues ou la tyrannie de l'opinion. Si je suis libre, c'est par la faculté de m'extraire de la prééminence de l'instinct autant que des déterminismes les plus ancrés. Or, libre, je ne puis l'être qu'à la condition d'être éclairé, en somme de bénéficier d'une éducation ou d'une culture, parce que nul ne naît tout armé de la cuisse de Jupiter. Si l'homme est ce quelqu'un à devenir, alors la philosophie façonne sa destinée — tel le sculpteur chargé de donner vie au bloc inerte de la matière —, passant du « moi » au « je » qui pense. Sauf que pour s'extirper de toute direction étrangère, il nous incombe d'opérer un détour par des œuvres, car avant même de dire « je pense », il convient d'avoir conscience que mille autres ont pensé mille ans avant moi. La mise à l'épreuve de l'altérité conditionne toute pensée. Or, il n'est pas de liberté sans pensée, ni de pensée sans liberté, ont dit les représentants des Lumières. Affranchi de toute source divine, l'homme n'avait désormais de comptes à rendre qu'à sa raison et sortait de sa condition de minorité pour se dire prêt à penser sans père, capable de déchiffrer l'entière des énigmes du monde et de vaincre d'un coup tous les *a priori*. Maîtres de liberté, les philosophes des Lumières voyaient dans chaque individu un être de raison apte à s'affranchir de la tutelle des obscurantismes, afin de déjouer toute essence prédéfinie, toute détermination prédestinée. « L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son propre entendement sans la conduite d'un autre. [...] *Sapere aude!* Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des *Lumières*¹. » Proclamant les hommes détachés de tout conditionnement pour affirmer obstinément leur autonomie, les Lumières ont désinvesti le langage de l'étonnement pour mieux nous faire entrer dans celui de l'entendement, tout en arrachant le savoir à la possession des Écritures, de la Révélation ou de la Tradition. En ma qualité de philosophe, je puis dorénavant m'élever seul par le pouvoir d'un argumentaire. La liberté dont je suis l'heureux titulaire ne se résume pas à la jouissance bienheureuse de mon existence, elle offre la possibilité précise de s'arracher à soi. Et qu'est-ce encore que nos Droits de l'homme, sinon la traduction juridique de la singularité humaine! Je ne découle pas d'une forme finie, je suis moi-même une forme à créer. La dignité ne réside dès lors non dans les aptitudes de ma nature, mais tout au contraire dans la possibilité de m'en affranchir. Et c'est le devenir qui perd toute innocence!

Conscient d'être mortel, me voilà forcé de philosopher, bon gré mal gré, sans trêve ni tabou, comme pour éviter de me laisser engloutir dans

la pesanteur du présent. Si Dieu sait, l'homme pense ! L'imminence du trépas étant une immanence insurmontable, le besoin de philosophie sonne alors comme un impératif catégorique, tel Sisyphe, inlassablement astreint à hisser sa pierre ! Effort d'autant cher qu'il est rare. Philosopher, c'est la capacité de s'abstraire des imbroglios que posent et imposent les urgences de l'heure, autant que d'échapper au fatalisme des exclusivismes en contrecarrant tous les enfermements, tous les chemins tracés de la pensée, jusqu'à déjouer les emprises de l'âge (sauf peut-être celui de raison). Socratiques ou vertement postmodernes, nous ne pouvons faire fi de notre condition incarnée, comme si la résolution à vivre devait l'emporter sur la raison d'être, nous incombant d'appréhender le réel dans tout ce qu'il comporte d'irréductible, sans s'acoquiner, de près ou de loin, des artifices de l'illusion. En créant la classe de philosophie en 1806, Napoléon tablait sur une aspiration destinée à aiguïser le sens civique. Assimilée dès cet épisode à un exercice d'esprit critique, la philosophie est pourtant loin de s'apparenter à un juge des valeurs ou à un agent maquillé de la morale, ne serait-ce que parce qu'elle ne revendique pas un quelconque penchant normatif. Elle est une promesse sans garantie, une contrainte sans modalité, un impératif sans commandement ! En refusant tout système ou catégorisation de l'esprit, elle ne se prête à aucune représentation figée.

Mais, à l'instant où la modernité en est venue à penser que c'est l'individu seul qui est susceptible de se hausser au-dessus de sa propre condition, l'Histoire nous a rappelé les risques funestes qu'engendre la fièvre d'une rationalité embrigadée dans les rouages d'une pensée pure, tel le schiste encastré dans le fossile. Ce sont les foudres d'une pensée unique qui ont enfanté les monstres, le Goulag et les camps, jusqu'à avoir raison de la raison et transformer Heidegger, ce philosophe de la postmodernité, en porte-parole de l'immonde. Certes le mariage de la haine et des massacres a-t-il prospéré sur un fond de *philosophie*, mais jamais de la *philosophie* seule. La misologie est décidément le pire des maux ! Si tous les hommes raisonnent, à un degré ou à un autre, les plus néfastes sont ceux qui se revendiquent les détenteurs exclusifs de la rationalité. Quand l'idéologie s'affaire à concevoir la réalité comme une donnée entièrement soluble dans une explication rationnelle — assujettie à la rigueur d'un calcul — la philosophie tente de dénouer le fait sans envier aux sciences dures la méthode d'une rigueur infranchissable, susceptible de livrer avec précision, et sans autre forme de procès, des solutions irrémédiables. Accolée à une raison suffisante, bouffie de toutes les certitudes, l'idéologie établit le règne de la vérité

indubitable en jetant un regard dominateur sur le cours des choses. L'Histoire serait dotée d'un sens unique, c'est-à-dire d'un ordre cohérent qui présiderait à la vaste carrière des événements humains. Mais à partir du moment où l'étonnement a découvert le *logos*, la philosophie a renoncé à faire grand cas de l'Histoire, trop occupée à ausculter les vérités nécessaires à l'aide de la raison. L'Histoire était alors réservée au domaine de la contingence, en somme de tout ce qui aurait pu être autrement. Puis, le XIX^e siècle a fait émerger l'idée de nécessité historique en investissant le champ du devenir pour démontrer, avec une audace sans borne, que l'Histoire était le théâtre où se devait dorénavant de prospérer la raison. Résolue à parler dans l'Histoire, la raison a transmué l'humanité en un sujet collectif, une totalité en mouvement au sein de laquelle le désordre des événements prenait subitement un sens, et ce au risque de se condamner à une vision binaire.

Nous invitait à délaissier l'idiome de la bonne conscience — rivée à la mainmise de l'idéologie — la philosophie n'érige point la raison en garant de la rationalité, tel un juge unique qui siégerait au tribunal suprême, mais conjugue le rationnel au raisonnable. Mais à peine croyait-on en finir avec les démons de l'idéologie qui ont agité le Vieux Monde, que la philosophie a prophétisé la fin de l'Histoire. Si la démocratie alliée à l'économie de marché semblait avoir vaincu tous ses adversaires, la parenthèse du tragique fut brève, et les algarades politiques ont repris sous l'apparente quiétude. Et si nous avons abdiqué les idéaux politiques pour un seul et unique idéal démocratique, nous devons veiller à ce que l'enchantement ne s'acclimate du sommeil de la raison. La vertu ne naît pas de la pureté de l'idée, mais de la possibilité de s'en tenir à distance! Ce que la philosophie nous enseigne, c'est que ce monde n'est pas réductible à une approche scientifique qui enchaîne les déductions logiques comme d'autres enfilent des perles. Renonçant à tout acquis irréversible, philosopher nous guérit de l'illusion de l'omniscience et sonne comme un formidable hymne à la nuance. Il n'est pas pire idée que celle qui rend sourd ou adopte sans sourciller les circonvolutions d'une idée fixe. C'est parce que la philosophie est un pari sur l'intelligible qu'elle nous contraint à penser sans garde-fou!

Or, au moment même où la philosophie ambitionnait de réduire le préjugé à néant, l'inexplicable est demeuré dans son incroyable complétude. Il y a des faits qui toujours m'interpellent, des occurrences qui toujours me questionnent! Ainsi les philosophes font, en leur qualité d'homme, au jour le jour, l'épreuve de la contingence. L'expérience philosophique n'équivaut nullement à dire crûment ce qu'on a chevillé

au corps ou au cœur, ni de déblatérer les ressentis qui étreignent toutes les fibres de mon être. La philosophie n'est pas la photographie de nos humeurs, elle est précisément leur dépassement et ne tient pour vrai que ce qui relève de la sincérité, mais incombe plus exactement à un devoir de réserve en réclamant le scrupule, l'ascèse, le détachement des passions, la précision dans le jugement...

Absorbant les fureurs en civilisant les désirs, elle est une thérapie qui fait taire les passions fiévreuses, comme si négliger la pensée revenait à s'accommoder par négligence consciente des incivilités, et comme si moins on était capable de faire preuve d'intempérance, plus on était mécaniquement porté à la violence (fût-elle verbale ou physique). Il est une filiation naturelle entre l'usage de la philosophie et la pacification des esprits. Plus j'intériorise une pensée, moins je suis enclin à l'extérioriser ! Vivre ce que l'on pense pour mieux penser ce que l'on dit, voilà bien une maxime philosophique universalisable !

Au fond, le philosophe est tout à la fois un passeur et un médiateur, jamais un directeur de conscience ou un prédicateur de raison. Médiation qui procède à l'origine sous la forme d'une adéquation entre âme et corps, tonifiant autant qu'il est possible la théorie pour l'extirper de l'absolu. Ainsi *theoria* et *praxis* ne sauraient dès lors s'envisager comme s'il s'agissait de deux domaines irréductibles, irréfragables, irréconciliables, mais comme indéfectiblement conditionnés. En un mot, comprendre, c'est délibérer avant d'agir ! Renouvelant l'aspiration philosophique à son état premier, c'est-à-dire là où la connaissance s'entremêle à l'action, elle ne saurait se tenir à l'écart des écueils du temps présent ou des tiraillements périphériques. Devant chaque choix, chaque énigme, chaque interrogation, partout et toujours, il n'est pas un champ de la connaissance qui échappe à son emprise ! Le mathématicien qui expérimente la portée d'un nouveau vaccin, le biologiste qui se penche sur l'évolution du génome, l'avocat qui défend la crapule font tous, tôt ou tard, la rencontre de la philosophie. Nos drames moraux ou autres tourments intimes qui jalonnent chacune de nos vies relèvent à peu près tous d'une pondération philosophique. Et si nul n'a fait de progrès depuis Platon, les questions n'ont pas cessé de sourdre, elles reviennent même sempiternellement, avec une insistance presque obsessionnelle. Comme placée sur les marches du temps, elle a échappé aux ravages de l'oubli. Et si elle a traversé les siècles, c'est qu'elle a encore quelque chose à nous dire ! Le progrès a beau secouer l'humanité, la philosophie rejoue les mêmes problématiques !

Au lieu de s'arc-bouter sur une posture qui remplace le doute par une connaissance éthérée, la philosophie contemporaine aurait tout à gagner à se libérer de la posture élitiste d'où elle péroré trop souvent. Il faut lui refuser la propagation d'un savoir corseté dans la suffisance et faire d'elle le moyen d'arbitrer la tension féconde entre théorie et pratique. Car c'est là — au carrefour de ces deux domaines — qu'elle opère dans sa plénitude, renouvelant l'aspiration originelle où la quête du bien (*praxis*) s'allie à la quête du vrai (*theoria*). Et si c'était bien là l'essentiel de la tâche? Conjoindre la *theoria* à la *praxis* est une autre façon de conformer la vie à la pensée. Pas plus qu'elle ne saurait se réduire à une analyse discursive confinée à une dialectique de l'entre-soi ou cadencée à une parole solitaire, elle n'est une chimère sophistique, un toilettage de l'esprit ou un snobisme universitaire qui accompagne une rhétorique emplies d'indicibles vaticinations. La rendre populaire, c'est-à-dire à la portée de tous, c'est la faire descendre dans la rue, non pour la laisser choir sur le trottoir, mais pour qu'à notre tour nous puissions devenir les Socrate des temps modernes.

Romain Cuttat est assistant-doctorant au sein du Département d'histoire du droit et des doctrines juridiques et politiques de l'université de Genève. Il a publié «Kundera: d'une Europe l'autre», in Carnets, revue électronique d'études françaises en 2017, «Pourquoi la sanction?», in Jusletter aux Éditions Weblaw en 2018 et Lettre à un Académicien aux Éditions Baudelaire aussi en 2018.

NOTE

¹ Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières?*, 1784.

Delémont'BD, le dessin d'une aventure

PHILIPPE DUVANEL

Créé en 2015 et fréquenté par 14 500 visiteurs en 2018, Delémont'BD est aujourd'hui l'un des plus grands événements culturels jurassiens et l'un des rendez-vous d'importance de la scène suisse de bande dessinée. Il est le fer de lance de la politique que la ville de Delémont a souhaité engager autour de la bande dessinée. Il est aussi son ambassadeur le plus significatif dans le paysage culturel romand, suisse et international.

Rien ne prédestinait Delémont à créer, un jour, un festival de bande dessinée. Éloignée de la concentration de la scène suisse de la bande dessinée — située à Genève et à Zurich — et sans grandes traces de sa



création en son paysage, la capitale jurassienne ne portait pas, a priori, les gènes naturels d'une telle organisation. La rencontre de Pierre Kohler, alors maire de Delémont, avec le dessinateur de *Thorgal*, Grzegorz Rosinski, à Saint-Ursanne en 2011 en jettera néanmoins le sort. Célébré par une grande exposition dans la cité médiévale, le dessinateur polonais confie à Pierre Kohler son envie de créer un musée autour de sa vertigineuse production de peintures, planches et dessins. Toujours en appétit de nouveaux projets pour sa ville, Pierre Kohler lui dit alors qu'un tel musée pourrait voir le jour

à Delémont. Tout d'abord prévu dans les anciens abattoirs, le projet sera ensuite amené à voir le jour dans les anciens entrepôts Rippstein avant, faute de moyens suffisants, d'être mis depuis 2017 en veilleuse. Dans l'intervalle de sa création, Pierre Kohler élargit son projet. Considérant, suite à la disparition du légendaire festival de Sierre — dont il avait soutenu le projet de sauvetage —, l'absence d'un festival populaire de bande dessinée de grande envergure en Suisse, ainsi que la nécessité d'un événement festif autour de son projet de musée, il lance en 2012 l'idée d'un festival à Delémont. Cette intention répond également à son ambition de transformer Delémont en une véritable capitale de la bande dessinée suisse. Les villes de Genève et Lausanne, déjà fort investies dans la promotion du genre, se font goguenardes. Pour elles, Delémont n'a aucune légitimité à briguer le titre de capitale suisse de la bande dessinée. Piqué au vif, le maire reste sur son optique et lance, à l'occasion du 725^e anniversaire de sa ville, un projet pilote de festival. Ce dernier, mis en place en quelques mois avec le soutien de l'antenne suisse des éditions Dargaud et de la bibliothèque de la ville, voit le jour le 29 mars 2014. Plus de 20 auteurs, dont Derib, Rosinski et le scénariste Raoul Cauvin y sont présents. Le succès est total. Plus de 5 000 visiteurs (!) affluent; parmi eux, Philippe Duvanel, le directeur artistique de BDFIL, le festival de bande dessinée de Lausanne. Annoncé sur le départ de son poste, le Lausannois a pris le parti d'une visite de courtoisie à Delémont. Cette dernière, qu'il imaginait éclair, se prolongera jusqu'au lendemain. Les organisateurs de l'édition pilote du festival se prennent alors à rêver de l'engager. Philippe Duvanel rit de l'idée. Il précise qu'il ne quitte pas un festival pour en reprendre un autre et que d'autres projets, sans lien direct avec la bande dessinée, l'attendent déjà. Il promet néanmoins d'apporter son meilleur soutien au futur festival. Luc Schindelholz, alors chef de service de la culture et des sports de la ville, ne lâche pas le morceau. Il saura, contre toute attente, le convaincre et l'engager.

De la canicule aux prémices de la maturité

À l'heure même où Pierre Kohler démissionne de son poste de maire et où le projet d'un musée delémontain autour de l'œuvre de Rosinski se confirme encore — tout en s'élargissant vers le projet d'une maison de la BD — la 1^{re} édition de Delémont'BD voit le jour. Organisée dans la vieille ville de Delémont, du 2 au 5 juillet 2015, elle reçoit ni plus ni moins que

l'auteur suisse Zep, en grand invité, ou plutôt, en Grand Trissou, le titre que les organisateurs ont souhaité lui attribuer en l'honneur de l'ancestral sobriquet des Delémontains. Avec 50 auteurs invités, 7 expositions, 4 concerts, plus de 40 animations, l'appui de 180 bénévoles, l'organisation d'un duel dessiné d'anthologie entre Zep et le Jurassien Pitch Comment, l'engagement des commerçants dans la décoration de leurs vitrines, ainsi qu'une attention particulière des médias, le festival semble bien parti pour faire démonstration de son attractivité. Mais la canicule est là et, par près de 40 degrés à l'ombre, il n'accueillera que 8 000 visiteurs sur les 10 000 attendus. Les Jurassiens regardent l'événement avec intérêt, mais restent sceptiques sur son ambition. En 2016, les organisateurs ramènent les dates du festival au mois de juin et élargissent sa géographie au bâtiment du futur musée Rosinski. Ils font alors le pari d'accueillir, en Grand Trissou, l'Italien Milo Manara, le maître de la bande dessinée érotique. Le festival passe la barre des 11 000 visiteurs. En 2017, le festival confirme son installation entre la vieille ville et le quartier de la gare en accueillant un autre grand nom de la bande dessinée, le Français Régis Loisel. Une résidence de jeunes auteurs suisses romands et suisses alémaniques à la ferme des Vies est, par ailleurs, organisée. La fréquentation grimpe à 14 000 visiteurs, avec une réception de plus en plus enthousiaste de la part des Delémontains. En 2018, le festival, emmené par l'auteur français François Boucq, se reconcentre sur la seule vieille ville et sort de ses «cases» en installant nombre de ses projets d'expositions et d'animations à l'extérieur. Il cherche ainsi à valoriser l'architecture de la cité et à augmenter sa capacité d'accueil. Cette dernière s'avère, par la taille réduite des lieux fixes ou provisoires de ses expositions, problématique. Une rue est entièrement décorée en jungle pour offrir un écrin inédit à l'espace jeunesse du festival. Et les soirées, animées par des performances dessinées sous les étoiles ainsi que des duels de D.J. entre personnalités jurassiennes — dont les maires de Delémont et de Moutier — suscitent enfin une forte fréquentation nocturne du festival. Les auteurs, traditionnellement reçus dans les couloirs du château pour la grande fondue du samedi soir, ne tarissent pas d'éloges et soulignent la qualité unique d'accueil du festival. Pour eux, Delémont est de par la chaleur de son hospitalité un festival à part. Leur propos se porte au diapason des 14 500 visiteurs reçus. À l'aube de sa 5^e édition, Delémont'BD semble avoir réussi le pari de faire de son festival un univers où l'on se sent bien et dans lequel on a envie de revenir.

L'architecture et la philosophie de Delémont'BD

Événement jurassien, organisé par des Jurassiens (exception faite du directeur artistique) et avec des fournisseurs majoritairement jurassiens, Delémont'BD poursuit, depuis ses débuts, l'ambition de défendre et de promouvoir la création jurassienne, suisse et internationale de bande dessinée. Déclinés à travers l'accueil d'auteurs d'ici et d'ailleurs, des expositions originales, des projets de commande, des installations extérieures, des performances, des rencontres, des projections, divers projets de médiation à destination du jeune public, des espaces de lecture, un programme *off*, une librairie, un espace de microédition et des stands de bouquinistes, il est un rendez-vous festif et culturel. S'inspirant de l'architecture de la vieille ville de Delémont, il installe son propos dans une atmosphère qu'il veille à rendre la plus conviviale et interactive possible. Organisé sous l'égide d'une fondation, il est animé par un comité d'organisation bénévole (présidé par Romain Migy, responsable des bibliothèques de la ville), un bureau permanent de deux salariés à 50 % et près de 180 bénévoles. Fort d'un budget moyen annuel de 550 000 fr., son financement est assuré par une subvention de la ville de 160 000 fr., un fort soutien de la Loterie romande, une subvention du canton du Jura, nombre de mécènes et sponsors, un groupe d'Amis de Delémont'BD, ainsi que 20 % de recettes propres (un taux particulièrement élevé en regard d'autres festivals de bande dessinée). Ses recettes propres proviennent de la billetterie, des bars, de la vente de publicité, de la location d'espaces et d'une commission sur la vente de livres. Notons enfin que le festival défend un accès populaire à son propos, avec un accès à 8 fr. (5 fr. pour le tarif réduit) pour son programme d'expositions et de performances, ainsi que la gratuité pour les moins de 16 ans.

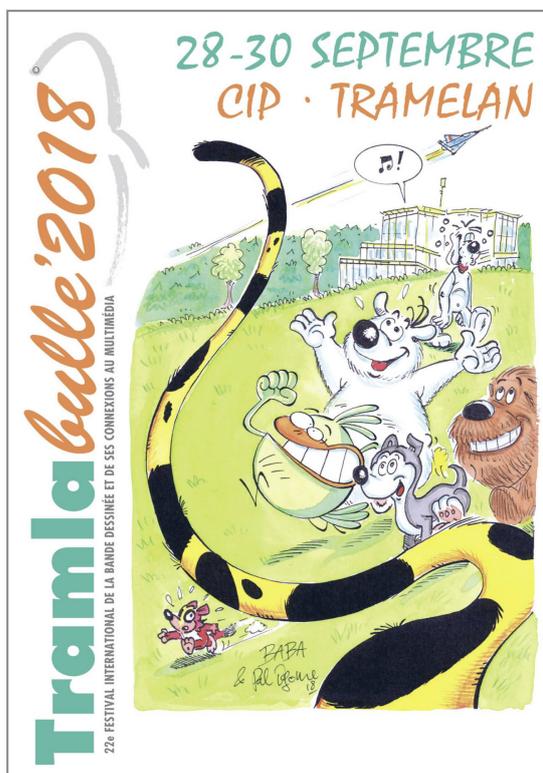
Directeur artistique de Delémont'BD depuis sa création, Philippe Duvanel est également directeur du château de Saint-Maurice (VS). Né en 1969 et domicilié à Lausanne, il a, après un premier métier de cuisinier et d'employé de commerce, travaillé pour le marketing du quotidien 24 heures, la direction des « events » d'Expo.02 et du Paléo Festival avant d'occuper, de 2005 à 2014, le poste de directeur artistique de BDFIL, le festival de bande dessinée lausannois.

Tramlabulle, festival international de la bande dessinée et de ses connexions au multimédia

PIERRE-ALAIN KESSI, MILLY BREGNARD
& CÉDRIC HUMAIR

Hier

Tramlabulle, tout en étant classé dans la catégorie festival de bande dessinée, reste à part dans cet univers consacré au neuvième art. Premièrement par sa situation géographique excentrée en Suisse romande. Deuxièmement par la gratuité de la manifestation et la concentration sur un seul lieu réunissant toutes ses activités,



en proposant en plus l'hébergement et la restauration. Le CIP de Tramelan, avec ses infrastructures, est à la base de la création et de la localisation du festival. Cet endroit unique, tel un ovni ayant atterri dans un champ tramelot, se transforme chaque année le temps d'un week-end en bulle géante accueillant d'une part les auteurs, acteurs, musiciens et conférenciers, stands de libraires et occasions ainsi que des expositions et d'autre part les festivaliers, pour des festivités ayant pour fil rouge la bande dessinée et ses connexions au multimédia.

Les raisons de la création de Tramlabulle sont multiples et remontent aux années septante durant lesquelles la bande dessinée a pris un essor particulier tout en étant considérée comme un art plus que mineur et dispensable. Les bibliothèques régionales ou communales rechignaient à acquérir des bandes dessinées et, par-dessus tout, ne voulaient pas les mettre en prêt de peur que la jeunesse ne soit pervertie par cette « sous-littérature ». La création du Festival d'Angoulême en 1974, suivie en Suisse par celui de la ville de Sierre dix ans plus tard incita une bande de passionnés de la région à proposer au public régional une manifestation liée à la bande dessinée qui prit son envol en 1989 à Tavannes sous l'égide de la Bibliothèque des jeunes. Dès 1996, date de création de l'association Régio'BD, le festival international de la bande dessinée de Tramlabulle était organisé à Tramelan. .

Le développement informatique impactant autant les moyens techniques des dessinateurs que les canaux de diffusion, le festival de bande dessinée du Jura bernois ne pouvait que se tourner vers le CIP, inauguré au début des années nonante, qui possédait des salles informatiques et une infrastructure adéquate permettant d'accueillir le concept alors innovant de Tramlabulle.

Aujourd'hui

Et voilà! La 22^e édition de Tramlabulle s'est déroulée de fort belle manière. Trente auteurs présents pour dédicacer leurs bandes dessinées, sans compter les auteurs régionaux au nombre de neuf et les fanzines qui étaient quatre. Notre festival international de la bande dessinée et de ses connexions au multimédia est toujours apprécié, tant des artistes, auteurs, que des lecteurs, collectionneurs ou personnes qui recherchent la bande dessinée rare, ou celle qui fait rire, ou rêver, ou qui interpelle. Du plus petit au plus grand, du plus jeune au plus vieux, tous trouvent leur bonheur. À Tramlabulle, pas de larmes, sinon de joie.

Il faut dire que Tramlabulle est un festival que l'on peut qualifier de « familial », mais avec la qualité des plus grands, voire mieux puisque nos auteurs dédicacent durant deux jours sans interruption ou presque. C'est un véritable privilège. D'ailleurs, certains auteurs sont extrêmement fidèles à Tramlabulle. Un exemple, Daniel Kox y a participé dix-huit fois, en compagnie de son *Agent 212*, suivi de près par Bédu avec ses *Psy*.

Dès le début, Tramlabulle a su se faire apprécier. Sa convivialité, sa gratuité, la variété des albums et l'importance attachée à offrir à tous son moment de bonheur en ont fait un festival unique en son genre. Chaque année, Tramlabulle offre des expositions de planches originales, des ateliers-concours de dessins pour les enfants, des conférences, des spectacles pour petits et grands, de la musique et toujours sous le même toit. Des jeux, du rire, de la bonne humeur, des bandes dessinées de qualité, des auteurs souriants, tout cela fait que le comité d'organisation compte encore quelques membres fondateurs, rejoints par de nouvelles personnes pleines d'idées novatrices qui permettront au festival de rester dans la course, d'innover dans les animations tout en gardant la ligne qui contribue au succès de Tramlabulle, à savoir partage, amitié, solidarité, humour ! Sans oublier la qualité.

Demain

Aujourd'hui, réduite à la simple numérisation et à l'exploitation des fonds des éditeurs, la lecture de bande dessinée sur des tablettes graphiques ne fonctionne pas encore, car elle n'apporte aucune plus-value. Demain, les planches seront peut-être interactives, mais dans tous les cas, la bande dessinée s'adaptera aux nouveaux vecteurs de diffusion. De par sa liberté de création graphique, financière et éditoriale, la bande dessinée a toujours une longueur d'avance sur les autres médias.

De par sa lecture tridimensionnelle basée sur le texte, le dessin et l'imaginaire, la bande dessinée est devenue un art à part entière. Bien plus que d'ajouter des images à une histoire, elle interpelle le lecteur de manière différente. Là où le réalisateur de cinéma dicte le rythme du film, le lecteur de bande dessinée impose son propre rythme en fonction de son imaginaire et de son envie. La lecture de la bande dessinée permet d'accélérer le rythme, de s'arrêter sur une planche pour y contempler un dessin et même de revenir facilement quelques pages en arrière pour y redécouvrir un indice.

Les festivals ont été créés dans un but de reconnaissance et de promotion de la bande dessinée et dans le même temps, le nombre d'auteurs et d'éditeurs a aussi augmenté. Cette reconnaissance se retrouve dans les chiffres de l'Office fédéral de la statistique. Pour 2017, en Suisse romande, un tiers des habitants a lu au moins un album de bande dessinée dans l'année alors que cette proportion n'est que de 17 % en Suisse alémanique

et au Tessin. La promotion et la visibilité de la bande dessinée, dont les festivals sont une composante, sont bénéfiques à la reconnaissance de la profession. Les plus grands musées commencent d'exposer les œuvres des plus grands auteurs. Les galeries d'art et les maisons de vente aux enchères organisent depuis peu des ventes spécifiques en lien avec la bande dessinée. À l'échelle de la région jurassienne, la reconnaissance est réelle, les librairies généralistes et les bibliothèques proposent de nombreux ouvrages de bandes dessinées. Quantité négligeable il y a vingt ans, les auteurs de Suisse romande font partie du paysage médiatique du monde de la bande dessinée francophone avec beaucoup de talents. C'est une certitude, le futur d'un festival comme Tramlabulle s'écrira grâce à ses auteurs romands.

Encore perçue comme sous-littérature par certains, la bande dessinée est davantage lue par les personnes de niveau de formation tertiaire. Concernant le festival Tramlabulle, un grand capital sympathie s'est forgé auprès du public familial régional. L'accès toujours gratuit et la possibilité de rencontrer un auteur tout au long de la journée ainsi que la petite taille du festival qui se déroule sur un seul lieu, ont permis une bonne identification. Aujourd'hui, l'exigence du lecteur s'est aussi portée vers la reconnaissance du scénariste. Demain, c'est le travail des coloristes qui sera enfin reconnu. Avec une totale liberté de consommation, le public adulte est plus difficile à convaincre le temps d'un week-end et l'intérêt d'une dédicace est moins important que pour les enfants. Des expositions d'envergures, des performances dessinées en direct, des conférences et des rencontres d'auteurs sont à même d'amener un public complémentaire à celui des dédicaces.

« Hier » : Pierre-Alain Kessi de Tavannes est membre fondateur en 1996 de l'association Régio'BD, actuel membre du comité d'organisation de Tramlabulle et responsable des finances. Il en a été président de 1997 à 2006.

« Aujourd'hui » : Milly Bregnard de Tramelan est membre du comité d'organisation de Tramlabulle et responsable des soutiens financiers.

« Demain » : Cédric Humair de Porrentruy, est membre fondateur en 1996 de l'association Régio'BD et président du comité d'organisation de Tramlabulle depuis 2014.

La Cinquième Saison à la FARB

ÉLODIE PAUPE

Combien d’auteurs suisses romands sauriez-vous citer ? Laissons de côté Ramuz et Chessex, parlons de celles et ceux qui font profession d’écriture aujourd’hui et qui, à chaque rentrée littéraire, couvrent les tables de présentation des librairies. Cinq ? Sept ? Si vous en avez plus de dix, vous ferez presque figure d’exception.

La littérature romande, entendez par là la littérature produite sur l’aire géographique qui va du Jura à Genève — nous y reviendrons —, bien que dynamique, généreuse et variée trouve difficilement son public. Confronté à cette réalité et bien décidé à faire bouger quelques préjugés, un groupe de littéraires passionnés s’est donné pour mission d’offrir une saison supplémentaire aux auteurs romands : un espace de création et de critique, un surplus de visibilité dans un paysage médiatique qui laisse fondre ses pages culture. Ainsi est née *la Cinquième Saison*, une publication trimestrielle dont le directeur littéraire, Cédric Pignat, est venu parler à la FARB le 21 juin 2018 en compagnie d’un écrivain publié par la revue, José Gsell.



Lorsqu’on leur demande de définir cette « littérature suisse romande » qu’évoque le sous-titre de la revue, Cédric Pignat et José Gsell s’accordent pour dire qu’elle n’existe pas, même s’il existe un « milieu littéraire romand ». Bien sûr, il y a des maisons d’édition et des écrivains attachés au territoire romand, mais l’hétérogénéité des genres, la diversité des thèmes et les styles éclectiques révelent une littérature foisonnante qui ne se laisse

pas étiqueter et que *la Cinquième Saison* entend promouvoir et défendre avec passion.

Les textes qui alimentent *la Cinquième Saison*, née en 2017 grâce à une campagne de financement participatif, proviennent d'appels à contribution thématiques lancés tous les deux numéros sur le site internet de la revue. Amateurs ou auteurs confirmés peuvent soumettre leurs écrits. Récits, poésie, critiques font ensuite l'objet d'une lecture attentive par le comité de rédaction qui ne se fixe aucun quota et se laisse guider par des critères littéraires. Le ton est donné d'emblée : « Soyons, restons subjectifs¹ ! »

La nouvelle proposée par José Gsell a ainsi passé l'écueil du comité de lecture et a été publiée dans le quatrième numéro de la revue, « Flop & Fiasco ». Puisqu'il a lui-même la bougeotte, on ne s'étonnera pas que l'écrivain biennois, auteur par ailleurs de *Lettres de roulettes*², ait participé à l'hommage rendu à Nicolas Bouvier. Récit de voyage, voyage initiatique, *le Premier voyage* entraîne son lecteur aux confins de l'Europe et aux limites de l'homme, là où « on ne possède plus que soi³ ». Et l'auteur, se possède-t-il encore pleinement lorsqu'il écrit sous contraintes, presque sur commande, comme c'est le cas pour *la Cinquième Saison*? José Gsell acquiesce. Écrire pour une revue n'a pas changé sa façon de travailler : les contraintes font parfois figure d'invitation au voyage.

Entre courage et inconscience, la frontière est parfois ténue. S'il fallait un brin de folie aux fondateurs de *la Cinquième Saison* pour mener à bien le projet d'éditer une nouvelle revue papier consacrée à la littérature, c'est maintenant aux lecteurs de se mobiliser pour entretenir la flamme. *La Cinquième Saison* leur garantit à chaque livraison la découverte de plumes audacieuses et la redécouverte d'auteurs confirmés qui saluent également par leur présence le nécessaire projet commencé par Cédric Pignat et ses acolytes, Julien Sansonnens, Christophe Gaillard et Arthur Billerey.

Pour le public présent à la FARB ce 21 juin, la lecture par José Gsell de *Transatlantique*⁴, un texte de son ami et auteur Antoine Rubin, reste peut-être le point d'orgue de la soirée. Sûr qu'avec des voix pareilles, *la Cinquième Saison* aura de quoi alimenter ses colonnes.

Élodie Paupe est enseignante de latin et de français au lycée de Porrentruy et doctorante en littérature latine à l'université de Neuchâtel où elle travaille sur l'épistolographie tardo-antique. Présidente du Cercle littéraire de la S.J.É. depuis 2017, elle a animé la table ronde consacrée à

la revue littéraire suisse romande la Cinquième Saison le 21 juin 2018 à l'auditorium de la FARB à Delémont.

NOTES

- ¹ Cédric Pignat, « Fouler, verbe transitif », *la Cinquième Saison*, vol. 1 « In utero », 2017, 11.
- ² José Gsell, *Lettres de roulotte*, Torticolis et frères, 2017.
- ³ José Gsell, « le Premier voyage », *la Cinquième Saison*, vol. 4 « Flop & Fiasco », 2018, 127-134.
- ⁴ Antoine Rubin, « Transatlantique », *la Cinquième Saison*, vol. 4 « Flop & Fiasco », 2018, 157-164.

Hommage à André Wyss

prononcé à l'Institut jurassien
des sciences, des lettres et des arts

JEAN KELLERHALS

Né à Saint-Ursanne, André obtint sa maturité au lycée cantonal de Porrentruy et fit ses études de lettres à l'université de Genève. Sa thèse sur Rousseau est publiée en 1988. Après ses années d'assistantat à Genève, il est nommé professeur à la Faculté des lettres de Lausanne en 1987. De son mariage avec sa chère Danielle naissent deux filles, Emmanuelle et Marie. Sur le tard, Danielle et lui viennent s'installer dans le beau village genevois de Dardagny, dans une vieille maison vigneronne, héritage familial, qui leur va si bien.

Permettez-moi, pour cet hommage ému¹, de quitter le style du Dictionnaire jurassien pour vous parler de l'homme tel que je l'ai connu et aimé.

Ce qui me frappa d'emblée, ce fut l'élégance.

Celle du propos d'abord, où la recherche du mot juste ne le cédait qu'à celle de l'exacte concordance des temps. Avec lui, que de concours, de défis, voire de débats sur l'imparfait du subjonctif, sur l'usage du plus-que-parfait dans le récit, sur la syntaxe. S'y affrontaient deux thèses : celle voulant que ces complexités retorses éloignent de la justesse et de la force des faits et sentiments relatés ; celle au contraire affirmant que cette précision chirurgicale du langage avait, en matière d'expression, des vertus analogues à celle du microscope électronique, à savoir une puissance de révélation extraordinaire. Il était fervent partisan de cette dernière. Mais, loin de la préciosité, de l'affectation, il était plutôt gourmand de la capacité poétique — c'est-à-dire créatrice — du juste langage.

Élégance que l'on retrouvait, dans des registres différents, dans sa lucide passion pour Proust et dans l'exaltation que suscitait en lui la poésie de Philippe Jacottet. (Voyez l'en-tête de son faire-part mortuaire : « Et moi maintenant tout entier dans la cascade céleste, enveloppé

dans la chevelure de l'air, je ne vois presque plus rien que la lumière, les cris d'oiseaux lointains en sont les nœuds.») Éléance que l'on retrouve encore dans son bel ouvrage *Éloge du phrasé*, qui prend place dans les très beaux essais du rapport entre Verbe et Musique, thème auquel il consacra une partie essentielle de son œuvre de « mélomane professionnel ».

Éléance du cœur ensuite. Il savait, en amitié, l'exacte balance entre réserve et partage, entre silences et bourrasques, pour que s'épanouissent les fleurs de l'amitié. Il s'offrait, particulièrement les derniers temps, dans sa vérité la plus nue, mais sans jamais étouffer ou noyer son interlocuteur sous le poids de ses sentiments, de ses souffrances. Il était pudique dans sa générosité. Cette juste mesure suscitait, dans les derniers dialogues que nous eûmes, des sortes de fulgurances, d'étranges lumières comme issues des profondeurs du noir. L'obscurité diaphane, dit si bien Françoise Matthey. Des ouvertures paradoxales, pour un matérialiste, sur un absolu, un feu originel, où se fondent les êtres, les musiques et le verbe.

C'était certes un chercheur, un homme de bibliothèque, un analyste précis, raffiné et puissant. Mais il avait tout autant la passion de communiquer. Avec quelle gourmandise — il n'y a pas d'autre mot — parlait-il de ses derniers cours sur Proust à l'université des seniors à Genève. Il aimait s'entendre — non pas s'écouter ! — comme il aimait ses étudiants. On sentait que la connaissance était pour lui un moyen très efficace d'entrer en contact avec autrui, de communier en quelque sorte, et de s'élever ensemble. La religion — ce qui unit — c'est la connaissance. C'était le contraire du rat de bibliothèque avare, du Diogène accumulant pour lui seul, du « sachant » hautain seul dans sa hauteur. L'homme de parole et l'homme de cœur, l'homme de partage, se rejoignaient, et c'est cela qui fait le bon pédagogue. Le bon professeur, c'est une passion savante.

Homme d'engagement, il présida jusqu'à la fin l'université des seniors à Genève. Nous tîmes même le dernier conseil de fondation de cette Institution dans sa chambre de grand malade. Il présida — avec quel charisme ! — l'Institut jurassien. Il fut, à Lausanne, doyen de sa Faculté des lettres. Il dirigea la production de l'*Anthologie jurassienne*, et tant d'autres entreprises. Il fut des experts de la maturité au lycée cantonal de Porrentruy. Cette frénésie d'engagements avait certes pour moteur un sens citoyen aigu, nul n'en doute. Mais elle se nourrissait aussi, me disait-il, du besoin d'exorciser la mort. Gravement malade depuis quinze ans, il trouvait dans l'engagement une parade — dans les deux sens du terme : esquive et triomphe —, une parade efficace à l'obsédante menace de la

maladie chronique. Son élégance, ici, tenait dans ces multiples pieds de nez adressés aux tumeurs.

La connaissance et le cœur unis dans l'action : ce fut un honnête homme ! Pourquoi faut-il qu'il parte aussi tôt, au seuil de la vieillesse, alors que l'amitié, débarrassée des contingences professionnelles, des masques sociaux, peut enfin s'épanouir ? Son départ me laisse, comme à quelques autres, une sorte de béance, par où s'écoule du sens, de la vie, de la joie. C'est plus que du chagrin. C'est une âme, un peu la nôtre, qui s'en va ailleurs. Mais où ? Mais où ? Je laisse la parole à Françoise Matthey :

*Son regard se désembue dans la danse pourpre des feuilles
Il ne sait si mourir fait mal
mais déposant tout ce que l'on doit perdre
il accueille
au pied de l'arbre séculaire
l'inéluctable de sa disparition
pour approcher
vivant
la mort*

Adieu, très cher André. Tes amis de l'Institut jurassien te remercient : jusqu'au bout, tu fus plus que parfait !

NOTE

¹ André Wyss nous a quittés le 9 novembre 2018 à l'âge de 71 ans.



Un témoin privilégié

ALEXANDRE VOISARD

Que la mémoire soit capricieuse et fugace, qui n'en fait couramment l'expérience? Que le long temps y joue ou non... On voit les souvenirs affluer par bouffées dès qu'on les sollicite et qu'on évoque un profil, un lieu, une date, un événement. Mais bientôt il vous faut déchanter. Ce que vous avez pu entrevoir dans un fatras mémoriel vous plonge soudain dans un flou accablant.

Ainsi en va-t-il du rappel d'André Wyss, jeune lycéen apparu dans le paysage au début des années 1960 à Porrentruy et qui eut l'*inspiration* de divulguer les merveilles et mystères de *la Poésie* à un petit public d'amateurs assidu et grandissant.

Ainsi me voici à l'épreuve de la remémoration. Peu à peu dans cette brume du temps, j'aperçois la silhouette élancée d'un adolescent accompli, le pas vif et la mise soignée. Un garçon rangé et sûr de lui, au parler clair et précis. Quand il arrive à l'auberge des Trois Tonneaux de Porrentruy, avec les livres qu'il sort de sa serviette pour les poser empilés devant lui, il ne tient pas de grands discours. Ce qu'il dit tient en quelques mots: « Écoutez le son net et parfait de ce poème de Nerval, vous entendrez battre une mélodie sourde qui s'achève en une caresse musicale:

les soupirs de la sainte et les cris de la fée. »

Il a une prédilection pour les symbolistes, alors peu considérés selon lui, et ce Pierre Jean Jouve, pur cristal dont il détaille habilement les facettes. Un lycéen déjà cultivé comme peu d'autres de son âge, sachant dissenter sans hésitations sur le sonnet de Rimbaud *Voyelles* et les vibrations de ses couleurs.

Il n'est pas dans la séduction pour autant. Aussi réfléchi que disert, léger dans la ritournelle de Max Jacob et grave dans le poignant Michaux. Un diseur parfait qui, vers la fin de l'exercice, sortira sa guitare pour conclure en chantant Brel et Brassens. Avec le temps, il y ajoutera ses propres chansons. Et même il écrit des poèmes presque clandestinement, comme en sourdine, qu'il dévoile à l'occasion de fréquentes soirées conviviales chez Pablo Cuttat en sa maison de Beaupré où il apparaît flanqué d'une superbe fille aux yeux verts. Dans la foulée des veillées poétiques, il accompagnera la caravane des Malvoisins qui, dès la sortie

de l'*Anthologie* en 1964, ira proclamer par tout le Jura la Poésie jurassienne sertie en un récital inoubliable.

Ce sont ces images-là que je retiens d'une tranche de vie où je l'ai connu au plus près. À dix-sept ans, déjà une carrure littéraire.

C'est une carrière qui l'attendait et qui trouva ses marques à l'université où son magister fut vivement apprécié. Je n'ai pas eu l'occasion de l'approcher quand il dispensait ses cours. Mais je sais qu'il travaillait en marge avec une conviction et un élan fraternel à la connaissance de mes opus, notamment lors de l'élaboration de la monumentale *Histoire de la littérature en Suisse romande*.

Sa collaboration à cet ouvrage fondamental lui offrit l'opportunité de formuler la conclusion la plus intelligente et la plus définitive à l'épopée de l'engagement des poètes dans la lutte de libération jurassienne alors que tant de commentateurs se sont perdus en explications oiseuses :

« Il y eut une grande idée, l'idée fixe d'un homme, Roland Béguelin, puis d'un peuple, les Jurassiens ; puis partant de là, il y eut une poésie suscitée par des faits et portée par des actions. Et s'il reste juste de penser que cette poésie, ne fût-ce qu'un moment dans l'histoire du Jura, donna de l'espoir à d'aucuns, souda les courages, amena des embrassades fraternelles, on peut aussi poser maintenant, en la relisant avec le temps, qu'elle nourrit des circonstances qui la firent naître¹. »

Que soit loué et célébré cet écrivain, essayiste lucide et subtil qui, éclairé intimement par une amitié ancienne vécue en sa jeunesse fervente, a su témoigner avec une conviction d'historien sur ces moments de fièvre ardente et « cette espèce de mal du pays coïncidant avec une âme collective² ».

NOTES

¹ in *Histoire de la littérature en Suisse romande*, vol. 3, Payot 1998, p. 168.

² in *Alexandre l'Ajoulot*, S.J.É., 1991, p. 42.

André Wyss

poésie nourricière de la liberté

BERNARD BÉDAT

Porrentruy, arrière-salle enfumée de l'auberge des Trois Tonneaux, sommet nord du triangle de la culture bruntrutaine (Pruntrut, Porrentruy) avec le lycée au sud et le préau des filles à l'ouest. Les garçons, barbe et cheveux longs, toraillent des Gauloises bleues ou tirent sur leur pipe, les filles, larges ceintures soulignant leur taille, plus discrètes, grillent des Parisiennes filtre au-dessus d'une infusion.

André Wyss, jeune lycéen qu'un poème d'Alexandre Voisard avait ouvert à la poésie moderne, animera des soirées poésie au milieu de copains de gymnase et d'amis. Celui qui deviendra un brillant exégète des poètes français contemporains s'éloigne des bancs du lycée pour lire, écouter, déclamer une poésie vivante, celle qui touche au cœur, qu'habituellement on lit dans le silence, qu'on ne partage guère. Il a osé inciter davantage qu'à la lecture, il veut la révéler à voix haute, elle doit toucher l'auditeur comme elle a enfiévré le lecteur. Il ne se doute pas alors que la poésie allait enflammer des salles pleines, qu'elle donnerait du souffle à la Question jurassienne, qu'elle soulèverait les cœurs. Heureux peuple que mobilise la poésie dont le pouvoir libérateur sera ressenti jusqu'au fin fond des campagnes.

Du Valais, Chappaz s'exclame: «Si une voix nous dit: «Haut les cœurs!», que tous les poètes romands répondent: «Nous les disposons pour le Jura¹.»

L'initiative d'André Wyss provoque, dira André Bandelier², «l'inattendu».

Effet papillon, dites-vous?

Les compagnons des Malvoisins, naturellement, avaient investi la place. Ils prirent leur part de lectures, firent découvrir les poètes de la résistance (Éluard, Aragon, Desnos, Seghers, René Char, Saint-Paul-Roux, les Espagnols Lorca et Machado, Pablo Neruda le Chilien, le Turc Nazim Hikmet...), les poètes jurassiens que dévoilait l'*Anthologie jurassienne* en préparation (de Valentin Cuenin à Francis Giaouque) et des

auteurs-compositeurs-interprètes (Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Francesca Solleville, Pauline Julien, Hélène Martin...

Pour Lorca tué à Grenade

Et Desnos privé d'horizon

Ferraoun sous la ratonnade

...

les Poètes aussi, *Yves Broussard/Hélène Martin*).

« Maintenant que la jeunesse chante à d'autres le printemps », André Wyss prenait ces soirs-là l'habit de la jeunesse d'Aragon, le temps n'était pas à la colère, il ne montera pas sur l'estrade pour ne pas mettre en porte-à-faux un père policier exemplaire, droit et impartial, mais Alexandre Pertuis, alias d'André Wyss, choisit son camp lorsqu'il chante *Jan Pallach* (Solier/Pertuis) ou *le Prisonnier* (Solier/Pertuis): « Celui qu'on emmène en prison, ne sait rien de la trahison, tête haute et mains liées, sur le sol, il écrit liberté... »

Un soir, de retour dans le Jura, Jean Cuttat lit d'une voix profonde et forte *la Corrida*:

Vêtu de clarté

il a dans la fête

affronté la bête

Viva la muerte³!

Il fallait, disais-je, être jeune et vraiment ému par la lecture de Jean Cuttat pour proposer, au coin d'une table, à Alexandre Voisard, à Pablo Cuttat, à André Wyss et à Werner Grüninger, d'éditer ce poème. La soirée poésie accouchait ce soir-là d'une maison d'édition. Lecture militante de ce poème — sollicitation d'un texte griffonnerait peut-être le critique littéraire —, certes, mais elle portera loin. Un an plus tard (1967), Alexandre Voisard avec *Liberté à l'aube* irradiait la Romandie, enflammait les patriotes serrés dans des salles de bistrot. Ce fut alors « l'âge du renne, c'est-à-dire l'âge du souffle ». Chappaz relaye l'espérance jurassienne, la *Gazette de Lausanne* entraîne les journaux romands, Bertil Galland prend le relais des Malvoisins, les poètes montent sur les tribunes et les tréteaux, leurs vers galvanisent les énergies, la poésie désertait les salons et devenait chant d'un peuple. La culture jurassienne

dévoilée par les poètes faisait aimer leur terre aux Jurassiens et leur donnait de la voix.

André Wyss, aux Trois Tonneaux, du battement d'ailes de la poésie, avait bien provoqué « l'inattendu » !

NOTES

- ¹ Préface à *Liberté à l'aube*, L'Intégrale 2, p. 66.
- ² Voisard-Chappaz, *Autour de Liberté à l'aube*, Éditions des Malvoisins, p. 12.
- ³ Jean Cuttat, *la Corrida, Deuxième Taureau*, Éditions des Malvoisins, p. 16.

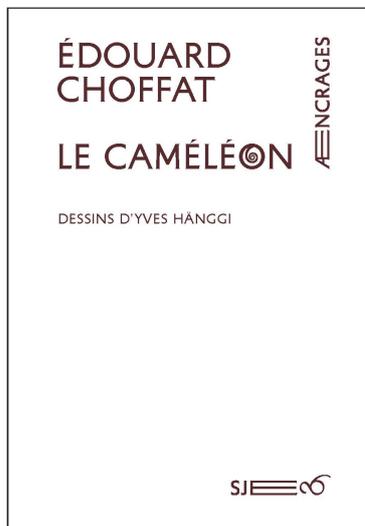


Troupe des Malvoisins lors de la sortie de *l'Anthologie jurassienne*, 1964, château de Porrentruy. De gauche à droite : Pablo Cuttat, Monique Rossé-Romy, Alexandre Voisard, André Wyss, Huguette Voyame-Tschoumy, Bernard Bédât.

Chronique littéraire

Le Caméléon

ÉDOUARD CHOFFAT / YVES HÄNGGI



« On se sent proche de ce reptile aux yeux globuleux et indépendants l'un de l'autre qui lui donnent un air, sinon de cinglé, du moins d'angoissé. Tout voyageur porte en lui sa folie et son anxiété, tout comme l'écrivain sa difficulté de vivre. »

Le Caméléon, d'Édouard Choffat, retrace une année de service civil accomplie en 2008 dans la petite ville d'Antalaha, au nord-est de Madagascar, en tant que prof de maths dans un lycée. Vertige du voyage et aventure de l'écriture sous le signe de l'animal-totem, champion de l'adaptation au milieu — et

incarnation du démon pour les Malgaches!

Le jeune homme débarque sur l'île avec de jolis rêves en bandoulière, nourris au lait des contes fabuleux de l'enfance (pirates et corsaires, frégates et galions, combats farouches, îles au trésor...); il est en quête de sens et d'identité. « Je dois m'astreindre, me disais-je, puisque l'ennui crochète toutes les serrures, à ne pas vieillir aigri et frustré de désirs inassouvis. » Dès son arrivée à Antananarivo, Édouard Choffat ressent dans sa chair, dans son esprit, dans son âme même le choc des cultures, la confrontation chaotique entre « pays rêvé et pays vécu ».

L'ailleurs le frappe de plein fouet: couleurs fortes, parfums et re-mugles, saveurs insolites; foule de quémandeurs vampirisant le Vazaha (le Blanc) providentiel: « Tous en veulent à mon argent. » Les contrastes le saisissent à rebrousse-poil. Paysages sublimes qui confinent au sacré, et rues jonchées de déchets de toutes sortes, grouillantes de gamins voués à la survie — dans l'incurie générale. La cocotte-minute des états d'âme fonctionne sans répit! Amitiés roboratives et rencontres sordides

(le vieillard abuseur d'une petite fille). Emmerdes administratives et instants de grâce. Bières salvatrices au Nanie Hotel et gueules de bois subséquentes. Dysenterie carabinée et dégustation extatique d'un camembert — *la nostalgie, camarade...* Agitez le tout et servez à température ambiante : 36 degrés environ avec un fort taux d'humidité!

De quoi avoir les yeux exorbités, d'halluciner ! Il faut tenir du caméléon pour s'immerger dans le joyeux bouillon de la culture malgache, s'adapter aux défis du lieu et en ressortir avec un peu plus d'*usage du monde*, moyennant quelques idées décapées et de franches leçons d'humilité. Mais entreprend-on un périple pour en revenir indemne ? L'écriture accompagne ce lent processus de « dégrisement ». Écrire pour évoquer, immortaliser et dans le même temps, apprivoiser l'inconnu ; pour capter la sismographie de cette mise à l'épreuve de l'être qu'implique tout voyage ; pour prendre la mesure, enfin, des choses vécues, et avancer plus lucidement.

Esquissé sur place, puis retravaillé dans un sens littéraire, le carnet de voyage d'Édouard Choffat captive, tient en haleine, envoûte — les sortilèges de l'île peut-être, la séduction d'un style sûrement. Une habileté à broser le portrait des locaux et des expatriés. De belles envolées lyriques, de la poésie à profusion — à l'image de la nature généreuse et exubérante de Madagascar. Des éclairages historiques ou culturels intéressants. Des considérations philosophiques au débotté d'un chapitre. Des références aux auteurs aimés, dont Baudelaire et Rimbaud, le poète aux *semelles de vent*. Et puis, aussi, quelques réminiscences de Nicolas Bouvier, dans l'esprit et dans certains procédés d'écriture, notamment dans ces sentences lapidaires : « On jubile devant le peu, ils s'émerveillent devant le trop. »

Composé de brefs chapitres, *le Caméléon* s'enrichit des illustrations d'Yves Hänggi, dont le talent s'épanouit particulièrement dans le dessin de voyage. Surgissant à des moments clés du récit, les croquis rythment le texte et le teintent de couleur locale. De son trait original, le graphiste bruntrutain capture l'humanité des personnages, une atmosphère singulière, la beauté d'un paysage, la vivacité d'une scène. La palette utilisée explore tout le spectre chromatique, des nuances de jaunes au vert final. Chaque ton enlumine avec bonheur la chose illustrée : dégradé de bruns pour les vices et misères (les combats de coqs, le facteur bouffi d'alcool, le lépreux bouleversant), les rouges pour la violence toujours latente (période de troubles et d'insurrection matée par l'armée, qui a valu de belles frayeurs à l'auteur), les bleus pour la parenthèse idyllique d'un repas partagé, un soir, au bord de l'océan — délice de calamars fraîche-

ment pêchés, contemplation silencieuse sur la plage, sentiment de gratitude devant un monde *au complet*.

Quand arrive le moment du départ, « quelque chose presse le cœur comme un citron: c'est l'appel des siens et l'apaisement de la terre où on est né ». Adieux déchirants: « Fini les mangroves, les palétuviers, les manguiers, les baleines, les bernard-l'ermite et les caméléons. Adieu les amis de Madagascar. Pas envie de sortir du ventre de l'océan. Le voyage arrache des fragments de nous-mêmes, perdus à jamais sur les chemins, qu'on s'échine à rassembler en vain. [...] Sentiment de marcher désormais avec la blessure du vent et la déchirure de l'ailleurs. »

Initiatique, ce séjour à Madagascar l'est sans aucun doute. « Un voyage ne réduit pas les contradictions que l'on porte en soi, mais il fournit de quoi les dompter, les apaiser, les tolérer », écrit Édouard Choffat. Qui conclut: « L'horloge du monde a changé ses aiguilles et les secondes, désormais, n'auront plus la même durée. »

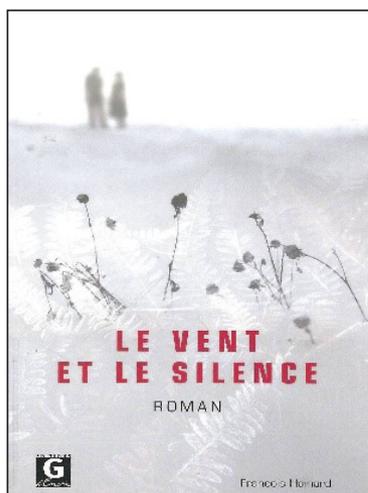
Embarquez donc sans attendre dans ce récit inspiré, auquel les dessins d'Yves Hänggi donnent un supplément d'âme! (Christiane Lièvre-Schmid) Collection « Æncrages », Société jurassienne d'Émulation, 2017 (148 pages).

Édouard Choffat est né en 1984 à Porrentruy. Il effectue des études de géographie et de lettres à Lausanne, Kyoto et Neuchâtel. En 2008, il part une année à Madagascar pour y accomplir son service civil. Après une première carrière dans l'urbanisme, il se voue désormais à l'enseignement et à l'écriture. Si le Caméléon est son premier ouvrage, Édouard Choffat a déjà publié plusieurs proses poétiques dans des revues littéraires suisses et a été lauréat du prix Atelier Studer/Ganz en 2011.

Né en 1966, Yves Hänggi est graphiste, illustrateur et organisateur d'événements culturels. Diplômé de l'École cantonale d'arts visuels de Bienne, il se consacre en particulier au dessin de voyages et à la peinture, et a exposé en Suisse et en France.

Le vent et le silence

FRANÇOIS HAINARD



C'est Roméo et Juliette dans les paysages âpres et glacés du Haut Jura neuchâtelais; en toile de fond, les derniers soubresauts de la Deuxième Guerre mondiale, relatés à travers des extraits d'archives du journal *l'Impartial*.

Avec *le Vent et le Silence*, François Hainard signe une histoire forte et poignante, celle de Jeannette, aide-ménagère de 15 ans, et d'Antonio, ouvrier boulanger tessinois de 22 ans, pris dans les nœuds d'une passion coupable. Elle est protestante; il est catholique. À ce puissant antagonisme s'ajoutent la différence d'âge et, bientôt, le fruit du péché. À partir d'une trame véridique, s'appuyant sur de nombreux documents ainsi que sur des témoignages et des souvenirs, l'auteur donne chair et vie à des personnages attachants, pleins de désirs, de rêves et de révoltes, d'une touchante naïveté aussi.

Pour François Hainard, cette histoire devait être racontée, car au-delà du drame vécu par les jeunes gens, « elle dit le poids écrasant des valeurs religieuses dans les microcosmes campagnards et villageois, le repli sur soi des personnes, le rejet de celui qui vient d'ailleurs, la difficile communication entre les générations et la rigidité des milieux sociaux. Elle rapporte surtout les non-dits, les silences contraints et lourds. Elle raconte les enfermements ».

Théâtre des événements: La Brévine, avec ses hivers sibériens et son protestantisme rigoureux. Jeannette naît au sein d'une communauté façonnée par le climat et les duretés du quotidien, encore exacerbées par la guerre aux portes. Le père est paysan-tourbier, mais il ne tire qu'un maigre revenu de ses mauvaises terres. La mère, soumise, trime à longueur de journée; les enfants participent à toutes les corvées dès leur plus jeune âge. Les Huguet sont des *gens de peu*, taiseux et occupés à survivre, courbant l'échine devant la fatalité. Il y a une absurde fierté à rester à sa place sans se plaindre.

La vie de Jeannette s'illumine lorsqu'elle rencontre Antonio à la boulangerie où elle travaille. Le beau ténébreux vient d'un village reculé du val Verzasca, Sonogno. Peu de ressources et beaucoup de bouches à

nourrir. Les jeunes vont chercher fortune en Italie ou très loin de là, au Brésil, en Argentine. Antonio, lui, atterrit à La Brévine, où une petite annonce lui a fait décrocher un emploi. Il rêve de créer une boulangerie associative; l'idée flotte dans l'air du temps et le jeune homme caresse l'idée de rencontrer les socialistes des Montagnes neuchâteloises pour leur demander conseil. Catholique en territoire protestant, ne parlant pas bien la langue française, il incarne «l'étranger». Les gars du village l'excluent de leur cercle, le traitant de «sale Tchink» quand ils ne le prennent pas violemment à partie. Seul, n'osant pas réagir, Antonio trouve du réconfort auprès de la vive et piquante Jeannette lorsque le mal du pays le saisit.

Premier acte: les jeunes gens se plaisent et finissent par céder aux sentiments tumultueux qui les habitent. Écartelés entre désir et devoir. Mais aussi remplis de colère et de scepticisme à l'égard d'un Dieu réputé juste et bon, qui devrait reconnaître la légitimité de leur amour. Leur jeunesse ardente rejette l'idée de faute et de péché.

Deuxième acte: Jeannette et Antonio se voient dans le plus grand secret. L'adolescente réalise qu'elle est enceinte au moment de commencer l'éducation religieuse qui la conduira à la ratification de ses vœux de baptême, le jour de Noël — rituel qui marque le passage à l'âge adulte.

Troisième acte: Jeannette se consume dans un silence forcé (à qui pourrait-elle donc se confier?); elle vit les affres du désespoir à l'idée d'être la pécheresse, la honte de sa famille et de tout le village. Et ce n'est pas mieux du côté tessinois: la gifle cuisante de la *mamma* adorée d'Antonio et l'interdiction absolue de repartir vers sa bien-aimée plongent le jeune homme dans un déchirant conflit de loyauté.

Quatrième acte: l'impossible fuite des amoureux. Franchir la frontière est périlleux avec tous ces soldats en déroute et, à l'intérieur du pays, ils seraient vite repérés vu les nombreux contrôles d'identité.

Cinquième acte et clin d'œil cruel du destin: la passion d'Antonio et de Jeannette trouve son épilogue le dimanche 18 février 1945, alors même que les troupes allemandes capitulent en masse et que s'annonce la fin de la guerre.

En fin sociologue, François Hainard observe avec acuité le fonctionnement de ces collectivités rurales, la neuchâteloise aussi bien que la tessinoise, sous l'emprise de la religion qui corsète les comportements, verrouille la parole et étrangle toute velléité de révolte. « Ne pensez pas à tout ce que vous avez fait dans la journée, dans l'année, dans votre vie. Non, ne vous limitez pas à cela, ce serait beaucoup trop facile. Pensez à

tout ce que vous n'avez pas fait et que vous auriez dû faire. C'est comme cela que se construit l'humilité et que se mérite le salut, pour autant qu'il vous ait été accordé» tonne le pasteur René à La Brévine. Personne ne proteste, tant la culture de la soumission est ancrée dans les mœurs. Avec les ravages inévitables que cela produit: ils sont nombreux à *se foutre le tour* dans cette vallée de larmes ravalées...

Pourtant, tous partagent le même goût pour le bonheur, qui affleure sous la croûte des sentiments gelés. Et les paysages alentour, pour rudes qu'ils soient, recèlent des beautés cachées. Il faut entendre Jeannette répéter, docte et enthousiaste, ce que l'instituteur lui a appris sur le monde «féerique» des tourbières; Antonio, lui, parle avec effusion de la rugueuse poésie de son Sonogno natal.

L'attachement de François Hainard à la nature sauvage de son coin de pays transparait dans ces lignes. Il fait revivre les mœurs et la vie quotidienne des années 1940 avec un grand sens du détail et de la couleur locale. Tout comme il explore avec sensibilité les tourments de deux êtres dépassés par une passion trop grande pour eux, dans un contexte on ne peut moins propice.

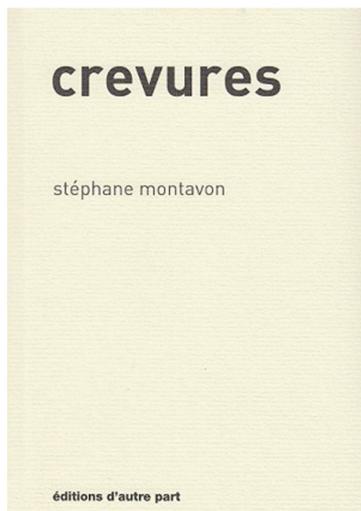
L'œil du sociologue s'allie à un authentique talent de conteur pour sortir de l'ombre un tragique fait divers et rendre justice à deux amoureux aux étoiles contraires. La violence du silence est inouïe, l'auteur en fait l'éloquente démonstration... (Christiane Lièvre-Schmid)

Éditions G d'Encre, Le Locle, 2017 (174 pages).

Sociologue de renommée internationale, François Hainard est aujourd'hui professeur honoraire, notamment à l'Institut de sociologie de l'université de Neuchâtel, qu'il a dirigé pendant 25 ans. Il est l'auteur d'une centaine de publications scientifiques, dont une quinzaine de monographies. Le Vent et le Silence, récompensé par le prix Gasser 2017, est son premier roman.

Crevures

STÉPHANE MONTAVON



«Le poète se consacre et se consume à définir et à construire un langage dans le langage¹.» Cet aphorisme de Paul Valéry convient parfaitement à la recherche poétique effectuée par Stéphane Montavon dans *Crevures*, recueil de proses poétiques expérimentales. Une poésie sonore qui essaie de capter l'environnement et la langue parlée, mais en leur donnant une personnalité particulière, à tel point particulière qu'elle peut parfois verser dans l'hermétisme. Qu'importe, c'est au lecteur de lire, de relire et de démêler les sens !

L'auteur se replonge dans les textes écrits alors qu'il vivait son adolescence dans le Jura, époque marquée par le « dérèglement de tous les sens » comme dirait Rimbaud, ce qu'il explique dans son texte liminaire « faux témoignage » : « Il a fallu récrire les poèmes de mon adolescence. À les lire en effet à vingt ans de distance, je me suis aperçu que là-bas d'où je sors, ce losange helvète fripé collinard d'abord, puis s'ouvrant large jusqu'à trabouler molli sous les murs de Belfort — nos confins dans les vôtres, tcha ! — et ceci tant au long des années quatre-vingt que des nonante, on s'est singulièrement employés à se péter la gueule. Une seule et unique noce qui ne voulait pas finir. On avait beau sortir de la lutte politique. L'objet du délire collectif s'était incarné et ce qu'on avait conçu pétés, il fallait en jouir baignant dans le même ethos, le seul que quant à moi j'aie pu nous trouver tout compte fait, ou était-ce le leur ? » Une langue crachante, hurlante pour transcrire une vision ambivalente de sa terre natale. Comme la description du pays, les Jurassiens, « ces crevures », peuvent être obtus, recroquevillés sur leurs montagnes, mais aussi, comme la plaine d'Ajoie, ouverts vers l'extérieur. On passe d'émerveillement face aux paysages jurassiens, comme dans « Choindez mon amour » — même si la contemplation se fait toujours au crépuscule et est en général imbibée d'alcool — à l'agacement face au comportement, aux discours étriqués ou aux non-dits de ses congénères : « Des aulnes mâchonnet les pis du ciel et se trempent. Voici longtemps que les épaules et les faces caves du mont derrière ont imposé leur nuit sur tout

ce qui flotte au-dessous de la crête, je file. Souffles, pierriers plus loin, je me presse vers l'estrade. [...] Le crachin regifle. [...] Écrouelles des parois, vergetures d'une cheminée moustachue, lichens qui pissent du petit-lait. Au fond de la cluse embuée, les falots du haut-fourneau. Or on dit, le faut-il?, qu'après les bouches d'égout et les tuyaux, on a commencé à y fondre des canons pour la guerre de Mésopotamie, coulis ardents et nuages de sable pour vos gueules.» Une peinture souvent corrosive, sans concession.

Un autre aspect de la poésie de l'auteur consiste à faire entendre le bruit d'une soirée de fête dans «Klammer», plus long texte du recueil: « Seulement les soubresauts, le plaisir, le yo-yo!, klam klam mer, po po po, po po po po...'key, le plaisir pour soi.» Les onomatopées ont la part belle et le bruit mange les mots: musique et langue syncopées, bribes, plaisir des sens en pleine stimulation et confusion généralisée.

On ressent une jouissance dans les trouvailles langagières, dans la course sans fin de la plume de Stéphane Montavon pour trouver le bon ton, le terme juste, même s'il n'existe pas: il faut qu'il sonne! *Crevures* est une invitation à entrer dans un univers étrange(r) rempli d'une langue inventive et renouvelée. (Valery Rion)

Éditions d'autre part, 2016 (99 pages).

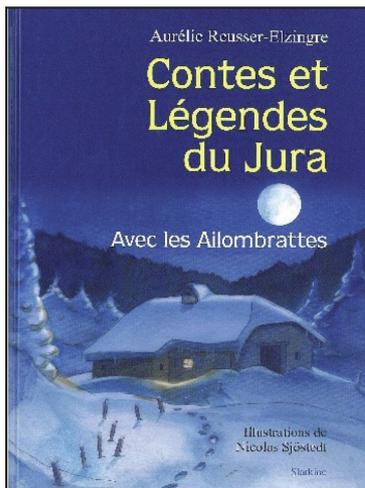
Stéphane Montavon est né en 1977 à Delémont. Licencié en Lettres, il enseigne le français à Laufon et à Bâle où il vit. Après Bolidage (Büro für Problem, Bâle, 2014), docu-poème polyphonique, Crevures est son deuxième ouvrage publié.

NOTE

¹ Paul Valéry, *Œuvres I* (1924), Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, chap. « Situation de Baudelaire », p. 611.

Contes et Légendes du Jura Avec les Ailombrattes

AURÉLIE REUSSER-ELZINGRE



« Dans le Jura, une *fôle* est « un conte ou récit fantastique, une légende locale transgressive, souvent effrayante », mais aussi, par extension, « un récit, une histoire » puis du « bavardage, une histoire à rire ». Ce terme nous vient du latin *fabula* « propos de la foule; récit sans garantie historique: pièce de théâtre, conte, fable ». Aurélie Reusser-Elzingre le précise dans l'introduction de son ouvrage *Contes et Légendes du Jura: Avec les Ailombrattes* qui présente une trentaine des *fôles* recueillies en patois par Jules Surdez¹ et transcrites en français par ses soins. C'est surtout la première définition qu'il faut retenir ici. Tout l'intérêt de la démarche de l'auteur est dévoilé par la précision de l'origine latine du terme. Chaque récit contient des mots en patois, des notes précises et un glossaire avec des informations complémentaires.

Ces contes peuvent se lire à plusieurs niveaux. Tout d'abord pour le plaisir de découvrir des histoires savoureuses, ancrées dans notre région, souvent teintées d'humour et plaisamment illustrées par Nicolas Sjöstedt. Mais ce ne sont pas de petites fables innocentes. Elles parlent en filigrane des problèmes journaliers de nos ancêtres, de leurs luttes contre des forces obscures, parce que difficilement compréhensibles. Il y a la pauvreté, voire la misère, les éléments naturels, la méchanceté des plus puissants... Le diable apparaît souvent. Il incarne ces forces. C'est avec du courage, de l'intelligence, de la débrouillardise et par la foi que l'on peut s'en tirer. Par exemple dans « Comment le diable fut roulé » un paysan fait un pacte avec le diable en lui promettant le fruit de son labour. Et c'est en alternant culture en sol et hors-sol qu'il arrive à le tenir en échec. Le diable ? Comprendons les menaces qui d'années en année détruisent (confisquent) toute une partie des récoltes. Comment rentabiliser les cultures ? Le problème est toujours d'actualité. C'est presque une démonstration de permaculture ! Voilà un troisième niveau de lecture :

les contes nous interpellent directement. Ils font écho à nos vécus, mais aussi à nos préoccupations². Ils ne se terminent pas toujours avec le succès des protagonistes, souvent par leur mort. Ils sont le reflet de la vie où tout ne se passe pas au mieux... Ainsi « l'Ailombratte » (l'Hirondelle) a pour conclusion : « Mais au premier chant du coq, toute la troupe partit en France. À la pointe du jour, des vendeurs de cerises de la Baroche virent le pauvre colporteur pendu par le cou et tirant la langue à la branche d'un chêne. »

Cette *fôle*, qui a inspiré le titre de l'ouvrage, est précédée d'une explication d'Aurélie Reusser-Elzingre. Elle en relève les différentes facettes. Elle dit comment la légende « permet de comprendre la peur encore très actuelle de l'étranger à la peau foncée (qui devient exagérément maléfique et angoissant) et jusqu'où un groupe de simples villageois peut aller pour se débarrasser de la personne indésirable ». Voilà un autre niveau de lecture : pour les nombreuses annotations, les traductions des mots patois, les anecdotes, les rappels historiques, les mentions linguistiques et étymologiques. Tous ces aspects font des *Contes et Légendes du Jura* un recueil fascinant, écrit avec autant de passion que de rigueur. Il permet à ceux qui, à la base, ne connaissent pas le patois jurassien de s'en approcher. Ce patrimoine culturel en devient d'autant plus vivant, selon le vœu de l'auteur : « J'espère que vous aurez autant de plaisir que moi à entrer dans l'imaginaire et l'espace-temps de ces récits traditionnels grâce à la magie de la langue savoureuse d'autrefois. » (Dominique Suisse)

Éditions Slatkine, 2017 (231 pages).

Après une licence ès lettres et sciences humaines en histoire, langue et littérature française et dialectologie gallo romane, Aurélie Reusser-Elzingre s'est spécialisée dans les dialectes d'oïl, le patrimoine immatériel et les français régionaux. Elle termine actuellement sa thèse de doctorat au Centre de dialectologie et d'étude du français régional de l'université de Neuchâtel. Elle a présenté une exposition du 24 février au 6 mai 2018, au musée jurassien d'Art et d'Histoire de Delémont Contes du Jura, avec les illustrations du dessinateur Nicolas Sjöstedt.

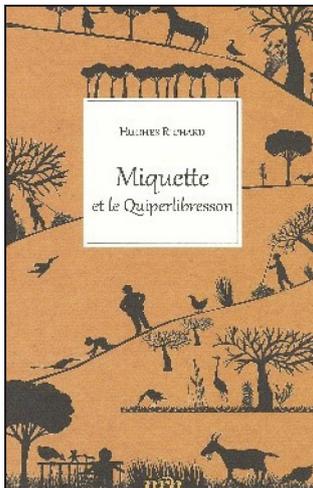
NOTES

¹ Jules Surdez [1878-1964], un instituteur jurassien originaire du Clos-du-Doubs passionné de folklore.

² Dans « la fée aux Genévriers », un bûcheron se demande si les arbres ne souffrent pas d'être abattus avant leur belle mort : récemment, un livre exposant que les arbres pensent, souffrent et communiquent entre eux a connu un véritable succès (Wohlleben, Peter. *La Vie secrète des arbres*. Paris : Les Arènes, 2017).

Miquette et le Quiperlibresson

HUGHES RICHARD



Sous la plume d'Hughes Richard, *Miquette et le Quiperlibresson* nous entraîne dans un conte délicieux, dans le vert paradis d'une enfance où s'entremêlent le plus naturellement du monde le merveilleux et le quotidien.

Mais ce récit fabuleux, première prose de l'auteur, a tout une histoire ! Il a connu une très lente maturation, au fil des pérégrinations de l'écrivain, qui l'emportait partout dans ses bagages : près de quarante ans, du 10 janvier 1977 au 4 octobre 2016 ! Hughes Richard tente une explication, à laquelle il ne croit guère : les aléas de la vie.

« Ce ne sont pas des excuses. Il m'arrive parfois de penser que *Miquette et le Quiperlibresson* tiennent une place telle dans mon cœur que raconter ce qu'ils sont devenus, c'est comme les faire mourir une seconde fois, comme déposer deux roses sur ce qui sera peut-être mon ultime prose. »

Toujours est-il que le récit est enfin accessible au public. Pour notre plus grand bonheur ! En voici la trame. À l'âge de deux ans et des poussières, le petit Hughes, jugé pâlichon par sa famille, est placé dans un parc derrière la ferme familiale à l'ombre d'un poirier. Tout d'abord réticent — on l'arrache à ses repères familiers autour du giron maternel —, il s'ouvre doucement aux plaisirs de la découverte. Une chèvre aussi capricieuse qu'espiègle (Miquette) l'accompagne un temps dans son déchiffrage du monde. Puis, surgi de nulle part, un compagnon ailé facétieux (le quiperlibresson) chahute les journées parfois pesantes de ce long été de canicule. Tous deux vont aider l'enfant à grandir, sous l'œil bienveillant de ses proches, parents, grands-parents, sans oublier « les tantes », l'Oncle Jean et le fameux Oncle Pierre, celui-là même qui est associé à l'oiseau-moqueur.

Procédé original, c'est le bambin qui nous relate les péripéties de sa « mise au vert ». Celui-ci pose sur les êtres et les choses un regard spontané, empreint de candeur, d'enthousiasme, d'effronterie à l'occasion. Entouré de ses jouets et de l'« assortiment » du grand-père — des outils censés lui donner le goût du bricolage —, l'enfant commente les petits événements de la vie quotidienne, le dur labeur des gens de la terre, les soucis aussi, comme l'alcoolisme de l'Oncle Jean. Il s'amuse des travers

des uns et des autres, des bons mots, des chamailleries, du joyeux tumulte familial.

Un jour, le père donne au jeune Hughes une biquette, une petite chèvre, la plus jolie à la ronde, pour le guider dans son éveil au monde et lui donner le goût de l'indépendance. Plus qu'un animal, ce sont les souvenirs — authentiques ou fabriqués — liés à ses propres biquettes que le père offre en héritage à son rejeton. Autant de moments de complicité inoubliables et qui permettront à l'enfant de grandir ; mieux encore qu'au contact de la chèvre ingrate, car elle n'en a que pour ses cabris et finira par disparaître on ne sait où.

D'ailleurs, bien avant cet épisode, Miquette est détrônée par le fameux quiperlibresson ! « Tombé de la nue, mystérieusement, un oiseau noir au bec criard virevolte autour d'elle en l'affligeant de béguètements persifleurs. » Ainsi l'extravagant volatile débarque-t-il dans la vie de l'enfant sans crier gare ; il ne tarde guère à l'ensorceler. « Quel nom biscornu ! » s'étonne le gamin. « À moi, il me plaît ! Et quand on connaît le lascar, il lui va comme un gant » rétorque le père, qui, bien sûr, en a eu un autour de son berceau !

Le terme *quiperlibresson* semble désigner un oiseau-moqueur familial en Chine, affublé dans nos contrées du sobriquet de *pique-mollet* — une créature à classer dans le bestiaire fabuleux en tous les cas. Dans sa postface, Sylviane Messerli¹ rappelle fort pertinemment que « l'oiseau-moqueur, déjà présent dans *la Prose du Transsibérien*, est le titre d'un poème de Blaise Cendrars tiré de *Kodak (Documentaire)* » ; qu'il est « ainsi appelé car il possède le don de contrefaire le chant des autres oiseaux ». Et elle note plus loin : « Comme lui, Hughes Richard se saisit des paroles des autres poètes, car chaque mot employé porte en lui les usages faits par ceux qui nous ont précédés. Les textes naissent des textes mêmes, mais le chant qui en émerge est le sien propre. » Qu'on fasse résonner les syllabes de « quiperlibresson » et on y entendra en écho : « ... libre... son » !

L'oiseau, tour à tour taquin, cabotin, exaspérant, déconcertant, magicien... entraîne son jeune ami dans des histoires abracadabrantes, des jeux où les dés sont toujours pipés, des paris insensés. Il change de couleur, apparaît et disparaît au gré de sa fantaisie, volontiers railleur à l'égard du gamin prisonnier de son parc. Par exemple : « Tu sais à qui tu ressembles ? — Non ! — À un oiseau en cage ! » Et le quiperlibresson de s'esclaffer.

Le plus étrange, c'est qu'à part l'enfant et quelques initiés, personne ne le voit, ce quiperlibresson ! Peut-être faut-il l'œil d'un futur poète pour cela ? La pirouette finale (très justement baptisée « l'Envol »), qui propulse l'enfant à plus de 34 mètres du sol, au faîte d'un tilleul majestueux, est riche d'allusions. Préfigure-t-elle la vocation du jeune Hughes, devenu poète dans une communauté rurale qui n'en avait jamais connu ? Évoque-t-elle la difficulté de prendre son envol, de se forger une identité sans renier ses racines ?

Or, c'est indéniable, l'œuvre d'Hughes Richard s'inscrit dans un lieu, la terre natale, modelée sans relâche par le rude labeur de ses habitants ; dans un temps béni, l'enfance, auréolée de mystères, du parfum incomparable des premiers éveils — là où se jouent les grands choix d'une vie. L'auteur confesse que, sur son cher Plateau, malgré les changements survenus, « les maisons, les chemins, les orées restent ceux qu'ont découverts [ses] yeux d'enfant. » Il déclare même avoir « bloqué [ses] horloges à cette époque aérienne. »

C'est à cette source au goût unique que s'abreuve l'enfant du verger, de cette source que jaillira la verve poétique de l'auteur. « Rares, d'abord, sur ma page, les mots recrutent suffisamment d'orphelins pour éteindre mes impatiences. L'espace, alors, déborde, les forges se libèrent, les vaches broutent les pâturages du ciel. Car ainsi s'affolent mes boussoles dès que je me désaltère à la source. Ainsi l'obscur se désagrège en signes incandescents.

» Sentez-vous ce léger glissement des choses et à quels vertiges s'ancre ma parole ?

» J'ai compris que je reviens de loin.

» Je trempe ma plume dans l'aurore.

Cet automne-là a ébloui ma vie. »

La postface de Sylviane Messerli, sensible et érudite, apporte un précieux éclairage à *Miquette et le Quiperlibresson*, levant subtilement le voile sur la genèse de l'œuvre, suggérant sans briser le charme. Quant aux illustrations de Catherine Louis, elles donnent au récit un ancrage (encrage...) dans le terroir, débusquant tout en finesse l'authenticité des hommes, des animaux, de la nature omniprésente. (Christiane Lièvre-Schmid)

Éditions de la Nouvelle Revue neuchâteloise, La Chaux-de-Fonds, 2017 (131 pages).

Hughes Richard est né à Lamboing en 1934, d'une mère couturière et d'un père horloger-paysan. Après une enfance rêveuse et solitaire, il découvre la littérature au gymnase. Suivent quelques années de « bourlingue » à travers l'Europe. Passage par le métier d'instituteur. Puis, à Paris, plongée émerveillée dans l'univers des bibliothèques. Dès 1985, Hughes Richard devient « libraire en chambre » aux Ponts-de-Martel, où il réside toujours. Une vie tout entière vouée à la passion des livres, les siens et ceux des autres, dont Francis Giauque, le grand ami tragiquement disparu, et Cendrars, bien sûr — figure tutélaire — auquel il a consacré de nombreuses études. L'œuvre du « poète de Lamboing » est largement connue et célébrée.

NOTE

¹ Directrice de Mémoires d'Ici, à Saint-Imier, Sylviane Messerli a organisé il y a quatre ans une grande exposition autour d'Hughes Richard, à l'occasion des 80 ans du poète.

Petite Brume

JEAN-PIERRE ROCHAT



Un testament paysan, sous forme littéraire. Ce n'est rien de moins que ce que nous livre Jean-Pierre Rochat avec *Petite Brume*, écrivain-paysan atypique du Jura bernois, lui-même au crépuscule de sa carrière d'agriculteur. On se retrouve plongé dans la dernière journée de vie de Jean Grosjean, agriculteur ruiné, qui ne voit que le suicide comme issue à sa misérable situation. Cette journée est marquée par la vente de tous ses biens. Toute sa vie est vendue aux enchères sans vergogne et avec un cérémonial cynique

qui désespère non seulement Grosjean, mais également le lecteur. Ce sont non seulement les objets, ayant pour certains une valeur sentimentale, qui rappellent bon nombre de souvenirs, qui sont éparpillés aux quatre vents, comme la fourche de son ex-épouse Frida qui l'a quitté et est partie refaire sa vie au Canada, ce qui a précipité la dégringolade financière de Grosjean. Mais ses animaux sont aussi vendus aux enchères et il doit s'en séparer lors de cette mise à laquelle il assiste impuissant, médusé, désabusé: «Petite Brume et son collier d'origine, la vente n'attend pas, je traîne, je freine, mais le courant général, la vie accélérée d'un bombardement de pensées, je n'ai plus envie, je regarde autour de moi, tous ces gens sont motivés, tous ont un but, tous à midi avaleront la salade de patates et les saucisses de veau. J'aimerais bien être comme eux, assis à midi, j'ai même plus de botte-cul pour poser mes fesses, vendu le botte-cul.» Pris dans le flot des circonstances, Grosjean envie ceux qui viennent, tels des charognards, récupérer les lambeaux de son existence, à la recherche d'une bonne affaire. Mais au fond, leur en veut-il vraiment ?

Il ferait sans doute de même à leur place. Il les regarde de ce fait avec une certaine tendresse se disant avec fatalisme que prochainement, plusieurs d'entre eux pourraient se retrouver dans sa situation. C'est une des forces du livre de Rochat: il parle de Jean Grosjean, mais à travers sa trajectoire, c'est toute la condition paysanne qu'il éclaire en évoquant un tabou, celui du suicide, et en essayant de l'expliquer: « Comment on tue

les paysans? On les étouffe sous des tâches administratives, informatiques, sous les règlements, les contrôles, les contrôleurs, les inspecteurs; en pensant à certains inspecteurs, je m'échauffe, je serre les dents, les poings.» L'accumulation de contrôles, l'inflation du travail administratif, la pression économique et la solitude des agriculteurs sont autant de facteurs qui peuvent provoquer une désespérance paysanne.

Au milieu de cette désolation, quelques lueurs de bonheur. Tout d'abord, cette idylle naissante avec Irina qui remet en cause un temps la résolution fatale du narrateur grâce à la redécouverte du plaisir des sens longtemps oublié: «“Je suis quand même trop vivant pour me suicider”, me dis-je en zieutant Irina en bout de piste.» *Petite Brume* est aussi un roman qui respire le terroir avec une langue truculente, inventive et poétique parfois; un roman en forme d'hymne à l'amour des bêtes, comme cette jument, Petite Brume, qui a donné son titre au livre et à qui le narrateur voue une affection sans borne: «“À prix!”, encore et encore. Ce cri me blesse. Cet à prix me jette dans la fosse aux lions et me bouffe, là-haut Schwarz en empereur romain fait le malin. [...] À prix encore six vaches, neuf génisses et onze veaux, et Petite Brume, avec elle je m'écroulerai, Petite Brume c'est ma chanson, attends, c'est pas encore maintenant. Captif de ma sentence de mort, ce serait de la lâcheté de s'échapper.» «À prix» prononcés par l'infâme employé des recouvrements qui gère la vente, Elias Schwarz, devient une lancinante litanie. Elle égrène le roman et conduit à la séparation définitive de Jean Grosjean d'avec toutes ses bêtes.

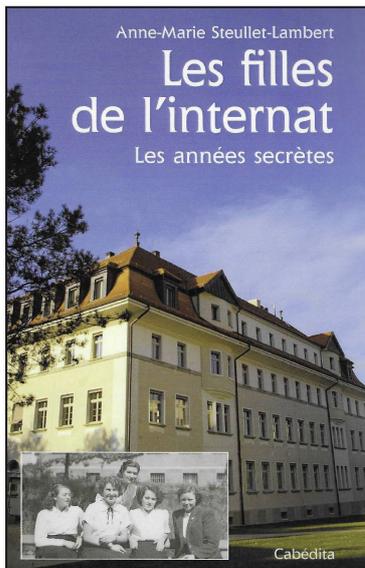
Le pouvoir de l'argent incarné par le commissaire-priseur enthousiaste à chaque calcul, à chaque vente, et qui oublie qu'il est en train de déposséder un paysan de sa propre identité. (Valery Rion)

Éditions d'autre part, 2017 (116 pages).

Jean-Pierre Rochat est né en 1953. Écrivain et paysan, il vit dans le Jura bernois. Petite Brume est son treizième ouvrage publié et le quatrième à paraître aux Éditions d'autre part après Sur du rouge vif en 1999, l'Écrivain suisse allemand, prix Dentan 2013, et Lapis-lazuli en 2015.

Les Filles de l'internat les Années secrètes

ANNE-MARIE STEULLET-LAMBERT



Avec *les Filles de l'internat*, Anne-Marie Steullet-Lambert offre à ses lecteurs un livre de souvenirs, souvenirs délicieusement romancés. L'auteur nous plonge dans la deuxième moitié des années 1940, une période où elle était pensionnaire dans un internat de jeunes filles à Fribourg, en Nuithonnie, comme elle le dit sur un ton où pointe l'ironie.

On sort de la Seconde Guerre mondiale. Les pays européens qui l'ont subie retrouvent progressivement une vie normale, l'austérité est cependant encore bien présente. La société obéit toujours à des règles de fonctionnement précises et figées. Les hommes occupent le devant de la scène, les femmes sont traditionnellement vouées aux tâches domestiques. La France vient d'accorder le droit de vote aux femmes, il faudra encore attendre plusieurs années pour que la Suisse en fasse de même. À cette époque, il ne viendrait à l'esprit de personne de contester l'ordre des choses, les inférieurs restent à leur place alors que les importants, eux, brillent au soleil, et cela semble aller de soi. Chacun reste donc à la place qui lui a été assignée par le sort, les enfants sont soumis à leurs parents et ces derniers à leur patron. Il faudra attendre Mai 1968 pour que soit remis en cause un ordre qui paraissait jusque-là immuable.

C'est dans cette atmosphère un brin étouffante, mais d'une certaine façon aussi confortable, que vivent les jeunes filles qui fréquentent le collège de Gambach, théâtre de ce récit. Elles vont y séjourner quatre années au cours desquelles elles vont patiemment préparer les examens de maturité. Une vie encadrée, avec une discipline stricte, mais dans l'ensemble bienveillante, dans le cadre d'une institution dirigée par des sœurs ursulines. Outre l'intendance, celles-ci assurent une partie de l'enseignement, le reste étant confié à des professeurs extérieurs ayant des activités dans d'autres écoles, même à l'université de la ville.

L'auteur nous fait partager l'existence de ces jeunes filles. Le personnage principal du récit s'appelle Anna Valésa, elle est Française, plus précisément Bretonne, la nuance est importante. Les habitants de cette région ont en effet une forte identité qui s'exprime en particulier au travers de la langue. Anna habite sur une petite île de la Côte de granit rose, l'île de Costaérès, dans un château du même nom dont son père est l'intendant pour le compte du propriétaire. Le premier chapitre de l'ouvrage relate le voyage de la jeune fille, de sa lointaine province à Fribourg, en Suisse. On est en septembre 1945. La Seconde Guerre mondiale n'est terminée que depuis quelques mois seulement. Les séquelles du conflit sont encore bien présentes dans les régions traversées, le matériel roulant est désuet, le train n'avance que très lentement. Cependant, il souffle un vent d'optimisme, il règne dans le wagon une ambiance de solidarité, de joie spontanée. Des gens, qui ne se connaissent pourtant pas, éprouvent tous le même sentiment d'appartenance à une patrie commune. L'un d'eux entonne le *Chant des partisans* de Maurice Druon et Joseph Kessel, un chant venu des profondeurs de la nuit, porteur d'une espérance irrésistible. Il est repris en chœur par tous les voyageurs, chacun étant submergé par l'émotion: «Ce moment restera en suspens dans les mémoires.» En évoquant cette scène, l'auteur s'est probablement souvenue qu'elle a, elle aussi, connu les mêmes émotions dans les années de combat qui ont conduit son petit pays à l'indépendance. Ici comme là, les poètes ont su exalter l'espérance et entretenir la flamme. Une vieille dame, avec laquelle Anna était entrée en conversation, conclut ainsi (elle s'exprime en breton): «Nous n'oublierons pas l'explosion de patriotisme et de joie que nous venons de vivre ensemble. Je veux parler du *Chant des partisans* repris en chœur spontanément ici, chanté très fort par des personnes que le hasard a réunies dans ce véhicule anonyme. C'est le Vieux Pays, ses coutumes, sa langue, notre socle millénaire qui nous tiennent liés... oui, c'est notre terre qui s'est exprimée. Nous ne nous connaissions pas mais soudain nous nous sommes reconnus! Mademoiselle n'oubliez jamais ce moment extraordinaire.» Un autre a dit, on s'en souvient: «Non! nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos pauvres vies».

La société de ces années-là nous est restituée avec une grande fidélité: séparation des filles et des garçons dans les écoles, absence de discussions entre parents et enfants sur certains sujets comme l'argent et l'amour, ce dont les filles du pensionnat, entre elles, se plaignent amèrement. Il y a, dans les comportements des uns et des autres, une retenue

inimaginable aujourd'hui. Et puis, il faut aussi souligner ici la part de la personnalité d'Anne-Marie Steullet-Lambert pour qui la raison est toujours indissociable du sentiment. Malgré l'ennui qui peut naître parfois d'une vie réglée dans les moindres détails, l'expérience est pourtant jugée positive, l'ambiance entre les élèves, les rapports avec les professeurs, tout a concouru en effet à faire de ces quatre années une période fertile sur les plans humain et intellectuel. Par exemple, à côté de l'austérité des cours et des heures d'étude, il y a les moments riches et enthousiasmants offerts par la vie culturelle de la ville. C'est la musique, les meilleurs orchestres de Suisse et d'Europe se produisent à Fribourg. En matière de théâtre, à côté des représentations des grandes comédies et tragédies de l'âge classique, on découvre les pièces de Claudel, Anouilh, Ionesco, Beckett, tout ce qui compte à cette époque. En revanche, Sartre — et pour cause — est écarté. D'autre part, les filles sont invitées aussi à s'exprimer sur les planches. C'est ainsi qu'Anna interpréta un jour le rôle d'Agamemnon dans une pièce inspirée d'Euripide. Elle avoue malicieusement avoir profité de l'occasion pour glisser dans son texte une phrase en breton totalement étrangère à l'œuvre du poète grec. La jeune Française occupe donc une place prépondérante dans le récit, en particulier à cause de son histoire d'amour avec David, jeune homme rencontré dans le train, racontée ici avec sobriété et finesse par l'écrivaine.

Il faut enfin souligner la qualité de l'écriture. La plume court, élégante, directe. Par exemple, on sent sourdre dans les lignes que voici une délicieuse allégresse à l'évocation de la lumière à la tombée du jour au bord de la mer, associée aux états d'âme du témoin de la scène, des lignes auxquelles le lecteur ne peut être insensible: « On ne sait quel sentiment inconnu, respectueux, envahit l'âme tandis qu'au fond du tableau maritime, à l'extérieur, s'efface l'ultime trace solaire. L'horizon vire au bleu tranquille d'une fin du jour qui va tourner bientôt au bleu-gris-noir où se suspendront les premières étoiles. Parée pour la nuit, la baie s'ouvrira bientôt les éclats d'une lumière tournante distribuée par le grand phare perché au loin sur les rochers de granit, si roses il y a peu, ces rochers. » Nostalgie, mais sans excès, à la souvenance de ce qui n'est plus, qui a pourtant tellement compté et qui compte encore. (Philippe Wicht)

Éditions Cabédita, 2017 (167 pages).

Anne-Marie Steullet-Lambert, journaliste, habite Moutier. Elle est l'auteur de Chronique de l'éphémère, livre pour lequel elle a reçu le prix de la Ville de Moutier, du Sextant des jours, de Villa d'Est et autres nouvelles.

De l'enfance éperdue

PIERRE VOÉLIN



Dans un post-scriptum, l'auteur exprime l'intention qui l'a guidé dans l'écriture de ce livre. Il s'agit pour lui de restituer, de redécouvrir une dernière fois l'enfance afin, peut-être, de s'en débarrasser. Entreprise en apparence aisée, en réalité difficile, car il faut traduire en mots les sensations, les émerveillements, les tristesses liés à cette période de l'existence déjà lointaine et où tout se joue. Ce n'est pas simplement de l'enfance qu'il s'agit, mais de l'enfance éperdue, et l'adjectif a ici toute son importance. Pour Pierre Voélin, l'enfance serait, dans une perspective

nervalienne (selon son expression), « un palimpseste dont on fait reparaître les lignes par des procédés chi-miques. » Il pose la question de savoir si l'enfant devine déjà qu'il s'avance, « vers sa plus lointaine solitude ».

L'œuvre est faite de textes courts ne dépassant pas cinq pages. Le premier mot de chaque chapitre en indique le thème. Lorsqu'il évoque le pays, Pierre Voélin se souvient qu'il est poète. Il trouve alors des formules chatoyantes pour le dire, le chanter. Il sait retrouver l'atmosphère des saisons : « Janvier propose aux fenêtres d'élégants messages que nul ne se vante de traduire. Les printemps se dénouent au sol, frais comme une écharpe de soie la nuit de la Saint-Jean. » C'est aussi : « Dans les jardins d'automne tremblent les feux sur la terre grasse et perlée. Mais quelle musique aussi, l'été, dans les doigts soleilleux du sous-bois. » Il faut noter la mélancolie qui émane de ces quelques mots : « l'heure, elle s'est perdue, en allée, l'heure ».

La société de l'enfance de l'auteur était une société essentiellement rurale, les travaux des champs y jouaient encore un rôle déterminant. Il sait, avec une grande justesse, restituer le pénible labeur des chevaux à la saison des foins : la chaleur, les taons, le lourd harnachement. C'était alors le lot de chacun, non seulement des bêtes, mais aussi des hommes, de supporter les dures réalités des tâches à accomplir.

Pour un enfant, à cette époque (c'est assurément différent aujourd'hui), le cinéma avait un caractère magique. L'adulte d'aujourd'hui trouve

les mots qui traduisent l'émerveillement ressenti à la vision d'un film. À la fin de la séance, le jeune garçon, quittant la salle de projection en compagnie de son père, « n'écoute en lui qu'un hurlement muet. Il n'ouvrira pas la bouche sur le chemin du retour ».

Une nuée d'oiseaux inspire à l'auteur des images qui enchantent: « Invisibles, de part et d'autre de la haie, les oiseaux tressent des festons aériens, éparpillent aussi la menue monnaie des cris, à peine audibles. » On relève ici la relation si inattendue, mais juste cependant, de la menue monnaie et des cris. Plus loin sont évoqués des moments où le temps — l'espace d'un repas — semble suspendu: « On mange encore, plus lentement. À cette heure précise, la journée retient toutes ses cartes dans la main; chaque participant se doit d'attendre un peu avant de savoir laquelle lui est destinée — et ce qu'elle lui permettra de vivre, d'inventer ou de subir. Le silence ambiant renforce encore cette atmosphère associée à « l'obstination des mouches » qui viennent, à la fin, mourir sur de jaunes rubans de colle. Pour dire l'écrasante chaleur de la saison des moissons, l'auteur a cette expression — sa force en impose: « L'aboi des canicules. »

Les moyens matériels étaient limités. En hiver, seules une ou deux pièces de la maison — celles où l'on se tenait — étaient chauffées. Les autres, par les portes que l'on tenait ouvertes, recevaient un peu de la chaleur dégagée dans celles-là. On goûte cette image liée aux petits matins de la saison froide: « Dehors, partout, claque le silence étoilé. » C'est le moment de grâce où tout est encore immobile avant la reprise des activités quotidiennes.

La venue du cirque dans la cité est l'occasion, pour l'auteur, d'évoquer un souvenir cuisant, un épisode où sa fierté fut mise à mal. Assistant à une bagarre violente entre deux collaborateurs du cirque, il est à ce point terrorisé qu'il s'enfuit comme un couard. Il en ressent alors une humiliation qui va le poursuivre.

La figure tutélaire du père surgit au détour d'une page. Elle paraît avoir eu une profonde influence sur l'enfant. Curieusement, ce qui semble le mieux la caractériser, c'est l'absence, mais aussi le mysticisme qui s'exprime dans cette formule: « L'Église lui est forteresse. »

La religion semble d'ailleurs avoir joué un rôle important dans l'enfance de Pierre Voélin. Plusieurs souvenirs y sont rattachés qui l'ont durablement marqué. C'est par exemple la prière du soir en famille devant la statue de la Vierge Marie; c'est aussi cette admirable prière adressée à cette dernière: « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie,

qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours ou demandé votre assistance ait été abandonné.» C'est aussi la messe matinale que l'enfant, encore mal réveillé, est venu servir. C'est enfin la Veillée pascale, son déroulement immuable: bénédiction du feu, entrée de la procession dans l'église plongée dans l'obscurité, longue liturgie de la Parole qui relate l'histoire du Salut, puis la liturgie eucharistique. La figure de Moïse y apparaît, l'auteur voit ce dernier comme un chef de meute, un caïd, ce qui n'est pas banal.

L'Ajoulot Pierre Voélin dit son amour filial pour le pays voisin, la France. Avec ferveur, il parle des Marches de l'Est. Il dit «l'autre pays aimé». Il en parle avec ivresse. La frontière franchie: «Ce sont d'autres odeurs, de terre et de cassis, de mûriers, d'asphalte brûlé, d'essence, d'autres accents, d'autres paroles aussi, d'autres certitudes.»

Dans le chapitre intitulé «Coulisses», apparaît un personnage fascinant aux yeux du jeune garçon. C'est une institutrice, M^{lle} G., la «De» pour les élèves. Personnage austère, nul ne se risquerait, avec elle, à la moindre incartade. Il vaut la peine de voir comment l'auteur la décrit: «Elle porte le chignon strict, les cheveux soigneusement tirés en arrière, le front bombé, immense; un chemisier blanc à peine échancré, une broche, et la longue jupe pied-de-poule qui serre la taille, descendant jusqu'au genou.» Tout indique ici la sévérité, la rigueur. Vient alors ce complément dont les trois adjectifs laissent perplexe: «La peau nette, la peau de bronze tendue sur les chairs rebondies, fermes, splendides.» C'est elle, la «De», qui a préparé ses élèves pour la cérémonie des «Promotions». Ils joueront, à cette occasion, une saynète inspirée de la chanson populaire *Trois Jeunes tambours*. Elle s'y révèle sous un jour totalement différent, chaleureuse, enthousiaste, partageant l'anxiété de ses protégés. À la fin de la représentation, Pierre Voélin la voit ainsi: «lionne heureuse, lionne métamorphosée en femme, mère déguisée... qui ne sera plus jamais la mère.» Le lecteur s'interroge sur le sens à donner à la fin de la phrase.

Cette œuvre est à l'image de toute la production de Pierre Voélin — la littérature pour lui est une longue patience — qui a l'art de dire beaucoup en un minimum de mots. Le livre est enrichi de très beaux dessins dus à Gérard Titus-Carmel. (Philippe Wicht)

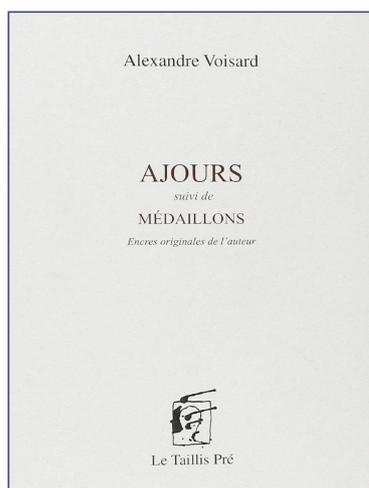
Fata Morgana, 2016 (83 pages).

Chronique littéraire

Pierre Voélin, né en 1949, est l'auteur de nombreux recueils de poésie, parmi lesquels Sur la mort brève, la Nuit osseuse, Lierres, la Lumière et d'autres pas, les Bois calmés, Dans l'œil millénaire. Il a par ailleurs publié deux volumes en prose la Nuit accoutumée, De l'air volé. Le prix Louise Labé 2016 lui a été décerné pour Des voix dans l'autre langue.

Ajours suivi de Médillons

ALEXANDRE VOISARD



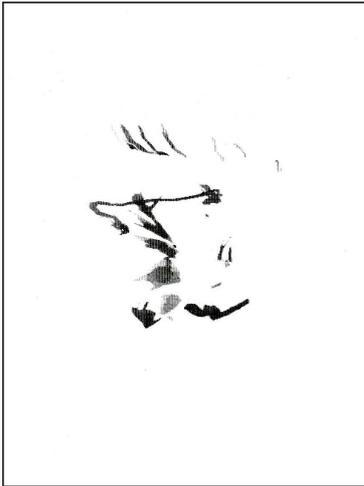
La poésie n'attend pas ! Alexandre Voisard ne le sait que trop bien. Elle est fugitive, furtive, fugace. Elle est partout dans le monde et le travail du poète est de la saisir avec les mots avant qu'elle ne s'en aille, évanescence : « **Ajourer** à la lettre près, n'est pas **ajourner** ». À son tour, il pourra, avec ses mots, créer de la poésie et tenter de faire ressentir au lecteur la beauté du monde par les mots : « C'est au matin grattant de l'ongle la vitre givrée, que le poète voit apparaître par bribes le paysage en une lumière toujours neuve. Ce geste familier

débusque dans la cohue des signes mis en branle ce qui pourrait formuler une ébauche de sens à un accommodement de mot à mot, comme un assemblage d'éclats de verre qui en dirait la légitimité et l'urgence. » Au fond, la poésie est une tentative toujours renouvelée de saisir des fragments de beauté : « Un homme croit / tout savoir de la prairie / qu'il arpenta longtemps / alors que l'herbe encore / lui cache le grillon / tapi en son chant ». Même un endroit familier peut receler une beauté insoupçonnée si on laisse le génie du lieu pénétrer chacun de nos sens : « Tout est matière, tout est poème au fond du fond de la moindre archive saisonnière. »

« Ciel de lavis / ou océan d'orage / toute écriture messagère / en l'encre s'affranchit. » *Ajours* parle de la beauté du monde, mais aussi de la beauté des mots et de l'acte d'écrire — ou de peindre, puisqu'entre les poèmes d'Alexandre Voisard sont insérés des dessins à l'encre qui, dans un subtil jeu de correspondances entre lisible et visible, rappellent que les arts peuvent dialoguer —, ce geste charnel qui consiste à modifier à jamais la nature d'une page blanche en la couvrant d'encre, acte de création libérateur.

« Au bas de la page / la virgule se souvient / du chant de la syllabe / à chaque répit / du récit échevelé. » La ponctuation, les mots eux-mêmes deviennent des objets de contemplation du poète au même titre que le paysage. Chaque élément sur une page fait signe, fait sens : une virgule personnifiée, une pause, un silence éloquent. L'analogie poétique s'installe entre le livre, la page et le paysage : « Au ciel immense / la moindre

tache / d'encre noire / ramène à ce que tu fus jadis / entre les lignes de crête / et l'infini / de la page blanche.» Tout se passe comme si l'acte créateur renvoyait à un questionnement sur l'origine, sur ce qui était là avant, sur la page blanche.



Aux courts poèmes d'*Ajours* auxquels répondent les œuvres peintes de l'auteur — que l'édition pourrait davantage mettre en valeur — succèdent les proses poétiques intitulées *Médailles*. Ces textes scellent le rapprochement entre arts visuels et arts textuels de par leur sujet et renvoient également à l'ouvrage lui-même qui enchevêtre poésie et peinture, comme « Ex-voto », dédié au graveur Umberto Maggioni: « Le verbe incise trait pour trait les moindres frissons des flancs, le burin caresse le cuivre des mots, la pointe adoucit la courbe, approfondit les ombres par les vallées entre monts. C'est ainsi que l'œil, la main, la langue concélébrent l'ombilic (*fructus ventris*) et la houle des seins, sublimés d'apostrophes et de traces de velours ». Beauté, sensualité des outils, des mots, de la nature, de la création. (Valéry Rion)

Le Taillis Pré, 2017 (84 pages).

En 2017, Alexandre Voisard a également publié un roman, Notre-Dame des égarées (voir page suivante).

Notre-Dame des égarées

ALEXANDRE VOISARD



Voici un roman majeur d'Alexandre Voisard, peut-être la plus émouvante et la plus puissante des œuvres de l'auteur. Elle est baignée d'une lumière de crépuscule. On est au début du ^{xx}e siècle, en 1900 exactement, en Alsace, province de l'Empire allemand, époque où la rivière traversant la ville de Prague s'appelle encore la Moldau. Bien que la Grande Guerre soit encore relativement éloignée, l'ombre menaçante de l'empereur Guillaume II est bien présente. L'auteur relate l'histoire de Karel, un violoniste venu de l'est de l'Europe, de Prague précisément, et d'Hélène, une jeune femme venue, elle, du Midi. Ils ne sont plus ni l'un ni l'autre de prime jeunesse, se rencontrent à Colmar où ils exercent tous deux, dans la même institution, la profession d'enseignant. Ils se fréquentent, se marient.

Hélène va bientôt donner naissance à une petite Stella. Ils vont connaître alors quelques années de bonheur, brusquement interrompues par le décès de la petite fille. À partir de ce moment-là, Hélène va sombrer dans le désespoir et la folie, et disparaître sans laisser aucune trace. Karel va tenter de surmonter cette double épreuve, de s'accrocher à sa vie alsacienne, n'y parvient pas et décide, lui aussi, de larguer les amarres. Puisque Hélène était obsédée par son Midi natal, peut-être a-t-il une chance de la retrouver là-bas. Dès lors, il va errer, tel un vagabond. Il se dirige vers la Suisse, franchit la frontière à Lucelle, passe par Charmoille, Delémont avant de rejoindre le Doubs à Saint-Ursanne et de finir sa misérable existence dans le petit cimetière de La Motte, là où le Doubs retrouve le territoire français et bientôt, là-bas, le pays d'Hélène. Une quête désespérée que celle de Karel, un voyage marqué par plusieurs haltes et rencontres sur lesquelles l'auteur s'étend avec bonheur. Pour Alexandre Voisard, le pays n'est pas une entité abstraite, c'est une réalité charnelle. Ce sont non seulement les paysages traversés, mais aussi — et surtout — les gens rencontrés. Parmi ces derniers, on fait la connaissance d'un vétérinaire alsacien qui se déplace en break. Il invite Karel à monter à ses côtés et le dépose à Lucelle, porte d'entrée

de la Suisse, et zone de séparation des eaux, celles qui vont vers le Rhin et la mer du Nord et celles destinées à rejoindre le Rhône et la Méditerranée. À partir de là donc, elles ne vont cesser de s'éloigner les unes des autres. Cette image est bien présente dans le roman.

La figure de l'abbé Auguste Viénot, curé de Charmoille, est attachante. Karel fait sa connaissance dans l'église paroissiale du lieu. C'est un samedi après-midi, veille de la fête de la Sainte-Trinité. Il s'est introduit dans le sanctuaire, s'est mis à jouer de son violon, il est alors surpris par le prêtre. Celui-ci, émerveillé par sa musique, l'invite à boire l'apéritif, un apéritif prolongé par le souper. La conversation s'engage, ouverte, chaleureuse du côté de l'ecclésiastique, plus réservée chez son hôte plus réticent à se confier. L'atmosphère se détend cependant sous l'effet de l'alcool. Particulièrement généreux, l'abbé débouche successivement une bouteille de riesling, deux bouteilles de bourgogne et pour faire bonne mesure, les deux convives savourent encore une bonne bière, suivie du digestif de rigueur en pareille circonstance. Il faut préciser que l'abbé est un maître en matière de distillation des fruits, aussi bien à noyau qu'à pépins. Alexandre Voisard s'est probablement souvenu, pour cet épisode, de cet ancien curé de Charmoille, spécialiste en eaux-de-vie, dont la réputation, à l'époque, s'étendait loin à la ronde. Il n'est pas étonnant que le héros du roman soit un musicien. L'auteur n'a-t-il pas, en effet, publié il y a près de quinze ans un livre dont le titre est *le Mot musique ou l'Enfance d'un poète*, ouvrage dans lequel il dit son enthousiasme — mais aussi son regret de ne pas le maîtriser — pour un art qu'il magnifie par la beauté de son verbe. Écoutons-le: «Karel sort son violon, l'accorde, retend l'archet et, après deux secondes d'hésitation, lance quelques notes où surviennent peu à peu l'une ou l'autre phrase de l'*Ave Maria* de Schubert que le violoniste développe en une improvisation d'abord grave puis de plus en plus légère ponctuée de coups d'archet solennels. Et il ne fait pas de pause, ne s'arrête pas au bout d'une longue phrase, il insiste sur une note finale ample et sonore qu'il reprend presque aussitôt pour un envol dont le musicien semble s'enivrer.» Plus loin, il parle «d'intense vibration musicale». De haute taille, solidement planté sur ses deux jambes, l'abbé Auguste impressionne par son authenticité, son humanité. Derrière l'homme porté sur la bonne chère et les vins délicats, il y a un être de foi vivante et agissante. On le devine dans ses propos, il comprend les faiblesses de ses ouailles, est là non pour les juger, mais pour les soutenir et les accompagner. S'adressant à Karel, il lui dit: «Quant à moi, vous savez désormais quel homme je suis et comment je vis, un chrétien sans mystère.» On ne peut être à la fois plus simple et plus vrai. La

question métaphysique essentielle est aussi abordée à travers le souvenir d'Hélène. Celle-ci refusait violemment un Dieu qu'elle ressentait comme indifférent aux misères et sourd aux cris de douleur des créatures. En revanche, elle était sensible à la figure rayonnante et apaisante de la Vierge Marie. Plongeant certainement très loin dans sa mémoire, Alexandre Voisard écrit (peut-être avec un brin de nostalgie), s'agissant de cette dernière: «Étoile du matin», l'une des images magnifiant la figure de Marie dans les litanies à elle consacrées. Arrivé à la chapelle mariale du Vorbourg au-dessus de Delémont, Karel se souvient de l'attachement d'Hélène pour la mère de Dieu, il est alors foudroyé par l'émotion. On lit: «Maintenant Karel tombe à genoux au pied de Notre-Dame et ne peut retenir ses larmes, pleurant dans ses mains, secoué de sanglots. Lui qui n'a plus pleuré depuis l'ensevelissement de sa fille.» À partir de Delémont, on pressent mieux encore que sa fin approche, elle s'insinue dans toute sa personne. Au cours de ses errances, il a déjà perdu un couteau auquel il était attaché, a abandonné un bâton qui lui était pourtant précieux pour la marche, il cède ensuite gratuitement des partitions de musique de Bach à un brocanteur, Léon Goldberg, partitions qui lui étaient pourtant précieuses depuis sa lointaine jeunesse à Prague. Surtout, il se rend compte que sa musique intérieure, de plus en plus, l'abandonne. On approche du dépouillement suprême. Sombret-il dans le plus noir désespoir, ou lui reste-t-il encore une once d'espérance, on voudrait le savoir. Surtout, il décide de se dessaisir de son violon. Il le cède, en échange d'un revolver, au fils de Léon Goldberg dont le talent de musicien l'a ébloui. Ce dernier lui rappelle l'adolescent qu'il fut autrefois en Bohême. Dans son esprit, David va le prolonger. Les événements vont dès lors se précipiter. De Delémont, Karel se rend en train à Saint-Ursanne pour rejoindre le Doubs et, au-delà, la Méditerranée, patrie d'Hélène. «Mais», comme dit le poète Robert Desnos, «la route se brise au bord des précipices» et le héros se donne la mort avec le revolver du brocanteur de Delémont. Puisse-t-il n'être pas parti désespéré.

Avant d'être romancier, Alexandre Voisard est poète. Il sait s'en souvenir. Ainsi: «Mais à ses abords il y a, Dieu merci, à l'affût parmi les roseaux, les poètes qui *voient clair* dans l'obscurité, bien assez pour ravir aux eaux assez de leur légende. Les histoires, celles qui font rêver ou pleurer naissent ainsi, grâce à quelques confidences d'algues et de sable.»

Le livre a été inspiré à l'auteur par un bref article reproduit en fin de volume, paru dans le journal *le Pays* de Porrentruy du 2 juin 1900.

Il relate la découverte de la dépouille d'un inconnu dans le petit cimetière de La Motte.

Tout est juste dans ce roman. Cet adjectif revient souvent sous la plume de l'auteur. Juste, c'est-à-dire équilibré, simple, humain dans toute la plénitude de ce mot. C'est ainsi qu'à propos de paysans rencontrés au cours de ses pérégrinations, Karel livre cette réflexion : « ... tous les gestes de ces paysans sont justes et nécessaires, chaque mot dans leur bouche a un sens précis, c'est cela la vraie vie... »

On goûte la prose somptueuse d'Alexandre Voisard, lente, si lente, obstinée, mûrie, elle emporte tout sur son passage. Une œuvre du plus pur classicisme! (Philippe Wicht)

Zoé, 2017 (191 pages).

Né en 1930 à Porrentruy, Alexandre Voisard est l'un des principaux poètes de Suisse romande. Récompensé notamment par le prix des Lettres, des Sciences et des Arts de la République et Canton du Jura, et par le prix Schiller, son œuvre offre une vision du monde marquée par une profonde musicalité et la proximité avec la nature. (Repris de la quatrième de couverture.)

LONGINES

MUSÉE LONGINES

*A la découverte d'un patrimoine
horloger, industriel et culturel*



Visite guidée du musée
en français, allemand,
anglais, italien ou espagnol

Merci de prendre
rendez-vous par téléphone
au 032 942 54 25

Ouvert du lundi au vendredi
09h — 12h / 14h — 17h
fermé les jours fériés



JUILLERAT  CHERVET

Editeur | Imprimeur | 2610 Saint-Imier
www.ijc.ch

JURASSICA
Museum

un univers des histoires de l'aventure



jardin botanique satellites expositions recherche de fossiles dinotec
JURASSICA Museum • Route de Fontenais 21 • 2900 Porrentruy, Jura (CH) • 0041 (0)32 420 92 00 • www.jurassica.ch



LE PAYS

PORRENTROY-DELÉMONT

CENTRE D'IMPRESSION
RÉALISATION PUBLICITAIRE
COPY-CENTER

Allée des Soupirs 2
2900 Porrentruy
Tél. 032 465 89 39
porrentruy@lepays.ch

Place de la Gare 20
2800 Delémont
Tél. 032 422 11 44
delemont@lepays.ch

WWW.LEPAYS.CH

ENTREPRISE DU GAZ



S.A.

CHAUFFAGE | SANITAIRE | DÉPANNAGE 24/24 | SERVICE DES EAUX

Route d'Alle 58 | 2900 PORRENTROY
Tél. 032 465 96 20 | Fax 032 466 42 60
info@gazsa.ch

Rue du Puits 20 | 2800 DELÉMONT
Tél. 032 422 29 25 | Fax 032 422 46 50
info@gazsa.ch

www.gazsa.ch

Les CJ, bien plus
qu'une compagnie de
transports publics...



Les transports
scolaires



Le transport
du lait



Le transport
des déchets



Tourisme
et loisirs



Le transport
du bois

Chemins de fer du Jura
les-cj.ch





Ville de Porrentruy

Histoire Vie Nature Formation



Porrentruy, la ville suisse la plus proche de **Paris**

S'informer...

Ville de Porrentruy

+41 32 465 78 22
www.porrentruy.ch
info@porrentruy.ch

Visiter...

Juratourisme

+41 32 420 47 72
www.juratourisme.ch
info@juratourisme.ch

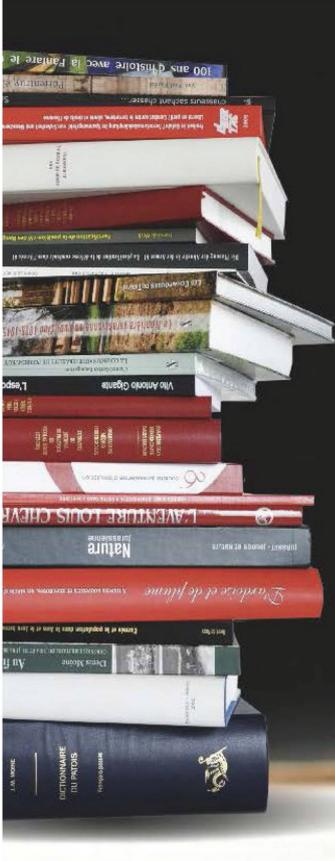
S'établir...

**Service Urbanisme,
Equipement, Intendance
Ville de Porrentruy**

+41 32 465 78 76



www.porrentruy.ch



demotec

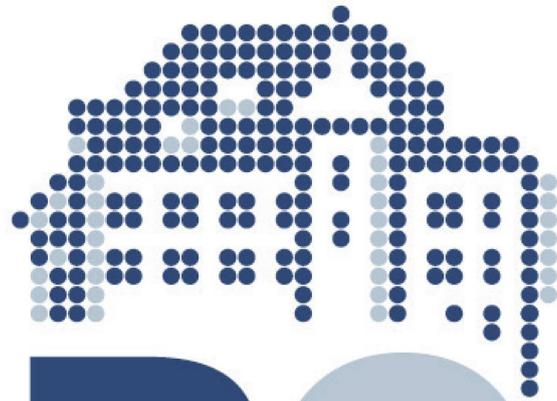
graphisme imprimerie

P O R R E N T R U Y

Tél. 032 466 28 28 www.demotec.ch

*L'imprimerie proche
des Jurassiens*





PO **PA**

PORRENTRUY

OPTICAL

ART 

